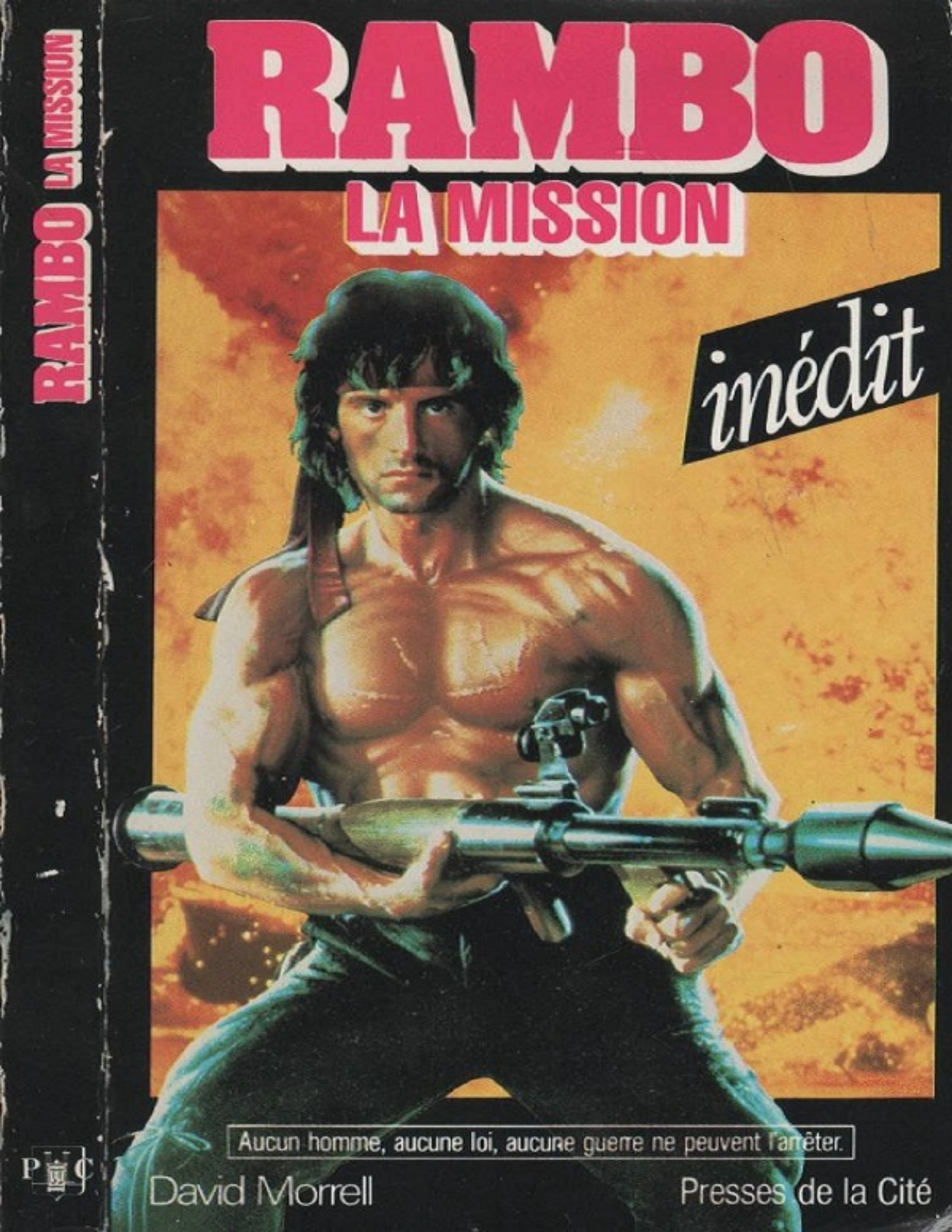
RAMBO

LA MISSION

inédit



Aucun homme, aucune loi, aucune guerre ne peuvent l'arrêter.

David Morrell

Presses de la Cité

RAMBO LA MISSION

DAVID MORRELL

D’après le scénario de

SYLVESTER STALLONE
et JAMES CAMERON

Une histoire de
KEVIN JARRE

RAMBO
La Mission

I
LE FORÇAT

Rambo empoigna le manche de chêne et souleva la lourde masse. Plongé dans la plénitude d'un moment de Zen absolu, intemporel, il ne peina pas. Au contraire, il goûta l'esthétique parfaite de l'arc de cercle lorsque la masse passa au zénith par-dessus son épaule. Son énergie spirituelle s'était changée en force physique et le gros outil ne pesait rien au bout de ses bras. Il frappa le coin de fer fiché dans la belle pierre blanche. Belle, simplement parce qu'elle existait. Toute sa puissance se déploya au moment de l'impact et ce fut le choc, le tintement sonore, carillonnant, du métal percutant le métal. La roche pulvérisée explosa comme un obus à fragmentation et le coin tomba, enfin libéré…

Libéré… À peine le mot eut-il pris forme que Rambo se raidit et le chassa de sa pensée.

Non.

Il secoua la tête comme pour s'ébrouer.

Il ne fallait pas penser à la liberté.

Ne pas penser du tout.

S'accrocher, rien d'autre.

Son front était constellé de perles de sueur. L'une d'elles se décrocha, tomba sur le coin de fer et se volatilisa. Comme la pierre tout à l'heure. L'explosion des petites particules liquides, irisées par le soleil, lui rappela à nouveau…

Les éclats d'obus. Les roquettes tirées par les hélicos. Les mines antipersonnel. Les grenades. La jungle en

éruption. Les hurlements des soldats. Le sang…

Ne pas penser.

Si tu veux survivre, accroche-toi. Accroche-toi, c'est tout.

Il ficha le coin dans une autre pierre, souleva sa masse et, de nouveau, frappa avec une concentration féroce.

Il frappa, frappa, frappa encore.

Au fond de la grande carrière entourée de murailles blanches, on n'entendait que le claquement assourdissant d'autres masses cognant sur d'autres coins métalliques. L'air surchauffé vibrait en vagues troubles et distordues par-dessus la rocaille brûlante. Partout, des hommes portant des tenues de forçats en loques cassaient des pierres. Un grand P marquait le dos de leurs maillots crasseux et trempés de sueur. Ils soufflaient, haletaient, ahanaient, chancelants de fatigue, mais cognaient, cognaient sans relâche pour briser la caillasse.

Mais ceux-là n'avaient rien compris. Le soir venu, ils se lamentaient, râlaient, grognaient. Ils ne pensaient qu'à gémir sur leur condition.

Ils n'avaient pas compris que ce n'était pas ça l'important. Pour Rambo, une seule chose comptait: survivre.

La souffrance aussi pouvait être belle pour qui savait canaliser son regard et la considérer sous le bon angle. Il fallait gommer le passé, tirer un trait sur l'avenir et ne vivre qu'au présent, même si ce présent était fait de douleur.

La douleur… Soudain, Rambo la sentit s'insinuer dans sa chair. Il tourna la tête vers les gardes aux visages carrés, inexpressifs. Armés de fusils automatiques de calibre 12 et de carabines Springfield de 30/60 à lunette télescopique, ils surveillaient d'un œil implacable chaque mouvement de chaque prisonnier.

Ne pas se laisser avoir par ces fumiers.

Parfois, quand la masse s’abattait et que sa robuste musculature se gonflait pour encaisser le choc, Rambo revoyait les violences qui l’avaient conduit là. La petite ville. Teasle, le flic. Pourquoi ce pourri s’était-il acharné jusqu’au bout?

Quelque part dans sa tête, une petite voix s’élevait:

Et toi?

Moi, j’avais le droit.

De t’acharner?

Je me battais corps et âme pour ce que je voulais.

Reconnais tout de même qu’à ses yeux, tu pouvais avoir l’air bizarre...

Quoi! Parce que je dormais dans la forêt? Parce que j’étais mal rasé et que je ne sortais pas de chez le coiffeur? Je ne faisais de mal à personne! Il n’avait aucune raison valable de me coffrer!

Tu aurais quand même pu essayer de t’expliquer! Admets que tu avais l’air d’un vagabond. Et tu n’avais pas de travail.

Du travail! Qui m’en aurait donné, hein? Au Viêtnam, on me confiait un matériel d’un million de dollars. J’avais un hélicoptère de combat entre les mains. Ici, on ne veut même pas de moi pour laver des voitures!

Il fracassa une pierre d’un coup de masse furieux.

Teasle... Il a tout fait pour me pousser à bout. Il m’a bouclé. Il a ordonné à ses hommes de me raser. Comme ce salaud de Viêt qui m’a pointé avec son couteau et qui m’a laissé ces souvenirs sur la poitrine et sur le dos.

Alors, tu as vu rouge...

Quoi? Je me suis défendu, c’est tout.

Tu t’es évadé. Tu t’es colleté avec ce détachement d’hommes dans la montagne. Ils n’avaient pas une chance contre toi. Tu as saccagé, anéanti, cette ville. Et le flic? Rappelle-toi ce que tu lui as fait, au flic. Maintenant, voilà. Tu as gagné.

Fini le Zen. Rambo hocha la tête. Écumant, il souleva la masse et frappa avec une force décuplée par la rage. Il avait envie d'écraser, de détruire. Tout ça pour s'être battu à la guerre... Parce que c'était ça qu'on lui faisait payer aujourd'hui.

Oh, ils s'en étaient donné de la peine pour me former. Ils étaient bien contents de m'envoyer là-bas.

Mais qu'est-ce qui leur a pris de s'imaginer que j'allais oublier comme ça? Pourquoi ne se sont-ils pas donné le même mal pour me recycler?

Peut-être que c'était impossible. Peut-être que tu n'as plus ta place ici.

Plus ma place? Ça oui, tu peux le croire! Après six mois dans un camp nord-vietnamien, le seul endroit où tu puisses encore te sentir à ta place, c'est l'enfer.

Comme ici. Une prison au lieu d'une autre...

Mais en Amérique, cette fois. La patrie des braves. Le pays de la liberté.

Si seulement ce flic...

Quoi?

S'il m'avait simplement demandé comment j'allais...

2

II reposa la masse et leva son avant-bras musculeux pour s’essuyer le front. Geste inutile. Son bras ruisselait de sueur tout autant que son visage. Il lança un regard appuyé au garde le plus proche puis en direction du baquet posé sur une roche plate à une dizaine de mètres dans la pente qui descendait vers le fond de la carrière.

Le garde hocha la tête sans desserrer les dents.

Rambo se mit en marche vers le chemin. Un autre détenu était arrêté devant le baquet. Un Noir. Maigre. Salement maigre, songea Rambo en le regardant boire à la louche. Leurs yeux se rencontrèrent un court instant. Ceux du Noir semblèrent dire; Merde, c’est trop! Je ne tiendrai jamais le coup.

Dans un coin de sa tête, Rambo pensa: Continue à ruminer des trucs comme ça et tu peux être sûr de ne pas tenir longtemps. Mais il laissa ses yeux répondre simplement: Ouais, c’est dur. Essaie de ne pas trop forcer.

Le Noir hocha la tête puis, d’un pas accablé, regagna sa place au fond de la carrière. Rambo plongea la louche dans l’eau couverte d’une pellicule poussiéreuse. Il but. C’était tiédasse, ça avait un goût de rouille, mais il avait connu bien pire au Viêtnam. Il remplit la louche une deuxième fois et la balança par-dessus son épaule pour s'asperger le dos. Ça ne le rafraîchit pas. À cet instant, une voix claquante aboya:

— Rambo!

Il pivota et se trouva face à deux gardes. Le soleil aveuglant au-dessus de leurs têtes l'empêchait de les distinguer clairement. Il garda le silence. Parler, bien

entendu, était strictement interdit. Un mot et c'étaient les représailles: un coup de matraque ou une crosse de fusil dans les côtes.

— Par là! fit la voix claquante. Marche devant!

Le garde de gauche indiquait le raidillon. Les deux hommes pointaient leurs armes sur lui. Il se força à ne manifester aucune émotion. Mais à l'intérieur, c'était le duel entre la curiosité et la trouille.

Rambo exécuta l'ordre. Il sentit son estomac se nouer en entendant le garde grommeler dans son dos:

— Ouais, mon pote, ch' sais pas ce qui se passe mais t'as de la visite. Et galonnée.

3

Il s'appelait Samuel Trautman et il était colonel dans les Forces Spéciales de la US Army. C'était un grand individu sec à tête de fouine. Fièrement coiffé de son béret vert, il arborait l'uniforme chatoyant des grandes occasions. Cinquante ans, dont presque la moitié passée dans l'armée. Il avait appris — puis, par la suite enseigné — à tuer avec toutes les armes possibles et imaginables, de l'AK-47 au stylo à bille. Il avait combattu dans la jungle, dans le désert, dans la montagne. Des garçons qu'il considérait comme ses fils s'étaient fait déchiqueter sous ses yeux, il avait été éclaboussé de leur sang, blessé trois fois...

Mais tout ça lui paraissait presque de la petite bière comparé à la tâche qu'on venait de lui confier. La dernière mission du colonel Trautman était de loin la plus impossible de sa carrière.

Les grosses semelles de ses souliers militaires claquaient sèchement dans le couloir flanqué de lourdes portes métalliques dans lesquelles étaient percées de petites ouvertures carrées condamnées par des barreaux. Les narines de Trautman frémirent. Ça sentait la sueur, le renfermé et... autre chose, plus âcre, qui prenait à la gorge. Un relent nauséeux de désespoir.

Il arriva au bout du couloir et tendit le menton vers la dernière porte en demandant:

— C'est là?

Le garde qui l'accompagnait dégaina un. 45 et attrapa un trousseau de clefs fixé à sa ceinture par un mousqueton. Il en glissa une dans la serrure. Elle tourna avec un raclement métallique.

— Un conseil, reculez-vous. Je vais me tenir dans un coin, qu'il n'arrive rien.

— Non.

Le garde soupira:

— D'accord, j'ai compris les ordres. On m'a dit de vous laisser seuls. Mais ce type-là n'est pas... Comment dire? Enfin, il y a détenu et détenu. Il est dangereux. Je suis responsable de lui et de vous. Si jamais il lui passait par la tête de...

— Non!

— Bon, mais je vous aurai prévenu.

L'homme tendit son pistolet en ajoutant:

— Tenez. Prenez quand même ça. On ne sait jamais, des fois qu'il...

— Foutez-moi la paix!

Trautman lui passa sous le nez et poussa la porte déverrouillée, qui s'ouvrit en grinçant sur un réduit sombre. Le gardien actionna l'interrupteur extérieur. Sans succès. Il marmonna:

— Ça, j'aurais dû m'en douter.

— Quoi? demanda le colonel.

— Il se prend pour le Prince des Ténèbres.

Trautman ne répondit pas. Il entra et le garde se hâta de revisser l'ampoule, qui éclaira le petit local.

Trautman examina la pièce. Des murs de béton brut. Une couchette métallique boulonnée au sol. Dans un coin, un trou de dix centimètres: les latrines. En face, une petite fenêtre fermée par des barreaux, trop haute pour permettre de regarder dehors. Elle aurait été située plus bas que ça n'aurait rien changé car elle donnait sur un mur qui cachait le soleil.

Le colonel poursuivit son tour d'horizon.

Et il le vit. Dans l'angle, à sa gauche. Accroupi, ramassé sur lui-même, comme au repos ou prêt à bondir, l'œil farouche, les muscles bandés. Rambo.

Bon Dieu! songea Trautman. Il se rappela une panthère qu'il avait vu mettre en cage autrefois. Elle avait marché pendant plusieurs jours, de long en large, de large en long. Puis elle s'était ramassée sur elle-même dans un coin, à l'affût, les yeux semblables à deux soleils noirs.

Trautman se retourna, repoussa le garde puis ferma la porte. La voix anxieuse de l'homme lui parvint par la petite fenêtre carrée:

— Je vais attendre ici.

— Faites ce qu'on vous a dit de faire! jappa Trautman. Dégagez au bout du couloir et laissez-nous seuls.

— Dans ce cas, il faut que je boucle la porte.

— Alors, qu'est-ce que vous attendez, bon Dieu?

La clef grinça dans la serrure. Trautman écouta les bruits de pas s'éloigner dans le couloir puis reporta son attention sur Rambo, qui n'avait pas bougé. Pourtant, le colonel lui avait tourné le dos un bon moment. Un geste de confiance. Il demanda simplement:

— Ça va?

Silence sépulcral. L'air semblait s'être figé dans la petite cellule.

Puis lentement, avec mesure, le corps athlétique de Rambo se déploya. On aurait dit qu'il craignait de voir ses muscles échapper à son contrôle et se détendre brusquement comme des ressorts comprimés. Il se leva.

Le silence était pesant comme une chape de plomb.

— John...

— Mon colonel.

Rambo plissa les paupières. Ses yeux lui faisaient mal. Trautman se rappela qu'il n'avait jamais été porté sur le papotage. Ils avaient ce point en commun. Il demanda:

— Je peux m'asseoir?

Les yeux de Rambo étaient deux meurtrières insondables. Esquissa-t-il un hochement de tête? Peut-être. Difficile d'en être sûr. Trautman s'installa sur la couchette.

Le sommier métallique gémit. La couverture était rêche, le matelas mince comme une crêpe.

— Alors comme ça, enchaîna le colonel, voilà ton petit nid...

Il avait voulu prendre un ton badin, dédramatiser. C'était raté. Muré dans son silence, Rambo l'observait à travers des fentes.

— Ouais, je comprends, John... Je suis là pour essayer de t'aider. Tu sais, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour qu'ils ne t'envoient pas dans ce trou pourri, mais...

Rambo sortit de sa carapace:

— J'ai connu pire.

— Je sais, John.

Trautman essaya d'imaginer le camp vietnamien où Rambo avait été torturé. Désemparé, il baissa les yeux et remarqua quelque chose sous le lit. Un vieux carton à chaussures. Le seul objet personnel dans cette cellule.

— Je peux?

Rambo ne répondit pas.

Acquiescement muet? Trautman décida de prendre le risque. Il attrapa le carton. Mais lorsqu'il l'ouvrit et en vit le contenu, il eut du mal à retrouver la parole.

— Ce... ce sont tes affaires?

— Ouais, confirma Rambo.

Trautman ravala une salive visqueuse puis fit l'inventaire. Des photos jaunies et froissées. Les compagnons d'armes de Rambo dans les Forces Spéciales. Parfois pris sur le vif, en train de batifoler. Parfois en train de poser. En uniforme et en civil.

Mais l'un d'eux en particulier retint l'attention de Trautman. Rambo, plus jeune, rasé de près, sourire aux lèvres. Pas encore abîmé par la vie.

Le colonel poursuivit sa fouille. Il trouva une médaille d'honneur du Congrès, deux étoiles d'argent, quatre étoiles de bronze, deux croix du combattant, quatre croix de

guerre du Viêtnam. Au fond du carton, il y avait aussi une poignée de balles de copaille.

Trautman avait l'impression d'avoir un œdème dans la gorge. Il déglutit péniblement. Mal à l'aise, il releva la tête et regarda le sauvage campé devant lui, ce garçon que plus que tout autre il avait voulu éduquer, prendre en main comme un fils. Il s'éclaircit la voix.

— Des gars de première! dit-il en s'efforçant de cacher son émotion. Les meilleurs que j'aie eus sous mes ordres.

Le commentaire de Rambo tomba, froid comme un iceberg:

— Ils sont tous morts.

— Tous sauf toi.

— C'est du pareil au même.

— John, je...

Trautman se leva et fit un pas en avant. Les paupières de Rambo s'ouvrirent en grand.

— John, j'ai dit que j'étais venu pour t'aider.

Rambo le regardait, immobile, l'œil fixe.

— Pour te sortir d'ici!

Pas de réaction.

— Ça t'intéresse?

Pas de réponse.

— Tu ne vas pas me dire que tu veux continuer à croupir dans ce...

Trautman laissa sa phrase en suspens et désigna la cellule d'un geste circulaire. Enfin, Rambo ouvrit la bouche:

— Ça dépend de ce que je dois faire pour sortir. Ici, au moins, je sais où je mets les pieds. Entre ces quatre murs, je crève, c'est vrai. Mais à la carrière, il y a le soleil, l'air libre. Ce n'est pas si mal. Vous n'allez peut-être pas me croire mais je m'y sens presque en paix.

— Possible, admit Trautman, mais laisse-moi quand même t'expliquer ça jusqu'au bout.

Il secoua la tête et se reprit:

— Non, ce n'est pas ça qu'il faut. On va t'expliquer tous les deux.

— Tous les deux?

— Viens faire un tour.

Trautman tambourina sur la lourde porte.

— Ho! Dehors! Je sais que vous êtes en train d'écouter. Ouvrez-moi ce bazar!

4

Rambo avait l'impression de voir un mirage. Les yeux écarquillés, il marqua un temps d'arrêt pour contempler la vaste pelouse verdoyante qui s'étendait devant le pénitencier. Des tourniquets imprégnaient l'atmosphère d'une bonne odeur de pluie et d'herbe mouillée. Il s'emplit voluptueusement les poumons puis se remit en marche aux côtés de Trautman. Ils franchirent un tertre et s'avancèrent à la rencontre d'un homme. Rambo nota: silhouette massive, costume gris de coupe classique.

Deux gardes le surveillaient à distance respectable. Ils avaient serré les menottes au maximum et l'acier lui mordait la chair. Au moment où ils rejoignaient l'homme en gris, Rambo entendit un claquement dans son dos: les matons qui armaient leurs fusils.

Trautman fit des présentations laconiques:

— Murdock. Rambo.

Le nommé Murdock tendit la main. Rambo leva les poignets, montrant ses menottes. Murdock sourit et observa:

— Pas commode, en effet. Bonjour quand même, Rambo. Je suis content de vous voir.

Rambo le détailla tandis qu'il allumait une cigarette. Visage passe-partout aux traits indéfinissables, regard glacial derrière un sourire de composition, allure parfaitement impersonnelle. Il ne lui fallut que quelques secondes pour flairer ce que ça signifiait. Il décocha un regard intrigué vers Trautman puis revint à Murdock.

— Vous êtes barbouze?

Le sourire s'effaça, cédant la place à un coup d'œil scrutateur.

— On m'avait dit que vous aviez du nez. Pas d'erreur, vous en avez. Oui, je fais partie de la CIA. Division des Opérations Spéciales.

— Je ne travaille pas avec les barbouzes.

— Allons, mon garçon. Quand on nous connaît, on s'aperçoit que nous ne sommes pas si méchants que ça.

— Mais je vous connais, justement. C'est ça le hic. Les barbouzes, j'ai vu ce que c'était au Viêtnam, en soixante-huit.

— Soixante-huit? Ah oui, j'ai eu vent de quelques bavures...

— L'une d'elles a coûté la vie à des innocents dénoncés par les barbouzes comme sympathisants du Viêt-Cong. Quand on s'est rendu compte que c'était une erreur, le village entier avait été exterminé. Et, naturellement, la CIA a tout nié. Résultat, ce sont les Bérets Verts chargés de l'opération qui ont endossé la « bavure », comme vous dites.

De glacial, le regard de Murdock devint polaire.

— De l'histoire ancienne, mon garçon. Revenons à nos moutons. J'ai un marché à vous proposer. Trautman a dû vous dire que je suis officiellement autorisé à vous sortir d'ici. Je suppose que ça vous intéresse. À moins que vous ne préfériez devenir cinglé à force, de casser des cailloux...

Le regard de Rambo se fixa sur un tourniquet qui arrosait la pelouse au loin, dans le dos de Murdock. De fines gouttelettes invisibles, charriées par la brise, lui rafraîchissaient le visage. Il se vit suant sang et eau à casser des pierres, puis confiné entre les murs de sa minuscule cellule.

Si tu veux survivre, accroche-toi.

— Ça ne coûte rien de vous écouter. Quel genre de boulot?

— Voilà ce que j'attendais. Du constructif. Le boulot? Tout à fait dans vos cordes, mon garçon. L'opération Forces Spéciales par excellence. Principale caractéristique: la rapidité. Arrivée sur l'objectif, action, repli. Durée: deux jours.

— Pourquoi venir me chercher? L'armée a un solide effectif de Bérets Verts.

— Excellente question. Pourquoi? Parce que vous nous plaisez. Ou plutôt parce que vous plaisez à l'ordinateur de Langley. Votre fiche est apparue sur l'écran en sept secondes. De nombreux facteurs concordaient. Vos états de service, votre connaissance du terrain, etc.

— Connaissance du terrain? Quel terrain?

— Ça, je vous le dirai quand vous m'aurez donné votre accord.

— Pas question. Je ne m'engage pas les yeux fermés.

L'homme de la CIA lança un regard noir en direction de Trautman puis répondit à Rambo:

— Je croyais qu'on vous avait clairement expliqué les choses, mon garçon. C'est oui ou non. La liberté ou le trou. Autrement dit, si vous n'acceptez pas la mission, vous retournez en cellule. Et, dans ce cas, ne comptez pas sur moi pour vous en dire plus. J'espère m'être bien fait comprendre.

Il jeta dans l'herbe sa cigarette dont il n'avait fumé qu'une bouffée et l'écrasa sous sa chaussure à bout rond.

Un long silence s'installa, uniquement perturbé par le chuintement des tourniquets. Puis le colonel Trautman se tourna vers Murdock et lança brutalement;

— Expliquez-lui. J'en prends la responsabilité.

Les lèvres de Murdock se retroussèrent dans une moue méprisante et il lâcha:

— Le terrain, c'est ce qu'ils appellent aujourd'hui la République Démocratique du Viêtnam.

Instantanément, Rambo sentit la tension lui nouer les muscles du ventre. Il se souvint du soldat dont le couteau

lui avait laissé ces cicatrices dans le dos et sur les pectoraux. Il se souvint de la fosse dans laquelle on l'avait fait descendre et des détritus que l'ennemi lui avait déversés dessus. Et de la pitance infestée de vers. Il l'avait avalée. Et des excréments. Il s'y était habitué. Mais depuis, il était rongé par l'envie de leur faire payer chaque jour, chaque nuit de cette torture abjecte.

Trautman approcha et Rambo prit conscience des liens qui l'unissaient à cet homme. La fraternité des combattants.

— Voilà de quoi il s'agit, John, commença-t-il d'une voix douce. Nous avons encore des hommes là-bas. Des prisonniers de guerre.

— Quoi? Qu'est-ce que ça veut dire? Que des gars viennent de se faire prendre juste maintenant?

C'est Murdock qui répondit.

— Nous n'abandonnons pas nos hommes.

Plutôt sibyllin.

Ça sonnait faux.

Et juste en même temps.

Rambo fixa Trautman et lut dans ses yeux le désir, le besoin forcené de gagner un peu, un bout, un minuscule bout de cette guerre dans laquelle ils s'étaient sacrifiés corps et âme.

— O. K., dit-il. Je roule avec vous.

Et, d'une torsion des poignets, il expédia ses menottes au sol. Stupéfait, Murdock regarda les bracelets métalliques qui scintillaient dans l'herbe.

5

Assis en tailleur sur le ciment glacé de sa cellule, Rambo fixait le petit trou circulaire qui lui avait servi de latrines. L'ombre qu'il projetait sur le mur était celle d'un Bouddha. Derrière lui, près de la porte ouverte, il sentait avec une acuité intense la présence du garde, impuissant, mortifié.

Avec une lenteur délibérée, comme pour un cérémonial religieux, il ouvrit son carton à chaussures et contempla ses biens. Ses résidus de souvenirs. Les dépouilles de ses amis disparus.

Soudain, il porta la main vers le talon de son soulier et, comme par magie, en tira une pochette d'allumettes. Il n'eut pas besoin de se retourner vers la porte pour savoir que le maton ahuri venait de sursauter.

Hé oui, mon pote. Si j'avais voulu, j'aurais pu foutre le feu à cette chiourme. Je suppose que tu te demandes ce que je cache encore.

Gardant ses allumettes dans la main gauche, il prit ses médailles dans la droite et, une par une, les laissa tomber dans le trou.

Il entendit l'écho d'un plouf quelques étages plus bas.

Puis un autre, et un autre, et encore un autre.

Il ne savait pas bien pourquoi il faisait ça mais il en tirait une satisfaction profonde, une satisfaction d'une qualité très particulière. Et puis, s'il ne revenait pas, il ne voulait pas que ses affaires tombent entre les mains de n'importe qui.

Il ouvrit la pochette et frotta une allumette sur le grattoir. Le phosphore brasilla.

Il prit ses photos une par une, comme les médailles, et les approcha de la flamme. L'un après l'autre, ses copains tombèrent en grésillant dans le gros tuyau.

Et pour terminer, lui.

Ce geste symbolique renforça son mauvais pressentiment. Peut-être le pénitencier était-il préférable à un marché avec Murdock.

Il regarda l'image de ce qu'il avait été céder du terrain devant le feu puis se racornir.

Mais ça n'était pas encore assez. Rambo paracheva son œuvre en brûlant le carton à chaussures.

II
L'ANTRE AUX LOUPS

Bragg n'avait pas changé, c'était déjà ça. Mais Rambo, encore désorienté par son retour inattendu à la liberté, redécouvrait d'un œil différent ce monde autrefois familier. On venait de l'introduire dans le Centre d'Opérations du Groupe Aéroporté des Forces Spéciales. Il examina la salle de briefing, un petit local austère avec une table et des chaises métalliques dans le style typique de la US Army. Une lumière crue tombait du plafond et une caméra de surveillance balayait les lieux. Dehors, deux MP montaient la garde devant la porte. Un planton contourna la table et déposa un dossier cacheté devant Rambo. Assis, face à lui, Mur-dock se pencha en avant et exposa:

— Les documents pour la mission.

Le planton présenta un formulaire.

— Une signature ici, s'il vous plaît.

Rambo signa.

— Et une autre ici.

Rambo signa une seconde fois.

— Maintenant, vous pouvez l'ouvrir, dit Murdock. Mettez-vous tout ça en mémoire car aucun de ces documents ne doit sortir de la pièce.

Rambo brisa le cachet et étala sur la table une liasse de photocopies. Murdock se pencha un peu plus.

— Deux mille quatre cents soldats américains ont été portés disparus au Viêtnam, au Laos et au Cambodge. Officiellement, ils sont déclarés « présumés morts au

combat ». Il va de soi que, pour la majorité c'est malheureusement le cas.

Rambo feuilletait les papiers. Il délaissa un gros paquet de rapports dactylographiés à interligne simple et s'intéressa à plusieurs photos en noir et blanc de format 20 x 25.

Murdock poursuivait son exposé:

— Ça a commencé avec des rumeurs, des « on-dit ». Ensuite, il y a eu des déclarations de témoins oculaires, essentiellement des réfugiés. Aucune preuve formelle, certes, mais au fil des années, les révélations se sont amoncelées. Aujourd'hui, nous en sommes à plus de deux mille trois cents. On nous demande d'activer les choses. La question des soldats disparus est encore un point très sensible pour l'Association des Familles, pour le Congrès et aussi pour bon nombre de citoyens. Je pense que nous avons suffisamment de données pour lancer une opération.

Rambo gardait l'œil fixé sur les photos, visiblement prises à très haute altitude. L'écartement du grain montrait qu'elles avaient été considérablement agrandies. On distinguait un ensemble de constructions, principalement des baraques, enfoncé dans une dépression au cœur de la forêt ombrophile. Le camp était entouré d'une épaisse végétation et une forte brume de chaleur grisaillait les clichés. Pendant un moment, Rambo ne fit pas le rapprochement.

Puis un brutal sursaut le secoua. Le déclic venait de se produire.

Murdock ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche.

— Vous trouverez tous les détails dans le mémo E-7. Une base abandonnée par l'armée vietnamienne dans les collines du Centre-Nord et dont certains bâtiments servent peut-être à l'internement de prisonniers. Comme vous voyez, ça ne fait pas lourd en matière d'information. Ces photos prises par satellite montrent des quartiers militaires, des baraques... Ça pourrait être n'importe quoi.

Rambo sentit son pouls accélérer, son sang cogner par violentes saccades. Il posa sur Murdock deux yeux flambants comme des torches.

— Qu'est-ce que c'est que ce petit jeu?

L'homme de la CIA se cabra, l'air outré. Rambo vit le rouge lui monter aux joues.

— Pardon? Quel petit jeu?

— Vous vous imaginez que je n'ai pas reconnu l'endroit? Vous croyez que j'ai perdu mes yeux dans ce trou? Ou que je suis devenu complètement idiot? C'est là que... C'est là que...

La voix de Rambo était rauque. Il ne put finir sa phrase. Mais les mots qu'il n'avait pas prononcés semblaient résonner dans la petite pièce.

Trautman qui n'avait pas encore parlé lança à Rambo un regard éloquent sur ce qu'il pensait de Murdock. En quelques secondes, la tension devint insupportable.

— Bon, capitula l'homme de la CIA, puisque vous voulez tout savoir... Oui, c'est le camp dont vous vous êtes évadé. Et c'est notre objectif. Pourquoi pensez-vous que l'ordinateur a sorti votre fiche en sept secondes? À cause de vos médailles? Parce que vous êtes un dur? Évidemment. Mais surtout parce que personne, je dis bien personne, ne connaît le terrain mieux que vous. Soyons clairs, le risque est considérable. Est-ce que ça vous fait reculer?

Rambo le fixait, l'œil dur, silencieux.

— Si vous êtes toujours d'accord pour marcher, vous serez temporairement réintégré dans les Forces Spéciales, enchaîna Murdock. Et si vous réussissez votre mission... Je ne suis pas encore en mesure de vous faire des promesses fermes mais sachez que j'ai eu des contacts. Si vous réussissez, il y a de fortes chances que vous obteniez une grâce présidentielle. Alors voilà, au vu de ces nouveaux éléments, je vous pose la question pour la seconde et dernière fois: Est-ce que vous marchez, lieutenant Rambo?

— Vous avez du talent, Murdock, ricana Rambo. Un sacré talent.

— Ça ne répond pas à ma question.

Rambo passa les doigts sur sa veste de jean. Il sentit sous le gros tissu les cicatrices de ses pectoraux.

— Je marche.

Murdock se détendit.

— Heureux de voir cette affaire définitivement conclue. Je vais m'occuper des autorisations nécessaires.

— Quel est le plan? demanda Rambo.

— Il se décompose en deux phases. Un, reconnaissance. Deux, rescousse. Vous êtes chargé de la phase un; repérer les lieux, confirmer l'éventuelle présence de prisonniers américains, prendre des photos puis vous replier vers un point de ramassage fixé.

Murdock marqua une pause pour bien ménager son effet puis précisa:

— Sans aucun engagement avec l'ennemi!

Le regard de Rambo fit plusieurs fois la navette entre Murdock et Trautman. Puis il s'informa, médusé:

— Vous... Vous voulez dire que si je trouve des gars de chez nous, je ne dois pas essayer de les sortir de là?

Murdock devança la réponse de Trautman:

— Absolument. Ce sera l'objet de la phase deux exécutée par le commando Force Delta.

— Mais, insista Rambo, je serai sur place! Je ne vais quand même pas me contenter de prendre des photos!

Murdock attrapa son stylo et le tapota sur la table.

— Allons, mon garçon, ne faites pas cette tête. Croyez-moi, la phase un sera suffisamment épineuse.

Court silence, puis Murdock plissa les yeux et ajouta:

— Même pour vous...

— Bien sûr..., murmura Rambo. Rien que des photos...

Il se tourna vers Trautman.

— Dites, mon colonel, est-ce qu'on gagnera, cette fois?

— Ça, John, ça dépend entièrement de toi.

Murdock s'empressa de les interrompre:

— Vous prenez l'avion pour Bangkok à six heures trente. Un vol commercial. Discrétion-discrétion. Tenez, voici vos pièces d'identité. Passeport, acte de naissance, etc. Vous voyagerez sous votre véritable nom. C'est contraire à mes principes mais depuis quelque temps, on examine de très près les Américains qui se présentent aux douanes thaïlandaises. Nous avons décidé de procéder ainsi afin d'éviter toute forme de... de...

— De bavure? suggéra Rambo.

— C'est ça. Évidemment, dès que nous serons sur le terrain proprement dit, nous mènerons rondement notre action. Et là, les entorses aux règles du jeu seront nécessaires.

Murdock sourit. Visiblement, c'était cette partie-là de l'opération qui lui plaisait. Rambo regarda son passeport. La photo était récente. Il n'arrivait pas à se rappeler quand elle avait été prise. Il s'étonna:

— D'où vient cette photo? Il faut du temps pour établir un passeport... Vous étiez si sûr que ça de mon acceptation?

— Je n'ai jamais été sûr de rien. Si vous aviez refusé, ces papiers passaient à l'effilocheuse, point final. Il ne nous faut guère plus de temps pour fabriquer une pièce d'identité que pour la détruire.

2

L'aéroport de Don Muang lui faisait penser à une fourmilière en effervescence. Une fourmilière où l'on aurait utilisé de l'huile de cuisine rance. Une odeur de graisse cuite planait partout dans le dédale de couloirs. Mêlé à la foule, Rambo atteignit la douane sûr d'être passé parfaitement inaperçu. Comme l'avait dit Murdock, son passeport était aussi net qu'un Kleenex dans sa boîte.

— L'objet de votre visite?

— Tourisme.

Le douanier leva un œil réprobateur, comme si tourisme avait été synonyme d'opium et putains. Il apposa toutefois son tampon sur le passeport en débitant d'une voix sans timbre:

— Je vous souhaite un agréable séjour.

Rambo salua d'un hochement de tête, s'éloigna et sortit de l'aérogare. À peine eut-il fait un pas dehors qu'il fut enveloppé par une chaleur pesante. La touffeur moite du Sud-Est asiatique. En quelques secondes, l'humidité lui poissa le front et imprégna sa chemise. Une sensation lourde de souvenirs pour Rambo. Son sac de voyage à la main, il louvoya dans la cohue d'Asiatiques et de touristes tout en surveillant le chaos de la circulation.

Un taxi Citroën bosselé comme une vieille casserole attendait le long du trottoir. La voiture ressemblait à un gros crapaud ramassé sur lui-même. Rambo ouvrit la portière et s'installa. Le chauffeur le regarda. Il avait une tête de lézard.

— Hôtel *Indra,* indiqua Rambo.

Mais dès que le taxi eut passé l'angle de la première rue, il se retourna pour examiner les voitures derrière la Citroën. Soudain, il se tendit et ordonna au chauffeur de faire halte. L'homme s'exécuta puis le fixa d'un air interrogateur. Ses sourcils arrondis au-dessus de ses petits yeux accentuaient encore son air de lézard.

Rambo lui fourra dix dollars dans la main et attrapa son sac.

— Repartez, maintenant.

Au moment où le taxi redémarrait, Rambo sauta sur le trottoir et se noya immédiatement dans la foule qui encombrait ce quartier marchand de Bangkok.

3

La main de Murdock se crispa comme une serre sur le micro de son émetteur-récepteur protégé par un brouilleur. La colère faisait saillir les veines de son cou.

— Quoi! Vous l'avez perdu! Vous étiez trois pour filer un seul homme et il vous a glissé entre les doigts! Comment vous êtes-vous débrouillés?

Une voix piteuse répondit parmi le crachotement des parasites:

— En tout cas, je suis sûr que dans l'avion, il ne nous avait pas remarqués.

— Ça me fait une belle jambe! aboya Murdock.

— Sûr et certain, ma parole! On avait mis le paquet. Chemises à fleurs, pantalons de madras, chapeaux de paille. La même dégaine que les autres touristes.

— Alors, c'est dans la rue qu'il vous a repérés.

— Probable. Le taxi s'est arrêté brusquement, et...

— Assez! coupa Murdock hors de lui. Je ne peux pas en entendre plus! Je me fous de vos explications sur la façon dont ça s'est passé. Ce qui compte, c'est que vous avez merdé comme des bleus. Résultat, il est dans la nature.

— Mais je vous jure qu'avant le coup du taxi, il n'avait pas fait le moindre geste donnant à penser qu'il allait...

D'un doigt nerveux, Murdock coupa la communication. Les dents serrées, il leva les yeux en l'air comme pour prendre le ciel à témoin.

— Ce connard va être content de sa prochaine affectation. Je vais l'envoyer à Reykjavik, en Islande.

Soudain, il sembla se rappeler qu'il n'était pas seul. Il se tourna vers Trautman et changea de ton.

— Corrigez-moi si je me trompe mais... vous aviez bien dit que vous vous portiez garant de lui? Vous m'aviez bien assuré qu'il exécuterait sa mission comme promis? Seulement l'oiseau s'est envolé. J'ai l'impression que votre grade de colonel va en prendre un coup.

Trautman réprima son envie de dire à Murdock d'aller se faire aimer. Il sourit.

— Rambo fera ce qu'il a promis.

Murdock plissa le front.

— Un homme qui a détruit une ville entière! Vous vous imaginez que je vais croire à sa parole de scout?

— Justement, reprit Trautman, le fait qu'il ait détruit cette ville devrait vous mettre en confiance.

Mimique éberluée de Murdock.

— Pardon, colonel? J'ai l'impression que nous ne sommes pas sur la même longueur d'ondes.

— Je voulais simplement dire que quand Rambo commence quelque chose, il va toujours jusqu'au bout.

— Ah parce que vous justifiez ce... ce... L'intervention d'un technicien empêcha Murdock de donner libre cours à sa colère.

— *Sir?*

— J'espère que vous ne me dérangez pas pour rien! jappa l'homme de la CIA. Qu'est-ce qu'il y a?

— Un point sur le radar.

— Quoi?

— Oui, *sir.* Il se dirige vers nous.

4

Le Bouddha doré inondé de soleil dressait son imposante silhouette devant les yeux de Rambo. Son visage rond était indéchiffrable. Bénédiction ou réprobation? En vol stationnaire à dix mètres du sol, Rambo jouissait des sensations que lui procurait l'équilibre balançant de l'appareil. Pendant quelques instants encore, il observa la statue à travers sa bulle de plexiglas puis il actionna une commande et l'hélicoptère s'éloigna dans un grondement de moteur.

Après son plongeon du taxi près de l'aéroport, Rambo avait déguerpi au hasard des rues. Il avait pris un autre taxi, abandonné presque aussi vite que le premier, puis un troisième et avait fini par atteindre le lieu de rendez-vous, une ferme à l'extérieur de la capitale thaïlandaise. Il s'était identifié auprès du vieil homme que Murdock lui avait désigné comme contact. Le vieil homme avait enlevé un filet de camouflage et Rambo avait découvert un hélicoptère Huey UH-1D datant de la guerre du Viêtnam.

Cinq minutes plus tard, Bangkok n'était plus qu'une petite tache dans le lointain.

L'ombre du Huey filait par-dessus les biefs. Puis Rambo vit une rivière, des temples, des cultures, quelques troupeaux de buffles domestiques. Il tira le manche et l'hélicoptère s'éleva vers les nuages, laissant les rizières derrière lui.

Les commandes qui naguère avaient fait partie de son quotidien avaient quelque chose de rassurant. Mais les souvenirs qu'elles évoquaient étaient moins souriants. Il ne put s'empêcher de se demander si Murdock n'avait pas

délibérément choisi le Huey pour le mettre dans un état d'esprit guerrier. Si oui, il avait réussi son coup.

Mais Rambo n'appréciait pas la manipulation.

Il survola une crête rocheuse et aperçut son objectif. Une base militaire s'étendait au sol. La piste d'atterrissage formait une tache grise au milieu d'une prairie encaissée entre deux versants boisés. En toile de fond, les chaînes de montagnes se succédaient en se superposant, de plus en plus pâles, comme sur les estampes.

La base avait tout du vestige de guerre abandonné. Les hangars et les petits bâtiments plats étaient couverts de rouille et de plantes grimpantes. Mais en approchant, Rambo vit que la piste était en parfait état. Un groupe d'hommes apparut devant la porte d'un des hangars.

L'aire pour hélicoptères était proche du hangar. Rambo n'avait pas oublié la manœuvre et il mit un point d'honneur à se poser en douceur. Il vit l'un des hommes, un civil en bras de chemise, cravate dénouée, distancer le groupe et s'avancer vers lui à grandes enjambées. Un nuage de poussière s'éleva dans les airs puis retomba lorsqu'il coupa le moteur. Les pales s'arrêtèrent avec un gémissement. Rambo enleva son casque et sortit. Après le vacarme mécanique de l'appareil, le calme qui régnait sur la base avait quelque chose de fantastique. L'homme en civil approcha. C'était Murdock, les aisselles trempées de sueur. Trautman suivait à une vingtaine de mètres.

— Bon Dieu! jura l'homme de la CIA, essoufflé. Mais qu'est-ce qui vous a pris?

Rambo lui décocha un regard étonné.

— Pardon? Je me présente au point de ralliement, comme prévu.

Murdock s'emporta.

— Comme prévu? *Comme prévu?* Vous pouvez m'expliquer à quoi rime ce numéro de cascadeur que vous avez fait à Bangkok?

— Pardon? répéta Rambo, l'air de plus en plus surpris.

— Oui, reprit Murdock, écumant de rage. Pour semer vos…

Il ravala brusquement la fin de sa phrase.

Le colonel Trautman venait de les rejoindre. Il demanda;

— Eh bien, Murdock. Vous ne voulez pas avouer que vous le faisiez suivre?

— Me faire suivre? dit Rambo, stupéfait. Je ne comprends pas pourquoi. Je suis allé à la ferme prendre possession de cet hélico comme on me l'avait dit. Ensuite, je suis venu ici.

Murdock laissa échapper un grognement.

— Exact, John, approuva Trautman. Tu t'es présenté en temps et en heure au heu de rendez-vous. Mais à supposer...

— Quoi? intervint Rambo. À supposer que des hommes m'aient suivi, c'est ça?

Le regard hébété de Murdock passait de Rambo à Trautman puis de Trautman à Rambo.

— C'est ça, confirma le colonel.

— Eh bien, reprit Rambo, dans le cas, tout à fait hypothétique, d'une filature amie, les hommes qui m'auraient suivi risquaient fort de se faire repérer. Comme l'a souligné Murdock, on examine de très près les Américains qui se présentent aux douanes thaïlandaises. En prenant des précautions pour déjouer toute forme de filature, amie ou ennemie, je n'aurais fait que remplir convenablement la première partie de ma mission: arriver ici incognito.

D'une voix acide, Murdock renvoya à Rambo le compliment que ce dernier lui avait fait à Bragg;

— Vous avez du talent, Rambo. Un sacré talent!

Puis il lança un ordre:

— Maintenant que le roi des illusionnistes est enfin parmi nous, cachez-moi ce Huey.

Une équipe d'hommes s'affaira aussitôt autour du UH-1D. Rambo et Trautman emboîtèrent le pas à Murdock qui

se dirigeait déjà vers le hangar. Jetant un coup d'œil sur sa droite, Rambo vit sous un auvent de camouflage un gros hélicoptère Agusta 109. Deux mécaniciens étaient en train de contrôler le rotor arrière. L'appareil, entièrement peint en noir, ne possédait aucune immatriculation ni signe permettant de l'identifier. En dehors de sa présence, la base avait un air parfaitement innocent.

Il plissa les paupières en entrant sous le hangar. Avant même que ses yeux ne soient complètement habitués au demi-jour, il marqua un temps d'arrêt. C'était réellement impressionnant.

Le vaste local était habité par un bourdonnement ininterrompu. Une vibration imperceptible animait sa structure métallique. Une masse incroyable d'appareils électroniques s'étalait dans un coin du local.

Sur des consoles, un alignement d'écrans jetait des lueurs fantomatiques dans la pénombre. Des virus d'ordinateurs chargés de caractères s'entouraient d'un halo verdâtre. Les scopes des radars diffusaient une lumière mouvante au gré de leur balayage. L'équipement de repérage et de poursuite, de communication, de coordination à longue distance, formait une architecture complexe et fascinante sur le mobilier modulaire qui délimitait comme une pièce à l'intérieur du hangar.

Murdock franchit ce domaine des techniciens, au-dessus duquel planait une auréole glauque, et Rambo le vit échanger quelques paroles avec un homme, qui hocha la tête et s'approcha de lui.

C'était à l'évidence un Américain. Il portait un jean, une chemise de la US Air Force dont les manches avaient été arrachées aux épaules et une casquette de base-bail des Dodgers. Il était grand, avait des traits anguleux et des tatouages sur ses gros biceps. Il porta la main à sa casquette en arborant un large sourire.

— Salut! Moi, c'est Ericson. Bienvenu dans ce trou pourri.

Rambo l'examina comme un frottis placé sous l'œil du microscope. Mais Ericson ne sembla pas s'en rendre compte. Il continua à sourire.

— Alors comme ça, c'est toi l'heureux élu? T'en as d' la veine! Jamais vu une mission plus merdique. M'enfin, un d' ces jours, y m'enverront p't-êtr' en promenade dans le midi de la France...

— Oui, pourquoi pas?

— Toi, c'est Rambo, hein? C'est ça? Paraît que t'aimes le baroud, à c' qu'on raconte... Content de te servir de pilote.

Rambo ne fit pas de commentaire. Il s'informa simplement:

— Combien de temps avez-vous passé en repérage?

Comme choqué par sa question, Ericson eut un

mouvement de recul puis répondit, sur la défensive:

— Vingt-deux heures sur le terrain.

— Bon boulot, apprécia Rambo.

Murdock bomba fièrement le torse puis avec un geste vers la sortie, il dit;

— Venez avec moi. Nous allons dans mon bureau.

5

Le bureau était une petite pièce de trois mètres de large, aux murs de contre-plaqué assemblés à la va-vite. Au-dessus d'une table métallique, une lampe d'architecte éclairait un écran, un clavier d'ordinateur et un entassement de documents d'allure officielle. Il y avait également trois chaises métalliques, deux armoires de classement, un plafonnier éblouissant, deux ventilateurs bourdonnants, une carte ondulée par l'humidité fixée au mur et un distributeur de Coca-Cola.

Une odeur moite régnait dans la pièce. Murdock fit un geste vers la carte et commença un exposé. Puis, brusquement, il sembla se raviser, se retourna et regarda Rambo.

— Non, dit-il. Avant de passer au briefing, je crois qu'il importe de régler une question entre nous. J'ai l'impression que nous ne sommes pas partis du bon pied. D'abord à la prison. Ensuite, à Bragg. Et maintenant, ici.

Il eut un signe de tête vers l'extérieur, faisant visiblement allusion à l'orage après l'arrivée de Rambo. Puis il enchaîna:

— Je propose que nous passions l'éponge là-dessus et que chacun y mette du sien. Nous sommes ici pour nous serrer les coudes et tout faire pour ramener les prisonniers de guerre au pays.

Sa voix vibrait d'émotion. Remué, Rambo acquiesça d'un hochement de tête.

— Bien, apprécia Murdock. Je pense que tout va bien se passer, désormais. Par ailleurs, vous qui dites ne pas aimer les barbouzes, sachez que j'étais à Qon Thien en 66 avec le

Deuxième bataillon du Troisième Marines. Et je ne suis pas de ces officiers qui restent le cul sur une chaise pendant que leurs hommes se font tuer.

Il tendit la main, un grand sourire aux lèvres.

— La dernière fois que j'ai fait ce geste, vous étiez quelque peu… gêné dans vos mouvements.

Rambo serra la main tendue avec un sourire un peu forcé.

— Et maintenant, au travail, reprit l'homme de la CIA.

Il se retourna vers la carte, qui figurait une large portion de l'Asie du Sud-Est, et cita les principales zones en les pointant de son index:

— Ici, la Thaïlande. Ici, le Mékong. Ici, le Laos. Et, pour finir, le Viêtnam. Vous filerez droit vers le nord-est en sautant par-dessus l'enclave que le Laos forme entre la Thaïlande et le Viêtnam. Ensuite, vous franchirez la Cordillère annamitique, ce qui vous fait dix-huit minutes de vol en espace aérien communiste.

Les sourcils relevés en accent circonflexe, Murdock demanda:

— Est-ce que ça vous pose un problème?

— Dix-huit minutes? Non. Mais je suppose que l'avion volera très bas pour échapper aux surveillances radar.

— Vous ne croyez pas si bien dire, plaisanta Murdock. Vous volerez si bas que vous aurez l'impression de leur tondre la pelouse.

— Au ras des pâquerettes… Ouais, je m'en doutais.

— Même au point de chute, précisa Murdock. Nous ne pourrons pas vous assurer une altitude de plus de deux cent cinquante pieds (1). Je tiens à être parfaitement clair sur ce point. Est-ce que vous vous sentez à la hauteur, Rambo? Si j'ose dire…

— Ça dépend.

— De quoi?

— Ça dépend si j'ai un parachute ou non.

Les traits de Murdock se pétrifièrent sur une expression médusée. Il lança un coup d'œil abasourdi en direction de Trautman, qui éclata de rire.

— Av... Avec ou sans parachute? bredouilla Murdock.

À cet instant, la porte s'ouvrit sur la tête d'un technicien.

— Qu'est-ce qu'il y a? s'enquit l'homme de la CIA. Vous ne voyez pas que je suis occupé?

— Je sais bien, *sir,* mais j'ai un problème.

— Et ça ne peut pas attendre?

— Non, répondit l'homme. Pas si vous voulez qu'on soit prêts en temps et en heure. L'ordinateur nous sort des salades. Vous avez mis dans les programmes tellement de protections contre le piratage que j'ai besoin de vous pour une vérification des codes d'accès.

(1) Un peu plus de soixante-seize mètres.

Trautman intervint:

— O. K., Murdock, allez-y. Je vais finir le briefing.

Murdock le remercia d'un signe de tête et s'éclipsa sur les semelles de son technicien. Pendant un moment, le seul bruit perceptible dans le bureau fut le bourdonnement des ventilateurs. Puis Trautman rompit le silence:

— Comment te sens-tu?

Rambo étendit une main, doigts raides. Elle ne bougea pas d'un iota.

— J'aurais dû m'en douter, commenta le colonel.

— Alors? relança Rambo. La suite de ce briefing?

— Le nom de code des vols aller et retour sera Libellule. Celui du camp de base — ici —, Antre aux Loups. Toi, tu t'appelles Loup Solitaire. Comme tu travailles en solo, tu seras tributaire d'une masse d'équipement plus importante que celle à laquelle tu es habitué. Fais confiance au matériel, John. Pour une fois, ne compte pas uniquement sur tes tripes. Laisse la technique faire le plus gros du

boulot. Si tu as besoin d'aide, tu n'as qu'une chose à faire: demander.

— Je vois, ironisa Rambo. Au lieu de bouger, passe donc un coup de fil...

— Exactement, dit Trautman. Maintenant, viens avec moi. Je vais te faire voir quelque chose.

Ils sortirent du bureau et se dirigèrent vers le bout du hangar.

— Voilà ta monture, annonça Trautman avec un grand geste du bras. Qu'est-ce que tu en dis?

La « monture » était un jet d'une finesse insensée, entièrement noir. Rambo reconnut un Gulfstream Peregrine modèle d'affaires monoréacteur. Comme pour l'Agusta, tous les signes distinctifs avaient été effacés. L'appareil ressemblait à une fusée avec deux ailes.

— Impressionnant, non?

Rambo se retourna. C'était Murdock qui venait les rejoindre.

— Et ce n'est pas tout, enchaîna l'homme de la CIA. Vous allez être équipé du dernier cri en matière d'armement. Les armes que vous aviez l'habitude d'utiliser au Viêtnam feraient figure de sagaies et de frondes à côté de celles que nous allons vous fournir.

— Ah bon, grommela Rambo.

Il n'aimait pas qu'on le traite comme un fossile. Murdock se tourna vers Trautman.

— Mais... Je vous ai interrompu, colonel. Continuez, je vous prie.

Il se tut et croisa les bras. Trautman poursuivit:

— Après la pénétration, tu contacteras le camp de base avec ceci.

Il s'approcha d'une boîte olivâtre posée sur une caisse de bois. La boîte ressemblait à celles des radios de campagne compactes que Rambo avait utilisées pendant la guerre, à cette différence près qu'une console compliquée était ajoutée par-dessus.

— C'est ce qu'on appelle un TRANSAT, abréviation de transpondeur-relais satellite. Pour le faire fonctionner, tu utilises ceci.

Le colonel ouvrit une petite antenne parabolique pliante, la fixa sur un trépied et brancha un câble entre le trépied et le TRANSAT. Cela fait, il reprit:

— Le message que tu envoies avec cet appareil s'appelle une giclée. Tout se passe en un millième de seconde. Le signal est codé sous forme d'une impulsion infrarouge et envoyé vers notre satellite espion. Le satellite le réexpédie à notre station tellurique d'Okinawa qui nous le transmet. Ici, nous le décomposons et nous le décodons.

— Ça a l'air bien, commenta Rambo. Pas d'émission radio. Rien que l'ennemi puisse repérer.

— Dès que tu auras envoyé le message disant que tu es à terre et opérationnel, tu traverseras la forêt en direction du point Tango November.

Trautman déplia une carte d'état-major.

— Regarde, dit-il, voilà le point. C'est là que tu as rendez-vous avec Co Phuong Bao, notre agent local.

Rambo braqua son regard sur le Peregrine. Quelque chose le travaillait: un détail qu'il avait capté inconsciemment mais qu'il ne parvenait pas à cerner.

— Hé! fit Murdock. Vous écoutez?

Rambo posa l'index sur la carte et débita:

— C'est là que j'ai rendez-vous avec Co Phuong Bao, notre agent local.

Trautman continua:

— Vous remonterez cette rivière sur douze kilomètres jusqu'à Ban Kia Na.

— Le camp, murmura Rambo.

Le souvenir lui nouait l'estomac. Murdock les interrompit à nouveau:

— Le camp, que vous vous contenterez de prendre en photo! J'insiste bien! Ensuite, avec vos photos, vous redescendrez la rivière jusqu'au point Écho Delta. Ericson

viendra vous reprendre avec l'hélicoptère Agusta que vous avez dû voir sous la bâche.

— Et tout le monde sera content, conclut Rambo.

— Sans doute, approuva Murdock. J'espère que vous avez bien saisi. Que tout est parfaitement clair dans votre esprit. Des photos, uniquement des photos.

— Mais oui... Mais oui... grommela Rambo.

— Et maintenant, reprit fièrement l'homme de la CIA, passons au chapitre des armes.

II ouvrit une caisse et en sortit un énorme fusil d'assaut équipé sous le canon de deux gros cylindres et, au-dessus, d'un extravagant viseur télescopique.

— On dirait un truc sorti de *La Guerre des Étoiles,* observa Rambo. Je ne peux pas partir avec ça. C'est aussi encombrant qu'une Cadillac!

— C'est parce qu'il remplace à lui seul plusieurs autres armes, expliqua Murdock. Quand on le prend dans un sens, c'est un M-16 A2 modifié et quand on le prend dans l'autre, c'est un lance-grenades M-79. Il comprend en outre, un atténuateur de son Sionics un télescope de nuit Tracor et un dispositif de visée laser LAC/R-100. Il est également doté d'un pied pour votre appareil photo à haute résolution.

— Est-ce que les piles sont vendues avec ou séparément? ironisa Rambo. Écoutez, Murdock, votre fourbi fait un effet bœuf et je ne doute pas qu'il ait donné de très bons résultats aux essais. Mais sur le terrain, je préférerais tout bêtement un AK-47.

— Quoi? Mais là-bas, tous les gamins de plus de douze ans en ont un!

— Justement. S'il y a du grabuge, ils ne feront pas la différence entre mes coups de feu et les leurs. Deux avantages. Premièrement, ils ne sauront pas qui est en train de tirer: moi ou leurs copains. Deuxièmement, je n'aurais pas de problème pour trouver des munitions.

Murdock eut une mimique d'enfant déçu en voyant que Rambo n'aimait pas son joujou.

— Bon, dit-il enfin. Puisque ça ne vous plaît pas, j'ai autre chose à vous proposer, dans le style frondes et sagaies. Tenez, prenez ça. Ce sera tout à fait dans vos cordes, si j'ose dire...

Il tira de la caisse un tube d'aluminium de soixante centimètres de long sur quinze de large et le tendit à Rambo. L'étrange objet ne pesait pratiquement rien.

— Qu'est-ce que c'est?

— Un arc et des flèches.

— Ah! s'exclama Rambo. Voilà juste ce qu'il me faut.

6

À l'extérieur, le grondement s'amplifia pour devenir un mugissement soutenu. Les murs de contre-plaqué qui entouraient la petite chambre se mirent à trembler. Cette chambre... Elle lui rappelait étrangement sa cellule au pénitencier. Dehors, le Peregrine s'apprêtait à prendre l'air. Dedans, Rambo, nu, les muscles du ventre contractés, passait son équipement en revue.

Il enfila son treillis léopard, chaussa ses souliers de para, les laça soigneusement, puis se passa deux touches de maquillage vert sur le visage et sur les mains.

Il prit ensuite son couteau de survie et l'affûta une dernière fois. Son petit aiguisoir de diamant avait la taille d'un stylo et se fixait sur le fourreau au moyen d'une boucle. Autant Murdock admirait l'arme extraterrestre de tout à l'heure, autant Rambo faisait grand cas de ce couteau. Il avait une lame de vingt-cinq centimètres et demi en acier inoxydable 440 C, pratiquement incassable, et un fil tranchant comme un rasoir. Par la forme, elle rappelait celle d'un couteau de chasse. Cinq centimètres de large pour six millimètres d'épaisseur et un poids de 375 grammes. Le dos présentait une large dentelure, comme celle d'une scie, capable de découper le fuselage d'un avion. Le manche, d'acier inoxydable lui aussi, était entouré de fil de pêche résistant à une tension de soixante kilos. Il mesurait douze centimètres, ce qui portait la longueur totale du couteau à trente-sept centimètres et demi: la distance du coude au bout des doigts chez un adulte de taille moyenne. La garde présentait une saillie de deux centimètres et demi de chaque côté de la lame. L'un

de ces prolongements se terminait en tête de tournevis cruciforme. L'autre en tête de tournevis ordinaire. Sous chacune de ces têtes de tournevis, un trou dans la tige métallique permettait, grâce à des lanières de cuir incluses dans le fourreau, de sangler le couteau à un manche et de le transformer ainsi en une lance redoutable. Le bout de la poignée creuse se dévissait. Grâce à une aiguille magnétique immergée dans un bain liquide, le capuchon servait de boussole. Le corps de la poignée proprement dite contenait un petit canif effilé, des allumettes dans un étui étanche, des hameçons et une aiguille, que Rambo pouvait utiliser pour se suturer à l'aide de son fil de pêche. Il l'avait déjà fait à de nombreuses occasions. La dernière fois remontait à sa fuite dans les montagnes lorsque les hommes de Teasle l'avaient blessé.

Après avoir affûté sa lame, il aurait dû la noircir en la passant dans la flamme d'une allumette pour éviter de se faire trahir par les reflets lumineux. Mais Rambo ne le fit pas. C'était inutile. Grâce à un traitement électrochimique spécial, la lame était déjà noire et mate.

Il chargea et vérifia son AK-47, en prenant soin de contrôler le dispositif de visée. Cela fait, il engagea des cartouches de calibre 45 à tête creuse dans un chargeur qu'il glissa dans un Colt. Il actionna la culasse pour faire monter une cartouche dans la chambre et verrouilla le cran de sûreté. Après avoir rangé le pistolet dans un holster sur sa hanche, Rambo garnit deux autres chargeurs qu'il se fixa aux bras à l'aide de bandes adhésives. À cet instant, une voix métallique lui parvint en provenance d'un haut-parleur du hangar:

— H moins dix minutes.

Il tourna la tête vers l'origine du message, réfléchit un instant, puis se dirigea vers un coin de sa chambre et s'assit, jambes croisées, dans une position de Bouddha. Il leva les yeux vers le toit sombre au-dessus de sa tête et fixa son attention sur une toile d'araignée. D'abord, il imagina

qu'il était l'araignée et qu'il évoluait dans cette toile parmi des fils de soie. Puis il se changea en microorganisme et, tout en continuant d'évoluer sur son fil, fit le vide dans son esprit et médita sur l'infini. Rentrant peu à peu à l'intérieur de lui-même, il ne fut bientôt plus qu'un trou noir.

Un bruit.

Il revint à la réalité. Il cligna les paupières. Son esprit se remplit. Toc, toc. On frappait à la porte. Un grincement. La porte s'ouvrit. Rambo plissa le front. Des lumières rouges et bleues scintillaient à l'extérieur. Une silhouette apparut.

Rambo lutta, résistant à l'intrusion. Micro-organisme sur la toile d'araignée du plafond, il éprouvait une merveilleuse sensation de paix, de sérénité. Puis la silhouette prit corps. Trautman. Il hocha la tête. Il laissa presque un sourire affectueux se dessiner sur ses lèvres.

— C'est l'heure, John.

— Bien.

Rambo se leva. Il sangla sur son dos le parachute qu'il avait pris soin de plier lui-même puis se mit l'AK-47 à l'épaule. Ensuite, il approcha de la table sur laquelle se trouvaient deux carquois de cuir de cinquante-cinq centimètres de long fermés par deux embouts à lanière. L'un contenait son arc, l'autre ses flèches. Il s'en fixa un sur chaque cuisse, ce qui lui donna l'air d'un bandit de grand chemin.

— Attends, je vais t'aider, dit Trautman.

Il lui assujettit la boîte olivâtre du TRANSAT sur la poitrine puis l'examina avec un demi-sourire;

— Le chargement que Murdock te fait trimbaler... Harnaché comme ça, tu as l'air de partir pour un week-end à Las Vegas. Et n'oublions pas le matériel photo.

— Mes vacances seraient ratées, plaisanta Rambo.

— Ah oui, fit Trautman, si tu as l'occasion de ramener quelques pellicules de photos cochonnes, n'oublie pas que je te graisse la patte pour en avoir la primeur.

Le sourire s'épanouit enfin sur le visage de Rambo.

— Marché conclu, mon colonel.

Ils sortirent de la petite chambre et leurs sourires s'effacèrent. Les lumières rouges et bleues s'intensifièrent pour devenir des éclairs agressifs lorsqu'ils approchèrent du Peregrine. Murdock, un groupe de techniciens et quelques militaires se tenaient à droite de l'appareil. Le colonel Trautman fit halte et se tourna vers Rambo.

— John...

Rambo ne sut jamais ce qu'il avait l'intention de dire en premier. L'officier sembla se concentrer pour chasser son attitude familière et adopter un comportement plus professionnel. Après un court silence, il se racla la gorge et déclara:

— Trente-six heures pour faire l'aller-retour. Tu n'auras pas le temps de t'arrêter pour admirer le panorama.

Rambo hocha la tête. Le colonel enchaîna:

— S'il y a le moindre accroc, je dis bien *le moindre accroc,* tu nous préviens et tu décampes à fond la caisse vers le deuxième point de ramassage, Hawk September. Je te l'ai indiqué sur la carte.

Rambo hocha la tête une seconde fois.

Les lumières clignotantes du Peregrine semblaient s'impatienter. Quelque part dans leur dos, Ericson, invisible, hurla pour se faire entendre par-dessus le vacarme de la tuyère:

— Parés à appareiller, mon colonel!

— Bonne chance, fils, dit Trautman avec un geste en direction de l'avion à réaction.

Rambo se rapprocha de lui et, prenant soin de ne pas se faire entendre de Murdock, prononça d'une voix râpeuse:

— Vous vous rappelez quand il m'a raconté qu'il était à Qon Thien en 66 avec le Deuxième Bataillon du Troisième Marines?

— Murdock? Oui, bien sûr.

— Le Deuxième Bataillon était à Kud Sank...

Pendant un instant, Trautman sembla perplexe puis il opina:

— Il a dû se tromper, voilà tout.

— Non, dit Rambo en secouant la tête. Ce sont des choses qu'on n'oublie pas. Qu'on n'oublie jamais.

— Tu veux dire que ce sont des choses que tu n'oublieras jamais. Là, c'est de toi que tu parles.

— Vous non plus, affirma Rambo, jamais vous n'oublierez.

Trautman lui assena une bourrade sur l'épaule.

C'était peu. Et c'était beaucoup.

C'était tout ce que leur condition leur autorisait en matière de manifestations amicales.

Rambo hocha la tête et disparut dans les entrailles du Peregrine.

III
LE WAT

Rambo sentit de l'animation dans le cockpit. Il s'arracha à la toile d'araignée reconstituée dans son imagination, ramena sa conscience au moment présent et se retrouva dans la carlingue du Peregrine. Devant lui, la haute stature d'Ericson se découpait dans la lueur des instruments de bord. Il avait laissé Doyle, son copilote, prendre les commandes. Il fit le tour de son siège au prix de quelques contorsions et approcha. Sa silhouette s'estompa lorsqu'il entra dans la zone obscure.

— Viens voir. Ce serait dommage de rater ça!

Rambo se leva et le suivit. Il s'arrêta entre les deux fauteuils. À sa droite, Doyle était penché en avant, le nez à quelques centimètres de la verrière. À sa gauche, Ericson s'installa, boucla sa ceinture et reprit les commandes. Rambo regarda par la verrière. D'abord, il ne vit que du noir. Puis ses yeux s'habituèrent et il distingua la jungle au-dessous de l'appareil. Un pullulement d'arbres aux lourdes feuilles, tassés, serrés les uns contre les autres, défilait à un train d'enfer. Le clair de lune s'étalait sur cette végétation exubérante avec des scintillements argentés et des lueurs spectrales.

— C'est maintenant qu'on va prendre notre pied, déclara Ericson.

D'un geste sec, il coupa les lumières des instruments de bord. Une obscurité d'encre s'installa dans le cockpit.

Devant eux, d'un bout à l'autre de l'horizon, une muraille déchiquetée se dressait dans le clair-obscur. La Cordillère

annamitique.

La montagne paraissait encore loin aux yeux de Rambo. L'instant d'après, elle était là. Ericson tirait, poussait le manche, rasant la découpe ondulante des contreforts. Il se glissa comme un serpent dans une faille sinueuse et soudain, les parois rocheuses se mirent à défiler de chaque côté de l'avion. Ericson faisait zigzaguer le Peregrine entre les flancs escarpés.

Près de lui, Doyle poussa un vague cri et alluma une lampe stylo qu'il braqua sur les voyants de contrôle. Mais Ericson n'avait aucun besoin de lire ses cadrans. Le Peregrine et lui ne faisaient plus qu'un. À l'extérieur, le hurlement des tourbillons d'air était hallucinant et pénétrait les trois hommes jusqu'à la moelle des os. Ericson poussa un cri de guerre guttural:

— Yahou! Hein que c'est le pied?

L'excitation s'empara de Doyle qui rugit à son tour.

— Appuie! Fais-lui cracher tout ce qu'il a dans le bide!

Rambo sentit la force de l'accélération lui repousser l'estomac à l'intérieur de la cage thoracique.

Puis la montagne se trouva derrière eux, aussi vite qu'elle était apparue. De nouveau, ce fut la luxuriance de la forêt ombrophile. Ça paraissait insensé, impossible, mais Ericson perdit encore de l'altitude. Le ventre du Peregrine frôlait la cime des plus grands arbres.

— Te voilà de retour dans la pétaudière, l'artiste, dit-il à l'adresse de Rambo.

La forêt ne semblait pas différente de ses semblables thaïlandaise et laotienne mais la puissante musculature de Rambo se contracta. Ils étaient au Viêtnam. Et ça faisait toute la différence.

— C'est l'heure des réjouissances, annonça Doyle.

Ericson acquiesça d'un hochement de tête.

— Je te repasse le manche.

Il se leva après avoir débouclé sa ceinture et ajusta ses écouteurs.

— En piste! dit-il à Rambo. Le grand plongeon dans une minute.

Rambo sentit son pouls accélérer. Aussitôt, il se concentra et le ramena à la normale: quarante-deux pulsations minute. Il fit volte-face vers le compartiment des passagers. Ericson ouvrit la porte. L'air s'engouffra dans l'appareil avec un tonnement assourdissant. Rambo plissa les paupières. Une dernière vérification de son équipement et il fixa sa sangle d'ouverture à la tringle qui courait au-dessus de sa tête. Sous le Peregrine, la forêt roulait comme un fleuve tumultueux, si près que le feuillage semblait caresser le fuselage.

Au-dessus de ses yeux, le voyant rouge passa au jaune. Rambo prit une inspiration.

— Cinq secondes, annonça Ericson. Quatre, trois, deux, un. Bonne promenade!

Le voyant passa au vert. Ericson aboya;

— Go!

D'une puissante détente, Rambo sauta dans le vide.

2

— Bon Dieu!

Trautman sursauta. C'était la voix d'Ericson qui venait de pousser ce cri dans la radio. Murdock se raidit.

— Quoi? Qu'est-ce qui se passe?

Le haut-parleur lui renvoya la sonnerie intermittente d'un signal d'alarme.

— Qu'est-ce qui se passe? répéta Murdock.

Il empoigna le micro.

— Allô! Libellule? Répondez, Libellule!

Un nouveau cri retentit:

— Nom de Dieu! Sa sangle d'ouverture! La goupille de verrouillage ne s'est pas ouverte! Il est accroché!

— Quoi?

— C'est la tuile! La sangle est restée accrochée au parachute. On est en train de traîner Rambo.

Trautman blêmit. Les ongles de sa main droite se plantèrent dans la paume de sa main gauche.

— Coupez la sangle! rugit Murdock.

— Avec quoi? Avec les dents? Je n'ai pas de couteau. Oh, nom de Dieu! Il doit déjà être en petits bouts, là-dessous...

Trautman prit conscience d'une douleur puis d'une sensation poisseuse au creux de sa main gauche. Il baissa les yeux. Sa paume était en sang.

3

En sautant, Rambo eut d'abord une impression d'apesanteur. Il sentit ses viscères se dilater. Puis le choc inattendu lui fit crisper les mâchoires. La traction était infernale sur son harnais, la douleur atroce. Il crut que les articulations de ses épaules allaient se disloquer. Son corps claqua sur le flanc du fuselage. La violence du coup lui fit expulser l'air qu'il avait dans les poumons. Le matériel fixé à sa poitrine pendait au bout des sangles, l'entraînant vers le bas. Alors seulement, il se rendit compte qu'il était resté attaché et tournoyait comme la queue d'un oriflamme à un peu plus d'un mètre du fuselage du Peregrine. Le sommet des arbres menaçait de lui lacérer le corps ou de l'éventrer à tout instant.

Le plus intenable était la vitesse. La force du vent l'asphyxiait. Il comprit que l'air s'engouffrait malgré lui dans ses narines et dans sa bouche. Impossible de l'expulser. II se remplissait comme un ballon. Il suffoquait.

La force g lui plaquait les bras le long du corps. Son matériel ballottait de toute part et risquait de se fracasser sur lui. Il eut un réflexe frénétique: tirer le cordon d'ouverture manuelle. Au prix d'un effort surhumain, il ramena son bras vers la commande puis il réalisa que s'il ouvrait un parachute fixé à la sangle, ce serait pire. La coupole allait s'accrocher à l'avion et le rendre encore plus prisonnier.

Le vacarme de l'énorme courant d'air ajouté à celui du réacteur menaçait de lui faire éclater les tympans. Son AK-47 glissa le long de son bras, tomba et disparut dans le noir

de la forêt. Une sangle du TRANSAT claqua et, une seconde plus tard, la radio suivit le même chemin que le fusil.

Respirer! Respirer! Bon Dieu, je n'y arrive plus!

Dans le cockpit, Doyle se crispa. La stridulation intermittente du signal d'alarme lui vrillait les oreilles. Il se pencha en avant et regarda à travers la verrière. Il ouvrit une bouche hébétée. Une nouvelle chaîne de montagnes se ruait à sa rencontre. Il prit son micro et hurla à Ericson:

— Une montagne! Il faut que je regrimpe!

— Pas tout de suite.

— Mais la montagne? On va crasher!

— Attends encore un peu, répondit Ericson. Il essaie de faire quelque chose!

Dehors, malgré le tourbillon et la force d'arrachement, les muscles de Rambo tenaient bon. Il était aveugle: l'obscurité, mais aussi le vent qui lui enfonçait les yeux dans les orbites. Il fallait se débrouiller à tâtons. Un effort titanesque lui permit de bouger le bras. Centimètre par centimètre, luttant contre l'abominable douleur, il remonta la main vers le couteau sanglé à son ceinturon.

Respirer! Si seulement, je pouvais respirer...

Des mois à soulever la lourde masse et à l'abattre sur le coin de fer lui avaient fait une musculature d'acier. Déployant toute l'énergie dont il était capable, il referma l'étau de ses doigts sur le manche de son couteau et le libéra de son fourreau.

Sa poitrine le brûlait, réclamait sa ration d'air.

S'emparer du couteau était le plus facile. Maintenant, l'homme qui avait survécu à l'enfer du Viêtnam, au camp de prisonniers, au pénitencier, avait l'impression de se trouver face à une épreuve réellement insurmontable: lever la main au-dessus de sa tête.

Il sentit la rage s'emparer de tout son être.

4

Trautman ne respirait plus. Le hangar, Murdock, les instruments n'existaient plus. Seuls existaient le haut-parleur et les voix agitées qui le transportaient par l'imagination jusqu'à l'intérieur du Peregrine.

La voix d'Ericson, distordue par le courant d'air:

— Ça y est, il a dégainé son couteau.

La réponse glapissante de Doyle:

— Il faut remonter!

— Non! Pas tout de suite, nom de Dieu! Il va y arriver. Je le vois. Il est en train de taillader la sangle.

— On ne peut plus attendre! Les montagnes arrivent!

— Ça y est!

— Quoi?

— Il est en bas!

— Où ça? Est-ce que son parachute s'est ouvert?

— Comment veux-tu que je sache, rigolo? Il a disparu.

Trautman passa la langue sur ses lèvres desséchées. Il attendait dans un silence crispé. *Allez, John, vas-y! Tire sur ce cordon d'ouverture! Tire, bon Dieu!*

La radio se tut.

Soixante-quinze mètres du sol, songea Trautman. Quelques secondes de chute. S'il a réussi, il va appeler. Au maximum, une demi-minute.

Mais trente secondes s'écoulèrent. Puis une minute.

Alors? Tu appelles?

Le front barré par une ride soucieuse, Murdock se tourna vers un technicien radio coiffé d'écouteurs. L'homme secoua la tête.

— Rien pour l'instant, *sir.* Tout ce que je reçois, c'est de la friture.

Appelle, bon sang de bonsoir!

— On dirait qu'il n'y a plus personne sur la fréquence, observa le radio.

Trautman lui arracha le micro.

— Ici l'Antre aux Loups, ici l'Antre aux Loups. J'appelle Libellule. Est-ce que vous m'entendez. Libellule? Répondez. Terminé.

La voix d'Ericson tonna au milieu des parasites.

— Ici Libellule. Je vous écoute. Terminé.

— Aucun signe? Même visuel? Il n'a pas tiré de fusée éclairante?

— Négatif, *sir,* répondit Ericson. Et nous sommes repassés depuis longtemps sur la zone de largage. Voulez-vous que je vire pour un deuxième passage?

Près de Trautman, Murdock secouait furieusement la tête.

— Pas question! Nous avons déjà pris assez de risques. Vous voyez le tableau si les communistes descendent le zinc?

Pour une fois, il avait raison. Trautman réfléchit, la gorge nouée. Finalement, son sens professionnel prit le dessus.

— Non, Libellule. Regagnez l'Antre aux Loups, comme prévu. Terminé.

— Bien compris. Antre aux Loups. Nous rentrons. Terminé.

Trautman reposa le micro. Seul le bourdonnement des appareils perturbait le silence lourd qui s'était installé dans le hangar. Un silence de mort.

5

À l'instant où le parachute claqua, déployant sa coupole, le Peregrine fila comme une flèche vers le firmament. Le rougeoiement du post-brûleur diminua puis s'éteignit dans la nuit comme la lueur d'une luciole. Le rugissement du réacteur se tut. Les remous du vent cessèrent. Rambo sentit l'à-coup dans son harnais, sa chute se ralentit, ses intérieurs reprirent des proportions normales. Il flottait.

Mais l'apaisante douceur de la sensation n'était qu'un leurre, Rambo ne l'ignorait pas. Il ne voyait rien dans la nuit. Ses yeux gonflés, mis à vif par la violence du vent, étaient maintenant couverts d'un voile de larmes. Il savait ce qu'il avait à faire: serrer les jambes l'une contre l'autre en déployant toute la force de ses cuisses musculeuses. Le gros risque lorsqu'on sautait de nuit dans une zone fortement boisée était d'atterrir à califourchon jambes écartées sur une grosse branche. Le corps se séparait en deux, sectionné comme par un coup de serpe. Une moitié tombait sur la droite, l'autre sur la gauche, le sang giclait...

Rambo évacua ces visions de son esprit. Il se concentra sur son effort pour serrer les jambes. Il frôla une ramure dans un froissement de feuilles, son épaule racla contre une branche. Il y eut un choc. Le parachute se vrilla. Il s'arrêta brutalement. Puis le tissu craqua. Nouvelle chute brusque, de deux mètres. Nouvel à-coup puis encore une chute de deux mètres. Rambo banda tous ses muscles pour l'atterrissage en catastrophe. Il ne voyait toujours pas le sol. Un choc lui arracha un hoquet. Ses pieds venaient d'entrer en contact avec le terrain.

Instantanément, il fléchit les genoux pour amortir l'impact. Il se ramassa et roula sur le côté. Son épaule heurta une souche. Il continua de rouler dans de hautes herbes. Une deuxième souche puis une douleur terrible dans les reins. Il s'était arrêté contre un tronc d'arbre. Il rebondit en arrière et s'écroula, inerte.

Il resta un moment allongé sur le sol, attendant que ses sens lui reviennent, que ses muscles se détendent. Un tremblement indomptable se mit à lui secouer tout le corps.

Enfin, malgré les douleurs qui le tourmentaient, il décida qu'il était temps. Il s'accroupit, l'oreille aux aguets, guettant autour de lui, essayant de percer l'obscurité de la forêt. Il tira son parachute à lui. Il entendit des bruissements d'animaux détalant dans les branchages, quelques cris de singes, et la nuit redevint calme.

Rambo fit une boule de son parachute, le fourra sous une souche et acheva de le dissimuler à l'aide de fougères. Une humidité écrasante l'enveloppait. Son treillis de camouflage collait à sa peau moite comme une membrane visqueuse. Quand il inspirait, il avait l'impression qu'on lui appliquait un gant de toilette fumant sur la bouche.

Maintenant, la revue du matériel.

Plus de fusil, plus d'appareil photo, plus de radio.

Aucun moyen de communiquer avec le camp de base. Aucun. Comment sauraient-ils qu'il était encore en vie? Comment sauraient-ils qu'ils devaient revenir dans trente-six heures pour le reprendre comme prévu?

Non. Ce n'était pas ainsi qu'il fallait penser. Rambo songea que si Murdock avait été seul à la tête de l'opération, il eût été fondé à s'inquiéter. Mais il y avait le colonel. Trautman ne le laisserait pas tomber. Il veillerait à ce que l'équipe de ramassage soit au lieu prévu en temps et en heure.

Le moment de doute était passé.

Et lui s'acquitterait de sa mission, comme promis, mais avec les moyens du bord. Quels étaient-ils, d'ailleurs, ces

moyens? Il avait fait le compte des pertes, pas de ce qu'il lui restait.

Deux carquois sanglés sur ses cuisses, son couteau, son pistolet. Malgré la situation, Rambo ne put s'empêcher de sourire. Il pensait à Murdock. « Un arc et des flèches. C'est tout à fait dans vos cordes... »

Il se leva. Ses yeux ne pleuraient plus et s'étaient habitués à la nuit. Ici et là, le clair de lune parvenait à filtrer à travers les feuillages. Ses rayons pâlots s'étalaient sur la végétation comme des coulées glauques. Une brume blanchâtre planait au-dessus de l'humus et Rambo avait l'impression de tout voir à travers un écran de fumée.

Cette forêt ombrophile était l'une des plus primaires du monde. Un magma de verdure exubérante et d'ombres putrescentes. Les ramures se rejoignaient au-dessus de sa tête, formant un vaste tunnel de lianes inextricables. De grosses gouttes d'eau se décrochaient en permanence de la voûte, crevaient la brume et éclataient sur le sol.

La nuit était habitée de mille bruits. Rambo sentait la vie partout autour de lui. Une vie furtive, préhistorique. Elle grouillait dans les flaques stagnantes, sous les souches pourries, dans les fruits ruisselants. Elle sautait au-dessus de lui dans le dais de feuilles en glapissant de petits cris brefs. Au sol, des racines massives semblables à de gros doigts tourmentés s'agrippaient à la terre comme pour l'étrangler.

Rambo dégaina son couteau et dévissa le bout du manche. Il mit les mains en conque pour dissimuler la frêle lueur de sa boussole phosphorescente. Il ne voulait pas craquer une allumette pour consulter la carte imperméable pliée dans sa poche-revolver. Mais il connaissait par cœur les coordonnées de son heu de rendez-vous et il décida qu'il ne pouvait pas commettre d'erreur en démarrant dès maintenant dans la direction générale de l'endroit.

Le nord-est.

Écartant les lianes, Rambo se mit en marche, tel un spectre dans la nuit. Il s'enfonçait vers l'intérieur du pays. Vers l'intérieur du Viêtnam.

6

Au point du jour, les obstacles qui changeaient la forêt en labyrinthe devinrent plus visibles. Rambo vérifia sa direction. Des nuées de moustiques vrombissaient autour de sa tête, lui piquaient le visage, lui entraient dans les narines. Mais maintenant, il y était habitué.

Il sortit d'une poche un paquet de fruits séchés par lyophilisation et en glissa une petite poignée dans sa bouche. Les particules se gonflèrent, dégageant une saveur difficile à identifier mais qui n'était pas désagréable. Pêches ou abricots? Rambo n'était pas sûr. Mais en les suçant patiemment, il pouvait les faire durer jusqu'à une demi-heure. Il se souvint de la dysenterie qu'il avait contractée au cours de ses six semaines de course à travers la jungle après son évasion du camp. Il n'était pas question pour lui de se laisser tenter par les fruits sauvages qui pendaient partout à portée de ses mains.

Il se remit en route.

Cinq heures plus tard, ruisselant de sueur, le souffle court, il gravissait une pente abrupte. Le sous-bois s'éclaircit progressivement et finalement, il déboucha sur un plateau.

Sa vue se brouilla l'espace d'un instant et il fit halte pour reprendre son souffle. Le soleil dardait des rayons implacables sur une clairière encerclée par la jungle. Rambo s'avança dans l'espace dégagé et s'immobilisa avec un respect religieux devant l'énorme pierre couverte de lianes qui émergeait de la brume de chaleur.

La surprise le troubla un moment puis il repartit, lentement, et pénétra dans les ruines d'un wat, un temple

bouddhiste vieux de plusieurs siècles. Sereines malgré les affronts du temps, deux statues de Bouddha de dix mètres de haut flanquaient les marches usées. Des arbres et des lianes cachaient presque entièrement les vestiges des murs ciselés avec art.

Rambo pensa que des esprits devaient habiter ces lieux.

Il s'arrêta au milieu de la cour et regarda. Il devinait, cachées par un écrin de brume épaisse, des structures en spirales qui s'élançaient majestueusement vers le ciel.

Il inclina la tête avec révérence. Son éducation religieuse avait été une aventure bien compliquée. Né de père italien et de mère navajo, Rambo avait été enfant de chœur à l'église catholique de Bowie, dans l'Arizona. Mais il avait aussi été initié aux rites sacrés des Indiens dans le village tribal de sa mère. Sensible aux deux formes de culte, il avait attendu son arrivée au Viêtnam pour se choisir une religion personnelle.

Aujourd'hui, si l'on avait demandé à John Rambo quelle était sa religion, il aurait répondu sans hésiter: le bouddhisme. Cette foi lui avait été transmise par un paysan avec qui il avait collaboré au cours de plusieurs missions.

Contemplant le wat, il sentit son âme se gonfler de pieuse déférence. À ses yeux, le *Zen* était la religion la plus riche qui fût. La religion la plus adaptée à ce qu'il était, à ce qu'il faisait.

Parce que dans le Zen, le monde matériel n'existait pas. Tout n'était qu'illusion. Une seule chose comptait: aller jusqu'au bout de sa destinée.

Dans le carnage des champs de bataille, un catholique pouvait perdre son âme. Un Navajo aussi. Pas un bouddhiste adepte du Zen.

Soudain, l'oreille aiguisée de Rambo capta un bruit diffus. Il sortit de sa méditation et se coula discrètement dans l'ombre du vieux temple. Le bruit était venu de l'écran de verdure qui entourait la clairière. Silencieux comme un félin, chaque sens en éveil, il s'avança dans sa direction.

À sa gauche, quelqu'un marchait en tapinois sous le couvert de la forêt. Les feuilles frémissaient à peine. Il dégaina son pistolet et fléchit les genoux, en position de tir.

Le mouvement cessa mais, maintenant, il voyait les vêtements de l'intrus à travers le feuillage. Un uniforme noir de style Mao: un homme du Viêt-Cong. Rambo ajusta sa cible et rattrapa le jeu de la détente.

Et si le soldat n'était pas seul? Le coup de feu allait alerter les autres.

Rambo rengaina son pistolet, empoigna son couteau et entra dans le sous-bois. L'échine pliée, il approcha souplement, sans un bruit. Le soldat reprit sa progression. Il portait un Kalachnikov AK-47 à l'épaule. Il était très petit, même pour un Asiatique. Un chapeau de paille conique dissimulait sa tête. Lentement, avec une extrême prudence, Rambo combla l'écart. Dès qu'il fut assez près, il se jeta sur l'ennemi, l'immobilisa du bras gauche et leva son couteau fermement assujetti au creux de son poing droit. Son attaque bouscula le chapeau de paille, qui tomba. Une longue chevelure lustrée et noire comme un carbonado se déroula.

Le geste de Rambo s'arrêta net. Sa lame effilée se figea à quelques centimètres de la gorge de l'arrivant. Les longs cheveux. Le contact du petit corps tendre contre le sien. Impossible de s'y tromper. C'était une femme.

— Lâchez-moi I

Elle avait parlé en vietnamien, d'une voix douce et plaintive. Renversant la tête en arrière, elle leva les yeux vers Rambo. De grands yeux noirs, expressifs. Elle supplia une seconde fois:

— Lâchez-moi! Je vous en prie!

Elle avait des lèvres sensuelles, entrouvertes sur une expression de surprise et de terreur, un corps délicat et engageant. La grâce fragile d'un vase d'Orient. Elle détailla le visage de Rambo sous la peinture de camouflage et passa du vietnamien à l'anglais:

— Je... Je suis désolée. Je ne m'attendais pas... Il y a si longtemps que je n'ai pas vu de touriste par ici. Je ne voulais pas vous déranger.

Le couteau toujours levé, Rambo la fixa sans desserrer son étreinte. Elle demanda:

— Vous êtes venu ici voir le Bouddha? Vous cherchez la vérité?

Rambo était toujours silencieux.

— À moins que vous ne soyez perdu. Dans ce cas, je peux vous guider.

Rambo répondit en vietnamien.

— Je cherche, oui. Mais je ne suis pas perdu.

Elle sourit en l'entendant parler sa langue.

— Vous cherchez quelqu'un?

— Peut-être.

Rambo commençait à comprendre mais la vie lui avait enseigné à se méfier de tout et de tous. La fille poursuivit:

— Vous avez l'air d'un Loup Solitaire. C'est sans doute l'Orchidée du Soir que vous cherchez.

Leurs noms de code. C'était bien ça. Rambo relâcha la jeune femme et rengaina son couteau. Il s'enquit pour la forme:

— Vous êtes Co Phuong Bao?

Il se sentait stupide. Non parce qu'il avait attaqué Co Phuong Bao, c'était simplement une marque de prudence, mais parce qu'il se souvenait d'avoir été intrigué par quelque chose d'indéfinissable lorsque Trautman lui avait communiqué le nom de son contact local. Tout s'expliqua lorsque mentalement, il traduisit ce nom en anglais.

Co voulait dire vierge.

— Vous êtes Rambo.

Il hocha la tête. Elle avait de jolis traits délicats.

— Vous savez ce que signifie mon nom?

Une nouvelle fois, il répondit d'un hochement de tête.

— Ma mère était comédienne, dit-elle comme si ceci expliquait cela.

— J'ai failli vous tuer, Co.

— Je me cachais. Vous n'étiez pas là à l'heure dite. Il reste encore des mercenaires par ici. Je vous ai pris pour l'un d'eux. Pourquoi êtes-vous en retard?

— J'ai eu des problèmes. Je vous expliquerai plus tard.

Rambo, grand, musculeux, athlétique, et Co, menue, pleine de charme, se regardèrent un long moment, mal à l'aise. Finalement, la Vietnamienne brisa le silence:

— Vous ne vous attendiez pas à tomber sur une femme. Je le vois dans vos yeux.

Il haussa les épaules.

— Est-ce que ça vous ennuie? demanda-t-elle.

Il secoua la tête, souriant.

— Ce qui compte, ce n'est pas votre sexe, c'est ce que vous savez faire.

— Si c'est ça, rassurez-vous.

— Je n'étais pas inquiet, assura Rambo, toujours souriant.

Il marqua un court silence puis observa:

— Vous parlez très bien l'anglais. Où l'avez-vous appris?

Co sourit à son tour. Elle avait un très joli sourire.

— À l'Université de Saigon. À l'époque où... Enfin, au bon vieux temps.

Rambo en conclut qu'elle devait avoir une petite trentaine d'années. Elle ne les faisait pas. Elle redressa fièrement la tête vers lui et déclara:

— J'ai une maîtrise d'économie. Mais depuis que les communistes ont pris le pouvoir, elle ne me sert pas à grand-chose.

Une lueur triste passa dans ses grands yeux noirs bridés.

— J'ai prévu un moyen de transport pour remonter la rivière, enchaîna-t-elle. Nous avons encore du temps devant nous avant l'appareillage. Est-ce que vous avez faim?

L'estomac de Rambo grondait d'indignation. Les fruits séchés avaient sans doute de grandes qualités énergétiques mais ils ne calaient pas un ventre affamé.

— Ma foi...

Co s'assit en tailleur et posa devant elle une petite hotte de rotin cylindrique. Elle en sortit plusieurs feuilles d'hévéa qu'elle déroula. Les feuilles contenaient des sortes de pâtés à base de riz sur lesquels Co versa une sauce à l'odeur épicée. Puis elle tendit une paire de baguettes à Rambo. Il y avait des années qu'il n'avait pas utilisé de baguettes mais il retrouva instantanément sa dextérité d'autrefois.

— Hummm! fit-il après la première bouchée. Qu'est-ce que c'est, cette sauce?

— Du nuoc mam. C'est à base de poisson fermenté.

— Ah oui, je me rappelle, maintenant.

Le goût piquant lui collait à la langue et au palais. Il s'emplit la bouche, avala et sans bien savoir pourquoi, éclata de rire.

Co sourit. Un Bouddha colossal les observait d'un œil bienveillant. Rambo dévorait comme un... loup.

Ses baguettes heurtèrent celles de Co qui picorait dans la même feuille que lui.

— Faites comme chez vous, dit-elle.

Il rougit.

— Excusez-moi. Quand je suis dans la jungle, j'oublie mes bonnes manières.

— Je plaisantais, voyons.

Rambo sourit. Il demanda:

— Comment vous êtes-vous retrouvée impliquée dans cette affaire?

— C'est une longue histoire, répondit la Vietnamienne. Et vous?

— Oh, moi... C'est une histoire très courte. Trop courte pour qu'elle vaille la peine d'être racontée. Vous ne voulez pas me dire, vous, pourquoi vous travaillez avec les barbouzes?

— Les barbouzes?

— Les services de renseignements, expliqua Rambo en formant une boulette de riz.

Co suça pensivement le bout de ses baguettes.

— Ah, c'est comme ça que vous les appelez. Oui, les barbouzes sont venues me voir quand j'étais à l'université avant la prise de Saigon. Ils m'ont proposé un marché.

Rambo eut une vision fugace de la carrière, de la douleur dans ses muscles, de la sueur sur son dos.

— Ouais, fit-il. Les marchés, ça les connaît.

Co ne releva pas sa remarque. Elle prit une profonde inspiration et commença à raconter son histoire:

— Mon frère était capitaine dans l'armée. Il a eu des problèmes avec les Nord-Vietnamiens. Il risquait l'exécution. Le marché des barbouzes était simple. Je restais ici et je travaillais pour eux et, en échange, ils fournissaient des papiers à mon frère pour qu'il parte aux États-Unis avec mon fils.

Stupéfait, Rambo cessa de mâcher sa boulette de riz.

— Votre fils?

Co baissa les yeux.

— Nguyen. Il a douze ans, maintenant. Huit ans que je ne l'ai pas vu. Il doit être grand et fort.

Rambo avala au prix d'un gros effort.

— Sûrement, approuva-t-il. Et son père?

Co eut un haussement d'épaules. Rambo avait appris à connaître les Vietnamiens. Il interpréta le geste comme un signe d'acceptation stoïque.

— Mort à la guerre.

Rambo comprenait. La guerre, la mort, elle en connaissait toutes les facettes. Elle avait appris à les admettre comme parties intégrantes de sa vie quotidienne. Il bredouilla confusément:

— Je suis désolé.

Elle sembla hésiter puis enchaîna:

— Oui... J'ai eu des moments difficiles. De longues nuits blanches où je pensais à lui.

Rambo lui tendit une perche pour changer de sujet.

— Parlez-moi de votre fils. Où est-il aux États-Unis?

— Huntington Beach, en Californie.

— Ah, fit Rambo. C'est un endroit magnifique. Je suis prêt à parier qu'il a une planche de surf.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Co.

— Une planche de bois sur laquelle on chevauche les vagues.

— Non?

— Si. C'est assez difficile à décrire. Il faut le voir pour comprendre. Je suis sûr que votre fils est un bourreau des cœurs à Huntington Beach.

— Nguyen est un garçon comme il faut, protesta Co d'un air indigné.

Rambo laissa échapper un petit éclat de rire.

— Bien sûr. Je n'en doute pas.

— Il est en sécurité, reprit Co. Et c'est ce qui compte. Là-bas ce n'est pas comme ici. — Elle posa ses baguettes. Un voile avait terni l'éclat de ses yeux. — La mort, toujours, partout. Je ne veux pas qu'il finisse comme son père. Moi, je ne demande qu'une chose.

Elle se tut.

— Oui? relança Rambo.

— Je ne demande qu'à vivre.

Tu as quand même conclu ce marché avec les barbouzes, songea Rambo. *Tu as accepté de risquer ta vie pour protéger celle de ton fils. Tu es une sacrée bonne femme, Co.*

— Et vous? demanda-t-elle.

— Je ne comprends pas...

— Qu'est-ce que vous cherchez?

Il haussa les épaules.

— Oh moi... Je cherche à survivre, c'est tout.

— Survivre..., répéta-t-elle, l'air songeur, ce n'est pas vivre. C'est même très différent.

— En effet, répondit l'Américain. Mais vivre, je crois que je ne sais plus ce que c'est depuis...

Il laissa sa phrase en suspens.

— Vous savez, ici, même survivre est difficile. C'est toujours la guerre.

— Oui, pour survivre à la guerre, il faut...

— Qu'est-ce qu'il faut?

— *Être* la guerre.

La Vietnamienne eut une mimique éberluée.

— C'est pour ça que ces barbouzes vous ont choisi? Parce que vous aimez la guerre?

— Non, rectifia Rambo, parce que je la fais bien. Et parce que je ne suis rien d'autre que de la chair à canon. Vous saisissez ce que je veux dire?

— Je crois. Vous pouvez disparaître sans que personne s'en préoccupe, en somme. C'est ça?

— C'est ça, confirma Rambo.

Co se pencha en avant pour ramasser ses baguettes. Rambo remarqua un médaillon qui pendait à son cou au bout d'une lanière de cuir. Il le prit entre deux doigts et l'examina.

C'était un petit Bouddha en or. Co regarda les doigts de Rambo puis releva les yeux et le fixa.

— Il me porte chance, dit-elle simplement. Et vous, qu'est-ce qui vous porte chance?

Rambo lâcha le Bouddha, perplexe, puis lança:

— En route, maintenant. Nous avons encore du chemin à couvrir.

La progression était difficile dans l'épaisse forêt ombrophile. Les obstacles étaient partout. Parfois, il fallait rebrousser chemin pour les contourner. Co ouvrait la marche. Sa silhouette fine et souple, dissimulée sous son austère uniforme, semblait glisser dans le sous-bois avec une grâce aérienne. Il admirait la prudence avec laquelle

elle évitait les pistes tracées, l'habileté avec laquelle elle trouvait des passages à des endroits où la muraille végétale paraissait impénétrable.

Elle lui avait demandé si ça l'ennuyait d'exécuter cette mission avec une femme. Rambo avait répondu honnêtement. Du moment qu'elle faisait bien son travail, il n'y avait aucune différence à ses yeux. Quant au sexe... À la guerre, il n'y avait pas de sexe. C'était une chose dangereuse. Elle vous rendait vulnérable. D'ailleurs, il y avait longtemps que Rambo avait tiré un trait sur les choses du sexe. Il y avait des moments difficiles, certes, mais le Zen lui servait de refuge.

Après des heures de marche, la végétation s'éclaircit et ils débouchèrent au bord d'une rivière qui charriait des eaux bourbeuses. Sur la carte de Rambo, le petit cours d'eau portait le nom de Ca. Il s'arrêta pour examiner les courants paresseux. Co fit demi-tour et s'approcha. Ils s'étaient familiarisés l'un à l'autre au cours de cette longue marche dans la forêt. Une expression trouble passa fugacement dans les yeux de la Vietnamienne.

— Les vieilles routes ne sont pas sûres vers le nord, dit-elle. Un bateau nous attend. Mais j'ai bien peur que tu ne sois déçu quand on arrivera là-haut.

— Pourquoi?

Co eut un curieux petit mouvement de tête.

— Je suis montée à ce camp il y a deux mois. C'était désert. Ça avait l'air abandonné depuis des années.

Rambo plissa le front.

— Qu'est-ce que tu dis? Je ne comprends pas pourquoi ils nous enverraient dans un camp désert.

— Peut-être que les soldats sont revenus depuis deux mois.

— Peut-être. Ce qui importe, c'est qu'ils aient ramené les prisonniers avec eux.

Co tendit le doigt vers l'amont de la rivière.

— Par ici, dit-elle. Notre bateau n'est pas loin.

Ils se remirent en marche.

Rambo les entendit au moment où ils sortaient de la forêt. Puis il vit leur repaire, dans une crique aux eaux saumâtres. C'était une hutte grossière faite de bambou et de tôles rongées. Elle surplombait la rivière, perchée sur des racines squelettiques qui surgissaient de la rive. La plate-forme était terminée par un genre de quai sur lequel deux Asiatiques crasseux et visiblement éméchés se disputaient la propriété d'une bouteille. L'un d'eux portait des boucles d'oreilles et un chapeau de cowboy élimé, l'autre avait une cartouchière par-dessus une veste de smoking aux coudes percés.

En approchant, Rambo reconnut l'étiquette sur la bouteille. Budweiser.

— On part! leur cria Co.

Surpris, les deux individus lâchèrent la bouteille qui roula sur le quai et tomba dans l'eau avec un plouf. D'un geste vif, ils empoignèrent chacun un AK-47.

Une mimique menaçante sur le visage, ils mirent les arrivants en joue.

Puis leurs yeux rouges et chassieux durent reconnaître Co. L'homme au chapeau se pencha vers son compagnon et lui murmura quelque chose à l'oreille. L'autre éructa une réponse ricanante.

Ils baissèrent leurs armes. Les muscles de Rambo se relâchèrent. Puis il entendit un bruissement de feuilles dans son dos. Il se retourna et se contracta à nouveau. Deux tristes sires du même acabit que les premiers émergeaient de la forêt. Il souffla en anglais dans l'oreille de Co:

— Ces types-là ont l'air prêts à vendre père et mère.

— Ils le font parfois. Ce sont des pirates. Des trafiquants d'opium.

La Vietnamienne leva le visage vers Rambo et ajouta en se forçant à prendre un air optimiste:

— Mais c'est le moyen le plus sûr de remonter la rivière sans éveiller la méfiance de l'armée.

— Pour le moment, répondit l'Américain, ce n'est pas l'armée qui m'inquiète.

Un sampan délabré amarré au quai se balançait mollement sur l'eau. Sur le pont du bateau se dressait une cabine de bambou et de tôle rongée par la corrosion dans le même style que la cabane. Rambo en vit sortir un Vietnamien encore plus ahurissant que les quatre autres. L'homme sauta sur la plate-forme et s'avança vers eux d'un pas mal assuré. Il avait de longs cheveux graisseux et une collection de colliers à trois sous lui battait la poitrine. Il portait quatre montres au bras gauche et un revolver à crosse de perle, enfilé dans la ceinture d'un jean américain de contrefaçon qui faisait deux tailles de trop pour lui. Il sourit, exhibant une gencive supérieure à l'endroit où auraient dû normalement se trouver ses dents. Rambo chuchota avant qu'il ne les rejoigne:

— Co, tu parleras anglais quand tu t'adresseras à moi.

La jeune femme parut étonnée mais elle obéit.

— Voici le capitaine Trong Kinh, annonça-t-elle.

L'homme salua d'une courbette. Rambo l'imita. Le sourire de Kinh s'élargit, révélant une surface de gencives encore plus importante. Il déclara dans un anglais boiteux:

— Vous voyager sampan première catégorie.

— Je vois ça, dit l'Américain. Et merci de me rendre ce service.

Kinh semblait fasciné par ses deux carquois.

— Très heureux vous rendre service.

— Vous parlez bien ma langue.

Brusquement, le capitaine passa au vietnamien:

— Est-ce que vous parlez la mienne?

Rambo lança un regard confus en direction de Co.

— Il ne comprend pas? demanda Kinh.

La jeune femme secoua la tête. Le sourire édenté du capitaine s'effaça.

— Tu as l'argent? poursuivit-il en vietnamien.

Co glissa la main dans sa poche et lui tendit une liasse de dollars froissés.

— Voilà.

Kinh compta avidement les billets. Il se renfrogna.

— Qu'est-ce que ça veut dire? questionna-t-il.

— La moitié maintenant. La moitié au retour.

— Ce n'était pas ce qu'on avait conclu!

Co le regarda dans les yeux sans répondre. L'air furieux, Kinh se tourna vers ses hommes et aboya quelques ordres. Les quatre ivrognes se mirent à l'ouvrage en titubant, se bousculant, échangeant des insultes obscènes. L'un d'eux faillit finir à la rivière en larguant une amarre.

Comme si on avait pressé un bouton pour le faire apparaître, le sourire rosâtre revint sur les lèvres de Kinh. Il fit un geste vers le vieux sampan, invitant ses passagers à embarquer.

Co sauta sur le pont. Rambo la suivit à contrecœur.

Une Vietnamienne portant un nourrisson dans les bras s'écarta de leur chemin lorsqu'ils entrèrent dans la cabine. La peau de son visage ressemblait à celle d'un raisin sec.

La cabine était sombre, enfumée et basse de plafond. Rambo dut incliner la tête. Elle était encombrée d'un fourbi insensé. Caisses de Coca-Cola vides, enjoliveurs de roues piqués par la rouille, un vieux poste de TSF Victrola, un téléviseur à l'écran cassé, des volailles, des bacs à glaçons, une roue de bicyclette sans pneu, deux moteurs hors-bord, etc. Sans doute le butin amassé par Kinh au gré de ses voyages. Mais Rambo ne comprenait pas quel intérêt il pouvait trouver à conserver de telles cochonneries.

C'est alors que quelque chose retint son attention dans un coin de la cabine. Derrière des caisses de munitions, il venait de voir des canons de carabines et de fusils à tir rapide.

Trois autres hommes de l'équipage entrèrent en titubant, ajoutant à la puanteur qui régnait dans les lieux.

L'un d'eux porta à ses lèvres une bouteille de whisky Jim Beam. À peine eut-il bu une gorgée qu'un de ses compagnons lui arracha la bouteille des mains. La femme ridée s'assit, son enfant dans les bras, et alluma une longue pipe de terre. Les narines de Rambo frémirent lorsque la fumée l'atteignit. Il reconnut l'odeur doucereuse, écœurante, de l'opium. Dehors, un moteur poussif crachota et le sampan s'ébranla.

L'ombre de Kinh apparut dans l'encadrement de la porte. Les gencives sans dents avaient un inconvénient: elles laissaient la salive s'écouler. D'un revers de manche, le capitaine torcha ses lèvres baveuses et demanda en anglais:

— Soif?

Il tendait le doigt vers la bouteille de whisky que l'un de ses hommes était en train de téter comme un cochon de lait. Rambo répondit d'un signe de tête négatif.

— Dommage, dit Kinh.

Puis il rectifia en souriant:

— Pas dommage, finalement. Ça fait plus pour moi.

Il s'empara de la bouteille, examina le niveau et

lança une bordée d'injures à l'adresse de son acolyte. Co s'approcha de Rambo et lui conseilla:

— Profite du voyage pour dormir.

D'un regard circulaire, l'Américain embrassa le capharnaüm.

— Dormir? Où ça? Et puis je préfère être sur mes gardes au cas où on croiserait une patrouille de la brigade fluviale.

Kinh écarta le goulot de ses lèvres et leva une main rassurante.

— Pas de problème avec brigade fluviale, dit-il d'un ton affirmatif.

Avec l'air ravi d'un gamin qui déballe ses cadeaux de Noël, il alla ouvrir le couvercle d'un compartiment de bois taché de cambouis. Rambo comprit lorsqu'il vit le

capitaine exhiber fièrement le clou de son arsenal: un lance-roquettes RPG-7 de fabrication soviétique.

Une lueur mauvaise s'alluma dans les yeux de Kinh. Il répéta:

— Pas de problème.

— Non, pas de problème, dit Rambo.

IV
LE CAMP

Debout, face à la grande porte, Trautman sentait les tiraillements de la fatigue dans sa nuque et ses épaules. Après l'attente angoissante derrière l'opérateur radio, il avait longuement arpenté le hangar et maintenant, il s'était posté là.

Il attendait depuis des heures.

Attendre.

C'était tout ce qu'il pouvait faire.

Si un homme au monde était capable de sortir vivant d'un tel ratage, c'était Rambo. C'était le seul espoir auquel se raccrochait le colonel Trautman.

Il entendit le pas de Murdock dans son dos. Il se retourna.

— Du nouveau?

Murdock secoua la tête.

— Je ne supporte pas. Ce n'est pas dans ma nature, grommela Trautman.

— Quoi?

— De jouer la cinquième roue du carrosse. Je veux partir avec l'équipe de ramassage ce soir.

— C'est inutile, répliqua l'homme de la CIA.

— Utile ou pas, je veux y aller.

— Autorisation refusée, trancha Murdock.

Trautman sentit la moutarde lui monter au nez.

— Quoi? Qu'est-ce que ça veut dire?

— Trop dangereux. Ce n'est pas le rôle d'un colonel d'aller au casse-pipe. Vous avez gagné vos galons,

maintenant, laissez les autres prendre les risques.

— C'est à moi de savoir quels risques je peux prendre. Et je vous dis que je veux y aller!

— Reprenez-moi si je me trompe, dit Murdock, mais vous êtes ici à titre d'invité. Nous vous avons fait venir à cause de l'ascendant que vous avez sur votre « gars », comme vous dites. Et, en tout état de cause, je ne veux pas risquer la vie d'un colonel. J'en suis même à me demander si je dois laisser Ericson prendre les commandes de cet hélicoptère ce soir.

— Pardon? Vous ne parlez quand même pas d'annuler la mission?

— J'y songe. Cette opération est beaucoup plus épineuse que je ne l'aurais cru.

— Et votre promesse? s'emporta Trautman. L'hélicoptère doit se présenter au point de ramassage à l'heure prévue. Vous avez donné votre parole!

— À qui? À Rambo? On ne sait même pas s'il est encore vivant. Tout porte à croire que non.

— Faux! s'exclama le colonel. C'est à *moi* que vous avez donné votre parole et, croyez-moi, j'ai bien l'intention de vous la faire tenir!

Murdock le regarda un moment, l'air estomaqué, puis il s'absorba dans sa réflexion.

— C'est comme ça que vous le prenez? demanda-t-il enfin.

— Tout juste, répondit Trautman.

— Ouais..., murmura Murdock. Je sais d'où vous venez. Et je n'ai aucune envie qu'il y ait des hiatus dans les rapports quand on aura bouclé cette opération. Vous avez envie de risquer votre peau avec Ericson? Très bien, allez-y! Après tout, ce ne sont pas mes oignons. Mais permettez-moi de vous dire une chose, colonel Trautman.

— Oui?

— Vous êtes une vraie plaie mais vous êtes un type réglo.

2

— Attendez ici, dit Co. Nous revenons. Vous aurez le reste du paiement au retour.

Kinh ne semblait pas ravi. Les craintes de Rambo s'étaient matérialisées sous la forme d'une patrouille de la brigade fluviale. Rambo voulait à tout prix éviter le coup de feu et les policiers avaient été soudoyés avec des *dông* sortant de la bourse de Co. Kinh ne semblait pas vraiment séduit par l'idée d'attendre là et de risquer un nouveau contrôle mais l'appât du gain eut le dessus sur ses appréhensions.

La nuit était tombée lorsque Rambo et Co quittèrent le sampan pour s'enfoncer à nouveau dans la jungle. Il avait plu. Le clair de lune argentait les feuillages ruisselants.

Ils gravissaient une pente, trébuchant à chaque pas sur des racines ou des souches glissantes. Rambo réfléchissait:

Peut-on se fier à Kinh? S'il change d'avis et décide que le jeu n'en vaut pas la chandelle? S'il n'est plus là à notre retour? Bah, il faudra trouver un autre moyen pour redescendre la rivière, voilà tout.

D'ailleurs, si Kinh avait pensé nous plaquer, nul doute qu'il aurait essayé de nous prendre notre argent. Tout *notre argent. Et pour ça, le meilleur moyen était de nous tuer. À huit contre deux, ils avaient l'avantage du nombre. Non, il y a toutes les chances qu'il ait l'intention de tenir ses promesses et qu'il soit là à notre retour.*

Ils atteignirent le sommet et amorcèrent la descente sur l'autre versant. Au bas de la pente, la pointe de sa chaussure heurta une chose ronde et creuse. La chose roula et s'arrêta un peu plus loin avec un claquement.

Près de lui, il entendit Co marcher sur une autre chose, qui craqua sous sa semelle. Il s'arrêta, le front plissé par une barre soucieuse.

Ça ne peut pas être des pièges à feu. On serait déjà réduits en bouillie.

Des calebasses? Non, ça paraît trop fragile.

Il faisait noir comme dans un four au bas de cette pente. Rambo risqua un autre pas. Il entendit un nouveau craquement, comme s'il avait piétiné un entassement de branches mortes. Il s'immobilisa à nouveau, attendant que ses yeux s'habituent à l'obscurité, beaucoup plus épaisse dans les profondeurs. La lumière de la lune avait du mal à filtrer à travers l'amas végétal qui les dominait comme une immense voûte. Mais il finit par voir des formes rondes et blanches et d'autres, plus nombreuses, longilignes. Ces choses étaient entassées pêle-mêle dans un fouillis inextricable de lianes et de plantes rampantes.

Puis Rambo les distingua clairement et il sentit une bile corrosive lui monter à la gorge.

C'étaient des ossements qu'il avait sous les yeux. Des ossements humains. Un amoncellement de crânes et de squelettes. Les lianes s'enroulaient comme des pieuvres autour des cages thoraciques défoncées. Des pousses végétales surgissaient des bouches grimaçantes et des orbites creuses.

Les squelettes étaient, pour la plupart, de grande taille. Les crânes étaient plus allongés que ceux des Asiatiques et les bouches avaient des dents apparemment en bon état au moment de la mort. Ici, au cœur de la forêt, les Vietnamiens avaient tout juste de quoi ne pas mourir de faim et leurs dents étaient dans un état lamentable. Beaucoup n'en avaient plus du tout. Rambo n'avait pas besoin d'un dessin. Ces ossements étaient ceux d'Occidentaux.

Des Américains?

Malgré la chaleur moite, il sentit un frisson lui parcourir l'épine dorsale.

Voilà ce que les soldats faisaient des prisonniers qui succombaient. Au lieu de se fatiguer à les ensevelir, ils les traînaient ici et les jetaient dans le ravin. La forêt faisait le reste.

Il se tourna vers Co. Il distinguait à peine son visage dans la lumière grisâtre mais il nota son expression d'horreur. Elle semblait pétrifiée, incapable de bouger.

11 la secoua d'une petite tape sur l'épaule et lui indiqua le sommet.

Elle hésita encore une seconde puis prit sa respiration et acquiesça d'un hochement de tête.

Le plus silencieusement possible, ils entreprirent de traverser l'ossuaire. Les restes humains se brisaient sous leurs pas avec des craquements sinistres. Ici et là, des rats, dérangés, fuyaient à leur approche.

Il ne leur fallut que quelques secondes pour atteindre le versant opposé mais ils avaient eu l'impression de vivre des heures de supplice.

À mesure qu'ils gravissaient l'escarpement, l'appréhension de Rambo grandissait. L'horreur de la macabre découverte y était pour quelque chose, certes. Mais ce qui le travaillait était surtout de n'avoir rien senti. Aucune puanteur de mort. Il y avait donc longtemps, très longtemps, que les cadavres avaient été jetés dans le ravin. Ils allaient bientôt arriver au camp et Rambo se rappelait ce que Co lui avait dit peu après leur rencontre au wat. Lorsqu'elle était venue deux mois plus tôt, le camp était désert.

Et s'il l'était toujours? S'ils avaient fait tout ça pour rien?

Ils franchirent un autre ravin. Au sortir de la faille, Rambo s'accroupit sous le couvert des branches. La lumière de la lune était beaucoup plus claire ici que dans le trou. Sans un mot, Co tendit le doigt. Elle était blême, encore sous le choc de ce qu'elle avait vu.

Rambo comprit. Ses muscles se durcirent.

Il hocha silencieusement la tête et s'allongea dans l'humus à l'odeur douceâtre. Il rampa un moment parmi les hautes herbes et les fougères. Co qui l'avait guidé jusque-là était passée derrière lui. Rambo écarta une branche. Et il le vit, au-dessous de lui, encaissé dans une grande dépression de terrain.

Le camp.

Il n'avait jamais eu l'occasion de l'observer sous cet angle mais c'était bien le même. Il le reconnut immédiatement. Les six mois passés là avaient laissé des traces indélébiles dans sa mémoire. Et cette fois, le Zen fut impuissant contre l'immense sentiment de détresse qui s'empara de tout son être. Car, pour Rambo, le Zen était un mécanisme de défense plus qu'une philosophie.

Comme pour confirmer les prédictions de Co, l'obscurité totale régnait dans le camp apparemment désert. À ses deux extrémités deux grands arbres avaient été transformés en miradors. Les Vietnamiens savaient exploiter ce que la nature leur offrait. Ils avaient fixé sur les grosses branches des plates-formes remarquablement dissimulées par le feuillage. Des pieux de bois reliés entre eux par des barbelés formaient un carré approximatif autour du camp. Le périmètre intérieur était délimité par une deuxième clôture faite de rouleaux de barbelés posés à même le sol.

L'entrée du camp se trouvait directement au-dessous de lui. C'était une grande barrière de bois à la droite de laquelle se dressait une guérite. Là encore, on avait exploité les propriétés du terrain. La guérite était adossée à un gros tronc d'arbre. Une route de terre conduisait de la barrière aux baraquements de bois disposés en U. Rambo regardait l'extrémité arrondie de cette espèce de fer à cheval. La partie ouverte donnait sur une vaste grotte creusée dans une muraille rocheuse verticale.

Aux États-Unis, l'image qu'on se faisait des camps d'internement remontait à la Seconde Guerre mondiale. On décrivait généralement de grands complexes plats autour desquels le terrain était dégagé sur plusieurs centaines de mètres. Mais celui-ci était tassé au fond de son trou entouré de versants boisés et, même en plein jour, il y régnait une lumière glauque, sinistre.

Rien n'avait changé. L'enfer était identique à lui-

même. Rambo frissonna. Co l'avait rejoint. Il l'entendit murmurer dans son dos:

— Je te l'avais dit. Ça a l'air complètement abandonné.

Le regard de Rambo pivota vers l'un des miradors puis vers l'autre. Pas trace de sentinelle.

— On va voir de plus près? demanda Co à voix basse.

Elle se remit à ramper en avant.

— Stop! souffla soudain Rambo.

Il empoigna Co par la jambe de son espèce de pyjama noir.

La jeune femme se retourna, une question muette sur le visage. Rambo tendit le doigt vers le sol, devant elle. Un câble chargé de condensation luisait sous le clair de lune. À la gauche de Co, une mine antipersonnel était fixée au pied d'un arbre. Si elle avait touché le câble et provoqué l'explosion, elle aurait eu au moins les deux jambes arrachées. Peut-être même aurait-elle été coupée en deux.

Elle recula et se rallongea au sol près de Rambo. Il sentit qu'elle tremblait. Il reporta son regard sur le camp. Un rougeoiement fugace brilla pendant une fraction de seconde dans la guérite de la sentinelle, près de l'entrée.

Quelqu'un venait d'allumer une cigarette. Co l'avait vu aussi. Elle se tourna vers Rambo et ouvrit la bouche. Il lui posa un doigt sur les lèvres.

Une pétarade se fit alors entendre au loin, sur la route de terre. Bientôt, un cône jaunâtre troua la nuit brumeuse. Un phare. L'engin se dirigeait vers le camp.

Rambo distingua un scooter Lambretta conduit par une femme apparemment jeune et affublée de vêtements bigarrés d'un goût douteux. Elle s'arrêta au poste de garde et son moteur lâcha une déflagration retentissante.

Le ravin faisait caisse de résonance et les voix montaient jusqu'aux oreilles de Co et Rambo. Celle du garde était sèche, méfiante. Celle de la femme enjôleuse, entrecoupée de gloussements stupides. Co pensa que de l'endroit où ils étaient, ils pouvaient risquer discrètement quelques mots sans se faire entendre d'en bas.

— La fille en scooter est une prostituée qui vient du village voisin, expliqua-t-elle, ignorant si Rambo comprenait ce qui se disait. Elle raconte au garde que les affaires ne marchent pas bien fort pour elle et que...

De nouveau, Rambo lui posa un doigt sur les lèvres. Par prudence et aussi parce qu'il n'avait pas besoin de traductrice. Il avait parfaitement saisi.

La fille proposa une affaire à la sentinelle. Une affaire très alléchante. L'homme ouvrit la barrière et la laissa entrer en disant:

— D'accord, vas-y. Mais je veux te revoir ici dans une demi-heure. Et rappelle-toi ce qu'on a conclu.

En des termes aussi vulgaires que précis, il récapitula ce qu'il avait l'intention de faire avec elle. La pétarade noya ses dernières paroles lorsque le scooter repartit en direction des baraquements.

La tension s'empara de Rambo. Il saisit ses deux carquois et les ouvrit. Avec des gestes respectueux, il en déballa le contenu. Co le regarda assembler ces étranges objets et ne put s'empêcher de demander:

— Qu'est-ce que c'est?

C'étaient son arc et ses flèches.

Fils d'une Indienne Navajo, Rambo avait appris le maniement de l'arc dès son plus jeune âge. Bien sûr, on chassait déjà au fusil à l'époque mais les coutumes traditionnelles ne se perdaient pas pour autant et les

jeunes devaient savoir se servir des armes de jadis. Rambo avait eu pour instructeur un vieux sage. Ce dernier lui avait enseigné que si la force était importante, l'essentiel était l'adresse et la concentration. Il croyait encore l'entendre:

— C'est ton âme qui bande l'arc et non ton bras. Si tu as une âme forte, ton corps lui obéira. Pour bien tirer à l'arc, il faut rentrer en toi-même, te fermer au monde extérieur et déployer la force de ton âme.

Rambo était un jeune adolescent, déjà très vigoureux. Il n'avait pas compris les paroles du vieil homme.

— Je sais, avait dit l'instructeur. Mais à la longue, tu finiras par comprendre. Pour le moment, tu es trop pressé, trop impétueux. Il faut que tu apprennes à aimer ton arc, à guider la flèche avec ton âme.

Puis, un jour, après plusieurs mois d'essais infructueux, Rambo avait décidé que c'était fini. Il en avait assez de subir humiliation sur humiliation. Lorsqu'il prit l'arc et la flèche, c'était pour la dernière fois dans son esprit. Tout alla très vite. Il était pressé d'en finir. Il banda l'arc, jeta un coup d'œil à la cible et lâcha la corde. La flèche siffla et fit mouche.

Il s'était passé quelque chose. Pendant un court instant, l'arc, la flèche et Rambo n'avaient fait qu'un. Il avait compris l'enseignement du vieillard. Tirer la flèche lui avait paru la chose la plus simple et la plus naturelle du monde. Avant même qu'elle ne parte, il savait qu'elle atteindrait l'objectif.

Depuis ce jour, son adresse à l'arc n'avait fait que progresser.

L'arc que Rambo assemblait maintenant devant Co s'appelait un arc compound. Il se composait de trois pièces, une poignée et deux bras de fibre de verre et bois. L'extrémité de chaque bras était cannelée, ceintrée vers l'archer et dotée d'une roue à cames excentrique. Les deux roues étaient reliées entre elles par un câble croisé solidaire de la corde de l'arc.

En fait, l'archer se trouvait en possession d'une arme qui semblait être un arc à trois cordes. Mais une seule de ces cordes servait à propulser le trait.

Il n'avait pas à plier l'arc pour fixer la corde. Elle était déjà assujettie aux roues. Pour monter l'arc, il suffisait d'engager les bras dans les gorges de la poignée centrale et de serrer les boulons de fixation en ayant soin d'équilibrer la pression — un tour en haut, un tour en bas, un tour en haut, etc. Lorsque les bras étaient fixés, le câble et la corde se serraient automatiquement autour des roues excentriques.

Pourquoi ce câble et ces roues? Parce qu'ils faisaient office de poulie quand l'archer bandait son arme. Et ce, de façon graduelle. Lorsque l'archer exerçait une tension classique de trente pouces, il devait fournir un effort normal jusqu'à vingt-sept pouces. Ensuite, la force exigée de sa part se réduisait de façon spectaculaire. À trente pouces, au lieu de demander un effort de soixante livres, la tension de la corde n'en demandait plus que trente. L'archer pouvait donc maintenir plus facilement sa flèche en position de visée.

Par ailleurs, lorsqu'il lâchait la corde, celle-ci exerçait sa force de propulsion de façon graduelle. Dans les arcs conventionnels, même les plus sophistiqués, la flèche recevait l'impulsion en bloc. Pendant une microseconde elle résistait à cette poussée massive. Elle restait en place et même se pliait. Ensuite seulement, elle partait vers son objectif. Mais de l'énergie avait été gaspillée. Avec l'arc compound, la poussée était progressive. La flèche n'opposait pas de résistance et recevait donc une impulsion accrue.

Cet arc n'était pas un gadget mais une arme d'une efficacité redoutable. Déjà, à l'époque de la guerre, des arbalètes très performantes avaient été conçues pour que les hommes des Forces Spéciales parachutés dans la jungle puissent mener des actions silencieuses contre l'ennemi

vietnamien. Depuis, les techniques avaient évolué et l'arc compound était maintenant le nec plus ultra des armes de jet.

Celui de Rambo avait reçu des modifications spéciales. Il fallait une force de cent livres pour tendre la corde. Peu d'archers étaient capables de déployer un pareil effort. Rambo, lui, avait suffisamment de puissance. Avant son départ de l'Antre aux Loups, il s'était longuement exercé avec son arme. Comme le couteau, l'arc était noir, teinté par un procédé galvano-plastique de manière que la couleur ne s'écaille pas. La poignée était en magnésium, un métal aussi solide que les alliages d'aluminium mais beaucoup plus léger. Les bras étaient en bois d'érable moulé dans une gangue de fibre de verre carburée.

Rambo utilisa le prolongement tournevis de la garde de son couteau pour serrer les boulons de la poignée, et l'arc fut assemblé. Même en noir sur noir dans la nuit, il était superbe.

Les flèches aussi étaient démontables. Elles mesuraient trente pouces de longueur. Leur hampe creuse se dévissait. On pouvait ainsi les séparer en deux moitiés et les ranger dans l'autre carquois. Ce deuxième carquois contenait en outre du matériel permettant en cas de besoin d'augmenter considérablement le pouvoir destructeur des flèches.

Tout en préparant son équipement, Rambo ne pouvait ignorer le regard interloqué de Co. Finalement, il ne put échapper à une explication succincte:

— Mieux qu'un fusil. Ça ne fait pas de bruit.

— C'est tout ce que tu as? fit Co, médusée.

Rambo ne répondit pas, il tourna la tête vers le camp.

Il venait de capter du mouvement. L'animation n'avait cessé de croître dans les lieux, apparemment morts au moment de leur arrivée. Ils avaient l'impression de voir un film au ralenti se mettre soudain à passer à une vitesse normale. Le garde du mirador fit son apparition dans l'arbre de droite et se pencha par-dessus la rambarde pour

parler à la sentinelle de faction au sol. Un troisième homme sortit d'une baraque et se frotta l'entrejambe d'un air suggestif au passage de la prostituée.

Rambo était prêt. Il repartit en rampant et franchit le câble relié à la mine. Dans son dos, Co murmura d'une voix agitée:

— Tu ne vas pas descendre là-dedans?

Rambo se retourna et lui adressa un signe de tête affirmatif.

— Et ton appareil photo?

— Perdu.

— Mais j'ai reçu des ordres. Tu es sensé prendre des photos et non pénétrer dans le camp.

— Je te dis que je n'ai plus d'appareil.

— Alors regarde d'ici. Tu leur feras ton rapport. Ils te croiront.

Rambo secoua la tête.

— Il faut que je sois sûr.

Il amorça sa descente le long de la pente encombrée d'un fouillis de plantes. Il sentit Co se mettre en mouvement derrière lui.

Doucement. Il fallait aller doucement, prudemment.

Rambo scrutait le sol, redoutant la présence d'autres mines. Arrivé au fond de la dépression, il s'aplatit et se remit à ramper. Soudain, un cri en provenance du camp l'arrêta dans sa progression. Un nœud se forma au creux de son estomac. Co l'avait rejoint à l'abri d'un bouquet de fougères. Ils s'accroupirent et examinèrent les lieux. Rambo sentait des gouttes de sueur lui rouler sur le front, dans les yeux, sur les joues.

Était-ce un prisonnier qui avait poussé ce cri? Impossible de le dire. Le cri était encore le seul langage international. Un Américain et un Vietnamien criaient de façon identique.

Rambo voyait quatre soldats. Les cris étaient vraisemblablement chose commune dans le camp car ils ne

s'en inquiétaient pas. Au contraire, ils plaisantaient entre eux.

— L'autre jour, il m'a proposé de cette espèce de gnôle qu'il fabrique lui-même, racontait un homme. Merci, très peu pour moi!

— Tu as bien fait de refuser, dit un autre. Une fois, j'en ai bu et après, je me suis vidé de tous les gaz que j'avais dans le corps. Par les deux bouts.

Ça devait être très drôle car ils éclatèrent de rire.

— Lui, ça lui fait faire des cauchemars d'avaler cette cochonnerie. Il croit voir des araignées géantes.

— Il faudra qu'on en cherche une vraie pour la mettre dans son lit.

Nouvelle crise d'hilarité.

Le cri retentit à nouveau, sur la droite de Rambo.

Plus long, plus strident. Puis il faiblit pour devenir gémissement.

D'un signe, Rambo ordonna à Co de rester où elle était. Levant les yeux vers le mirador de gauche, il distingua l'ombre d'un garde. L'homme était avachi sur un siège, pieds posés sur la rambarde de sa plate-forme. Glissant comme un reptile entre les fougères et les hautes herbes, Rambo s'orienta dans cette direction. La conception des deux miradors jouait en sa faveur. Ils étaient tournés vers l'intérieur du camp. Leur destination était en effet la surveillance de prisonniers plus que la protection du camp contre une attaque venue de l'extérieur.

La lune se cacha derrière un gros arbre. Rambo s'aplatit près de la clôture et, profitant de l'obscurité, sectionna le barbelé inférieur avec les dents de scie qui équipaient la lame de son couteau. Il rengaina son arme et rampa jusqu'à la deuxième clôture. Ici, ce n'étaient que des rouleaux de barbelés posés sur le sol. Au prix de contorsions acrobatiques, Rambo réussit à franchir l'obstacle sans s'accrocher. Il se dirigea sur sa gauche, vers l'endroit où se trouvaient les quartiers des prisonniers quand il avait été

détenu ici. La main crispe sur son arc, il s'arrêta avant d'avoir atteint la baraque. Il savait qu'il ne trouverait rien là-dedans. Le bâtiment délabré était ouvert à tous les vents. Il manquait des volets. D'autres ne tenaient plus que par un gond. Plusieurs panneaux de bambou avaient disparu, laissant des trous béants dans les murs.

Et un silence de mort régnait dans la construction plate.

Si des prisonniers avaient été en train de dormir dans cette ruine sans nom, il aurait entendu des bruits révélateurs. Des ronflements, des gémissements. Les prisonniers faisaient des cauchemars et gémissaient toujours dans leur sommeil. Parfois même, il leur arrivait de hurler. Rambo en savait quelque chose.

Co avait raison. Le camp avait dû être laissé à l'abandon pendant assez longtemps. Il était probable que le retour des Vietnamiens datait de peu. Mais alors, pourquoi étaient-ils revenus?

Et, s'ils avaient toujours des prisonniers, où les gardaient-ils?

Un pas se fit entendre sur le terrain bourbeux. Un homme approchait. Rambo le laissa passer, attendit un long moment pour lui donner le temps de s'éloigner puis repartit vers les autres bâtiments au centre du camp. Lorsqu'il se releva, sa silhouette se fondait dans l'ombre d'un mur. Il regarda par une fenêtre.

Il faisait noir dans la pièce. Plusieurs hommes dormaient sur des lits de camp. Ils étaient protégés par des moustiquaires et leurs fusils étaient entassés près du mur opposé. Des soldats vietnamiens. L'un d'eux ronflait bruyamment. Soudain, le ronflement cessa. L'homme se donna une grande gifle sur la joue, se retourna en grognant et se remit à ronfler.

Rambo s'éloigna. Tout à coup, il stoppa, stupéfait. On venait de mettre un disque dans la pièce voisine. Une version nasillarde de *Twist and Shout* en vietnamien. Une lumière brillait à l'intérieur.

À cause de l'humidité, les baraques étaient construites sur des plates-formes à une soixantaine de centimètres du sol. Rambo ne voulait pas risquer de se faire repérer en regardant par la fenêtre. Moyennant une sévère gymnastique, il glissa son corps athlétique sous le baraquement et rampa dans la boue au milieu des toiles d'araignées, et peut-être des serpents. La lumière filtrait entre les lames disjointes du plancher. Rambo s'allongea sur le dos et regarda à travers une fente.

Son regard ne couvrait pas toute la pièce mais il en voyait suffisamment. Un soldat nord-vietnamien en uniforme de sergent lui tournait le dos. L'homme ouvrit la porte d'un petit réfrigérateur antique et en sortit une boîte.

Rambo n'en croyait pas ses yeux. Une boîte de Coca. Même en caractères chinois, la forme du logo était parfaitement reconnaissable. La boîte était couverte de buée fraîche.

Une autre chose aussi était parfaitement reconnaissable pour Rambo. Le visage du Vietnamien. L'homme s'était retourné. La main de l'Américain se serra si violemment sur son arc que les jointures devinrent blanches. Une bouffée de rage lui déchira le ventre. Le grand corps efflanqué du sergent, ses narines {perpétuellement tordues dans une moue cruelle, ses petits yeux, son visage sec. Cet homme, Rambo l'aurait reconnu entre mille, avec ses petites dents et sa bouche écumante à l'haleine fétide. Elle s'était si souvent approchée de lui pour lui ricaner au nez. Pendant son internement et même bien après dans ses cauchemars. C'était la tête du sergent Tay, celui qui lui avait tracé ces cicatrices sur la poitrine et sur le dos.

Mais que faisait Tay au même endroit après tant d'années? Rambo n'en revenait pas et ne put s'empêcher de se poser la question. Il aurait dû être muté après la guerre et remplacé par un sous-officier plus jeune. Rambo ne trouva qu'une explication. Tay avait été renvoyé dans cet

enfer par punition. Cette conclusion lui arracha un sourire en dépit de la fureur qui bouillonnait en lui.

Si j'ai la moindre chance de parachever la punition, l'ami, compte sur moi pour le faire!

Tay appliqua la boîte fraîche sur son front et ses joues luisants de sueur. Puis il tira sur l'anneau métallique. La boîte s'ouvrit avec un « pop » en laissant échapper un petit nuage de vapeur blanche. Tay renversa la tête en arrière et but avidement. De la mousse lui dégoulina sur le menton et le long du cou. Des gouttes de Coca passèrent entre les planches disjointes. L'une d'elles tomba sous le nez de Rambo, juste devant ses yeux.

— Hé! Laisse-m'en un peu!

C'était une voix de femme. Elle approcha de Tay et entra dans le champ de vision de Rambo. La putain du village. Tay avala encore plusieurs gorgées, lâcha un rot et lança la boîte vide à la fille.

— Tiens, tu peux terminer, dit-il en commençant à déboucler son ceinturon.

La fille s'apprêtait à protester mais il la fit taire en la poussant sur un lit grinçant. La lumière s'éteignit. Dans le noir, le disque rayé continuait à beugler *Twist and Shout.*

3

Pas de prisonniers non plus dans les baraquements de droite. Uniquement des soldats endormis. Et dans une pièce, un homme seul. Le commandant du camp, supposa Rambo.

Mais s'il n'y avait pas de prisonniers, pourquoi y avait-il des soldats?

Rambo centra son attention sur le pan de roche abrupt qui fermait l'autre bout du camp. Et il comprit.

La grotte.

Échine courbée, jambes semi-fléchies, il s'en approcha avec une extrême prudence. Tapi dans l'ombre, il observa l'entrée. Elle était fermée par des barreaux de bambou. Et derrière, dans la caverne humide et insalubre...

Rambo avala péniblement une remontée de bile puis la fureur s'empara de lui et il dut se concentrer pour maîtriser les tremblements qui lui secouaient le corps.

Cinq Américains.

Ils avaient l'air de zombies, de cadavres ambulants. Leurs corps décharnés étaient couverts de plaies suintantes. Leurs visages ressemblaient à des têtes de morts. Mais leurs yeux! Leurs yeux brillaient de fièvre et paraissaient vouloir leur sortir de la tête au milieu de leurs orbites creusées. Malgré leur maigreur, les haillons dont ils étaient affublés étaient trop petits pour eux et leur donnaient des airs d'épouvantails.

L'un d'eux, trempé de sueur, geignait en se tordant sur le sol, secoué par les spasmes de la malaria. Un autre s'était recroquevillé sur lui-même en position fœtale, la tête

entre les genoux. Des rats se promenaient entre leurs jambes.

Subjugué par l'horreur, Rambo pensa: *Bon Dieu! Je savais qu'ils seraient en mauvais état mais à ce point-là, jamais je n'aurais pu l'imaginer!*

Même après son évasion et ses six semaines d'épreuves dans la jungle pour atteindre la zone démilitarisée, il n'avait pas cette allure de mort-vivant.

Puis, graduellement, l'horreur fit place à un sentiment de victoire. Il avait trouvé des prisonniers de guerre! Il pouvait ramener des preuves à Murdock!

Dans un geste instinctif il dégaina son couteau pour trancher les cordes qui maintenaient les bambous en place. *Vite! Dépêche-toi de les sortir de là, Rambo!*

Leurs yeux luisants étaient tournés vers lui mais ils ne semblaient pas le voir.

Ou pire, peut-être... Leur esprit abruti par les sévices et la famine leur faisait croire que Rambo était un soldat venu pour les torturer. Et ils acceptaient ça passivement, résignés.

Rambo recula. Il ne pouvait pas les libérer dans cet état. L'un d'eux allait immanquablement se mettre à délirer, à gémir peut-être. Un autre allait s'écrouler au milieu du camp, incapable de se traîner.

Ils risquaient de se faire tous tuer. Ou, si Rambo en réchappait, il allait se retrouver avec eux dans la grotte.

Et ça, non! Plus jamais! L'idée était intolérable.

Mais il fallait pourtant qu'il fasse quelque chose.

Oui, ce qu'on lui avait dit de faire. Repérer le lieu de détention des prisonniers, regagner rapidement le point de ramassage puis l'Antre aux Loups et faire son rapport à Murdock.

Ensuite, la Force Delta viendrait les libérer.

Mais il y a des prisonniers! Je les ai vus! Je peux le prouver!

Le prouver? Ah oui? Comment? Tu n'as plus d'appareil. Qui te croira sur parole, toi qui as détruit une ville, toi qui sors du pénitencier?

Trautman le croirait, il en était sûr. Mais pas Murdock.

Il faut que je trouve une preuve à lui ramener, décida Rambo.

C'est alors qu'un grognement s'éleva à quelques pas de lui, près de l'entrée de la grotte.

Il pivota sur lui-même, le couteau déjà levé sans sa main, prêt à frapper.

4

Rambo rabaissa son arme. L'homme qui avait grogné était suspendu à une croix de bambou, les bras attachés en V au-dessus de la tête selon un angle soigneusement étudié. S'il avait eu les bras fixés verticalement à la branche de la croix, la position de ses muscles et le poids de son corps l'auraient empêché de respirer. Il aurait péri asphyxié au bout de quelques heures.

Mais les bras en V réduisaient la tension exercée sur sa poitrine. Il pouvait ainsi souffrir longtemps sans succomber.

L'homme était un squelette vivant. Il était d'une pâleur spectrale. Les bracelets de cuir qui le maintenaient en suspension lui avaient entamé la peau et des traînées de sang lui souillaient les bras. Rambo savait que le supplicié garderait des cicatrices car lui-même en portait encore aux poignets pour avoir subi la même torture.

Encore une chose à faire payer au sergent Tay.

Le prisonnier ne bougeait pas. Cherchant le pouls, Rambo porta la main à son cou étique. Le contact le réveilla. Ses paupières papillotèrent et il ouvrit les yeux. Il avait une grande ecchymose enflée sous l'œil gauche. Sa voix n'était qu'un souffle rauque entre ses lèvres craquelées lorsqu'il murmura:

— Qu'est-ce que c'est...?

Rambo lui appliqua une main sur la bouche et trancha ses liens. L'homme s'écroula entre ses bras.

Rambo dut lui libérer la bouche pour le rattraper...

— Vous... Vous êtes américain?

— Silence! ordonna Rambo à voix basse.

Il chargea l'homme sur son épaule et s'éloigna vers l'enceinte de barbelé. Le malheureux, ne pesait pratiquement rien sur son dos puissant. La bouche tout près de l'oreille de Rambo, il haleta faiblement:

— Les autres... Il y en a d'autres.

Ne t'en fais pas. Je te donne ma parole qu'on reviendra les prendre. Mais Rambo ne formula pas sa réponse. Il se raidit brusquement.

Un projecteur s'était allumé en haut d'un mirador et son faisceau progressait inexorablement dans leur direction.

Surpris en terrain découvert, Rambo n'avait pas le choix. Il reposa précipitamment le prisonnier et saisit une flèche dans son carquois.

La flèche était aussi sophistiquée que l'arc. La hampe était faite non de bois — qui pouvait gauchir à l'humidité — ni de fibre de verre — qui pouvait éclater — mais d'aluminium, résistant mais ultraléger, noirci comme l'arc par anodisation. La pointe était constituée de quatre lames tranchantes comme des rasoirs de six centimètres de long sur deux et demi de large. Elles portaient des dentelures conçues pour empêcher le rebond sur les os. Cette tête, baptisée Copperhead Ripper, était capable de pénétrer pratiquement n'importe quoi. Elle avait la capacité perforante d'une balle chemisée de cuivre.

Rambo plaça la flèche sur la guide de caoutchouc de son arc. Le caoutchouc réduisait le frottement et le bruit. Il tira. La corde vibra. En haut du mirador, le garde reçut la flèche en pleine poitrine. L'impact fut tellement foudroyant que l'homme n'eut même pas la possibilité de crier avant de s'effondrer.

Le projecteur s'immobilisa, fixé sur un insecte sur la feuille d'une fougère. Mais la sentinelle qu'il avait croisée près de la baraque en ruine remarqua l'immobilité soudaine du projecteur. Rambo vit l'homme lancer un regard méfiant sur la fougère illuminée puis se retourner vers le mirador.

Son couteau partit en une fraction de seconde. Mais cette fois, l'impact risquait de ne pas être assez puissant pour empêcher le cri. À moins que... La gorge. Juste avant de lâcher l'arme, Rambo rehaussa son tir, visant la gorge. Les yeux révulsés, le soldat s'écroula en arrière, les cordes vocales sectionnées.

D'un bond, Rambo alla récupérer son couteau. La lame ruisselait de sang.

Sans même prendre le temps de l'essuyer sur les vêtements de sa victime, il fonça vers les barbelés et taillada une ouverture. Mais au moment où il allait récupérer le prisonnier, le projecteur de l'autre mirador pivota dans sa direction.

Rambo prit une nouvelle flèche, mit un genou au sol et exerça la traction de cent livres nécessaire pour tendre la corde.

Il tira. Le faisceau du projecteur traça un dessin erratique dans la nuit et s'immobilisa, braqué vers le ciel. Rambo n'avait pas besoin de regarder. Avant même de libérer sa flèche, il savait qu'elle irait droit au but. Il savait aussi que la curieuse position des projecteurs allait alerter les autres. Combien de temps lui restait-il pour déguerpir du camp? Guère plus de cinq secondes, sans doute.

5

Le visage à quelques centimètres de l'humus fétide, Co sentait son cœur cogner à tout rompre. Elle n'avait rien entendu mais elle voyait les lumières et comprenait qu'il s'était passé quelque chose.

Un cri d'alerte troua la nuit tout près d'elle.

Une grosse chaussure se plaqua sur son bras droit. Elle étouffa un hurlement de douleur, leva les yeux. Son sang se glaça dans ses veines. La première chose qu'elle vit fut la gueule menaçante d'un AK-47 braqué sur elle.

La deuxième fut la tête stupéfaite et furieuse du soldat vietnamien qui tenait l'arme.

L'index de l'homme se crispa sur la détente. Co fit le vide en elle-même, attendant le projectile qui allait lui ôter la vie.

Un sifflement irréel la sortit de son état second. Puis elle entendit un bruit mat, suivi d'un craquement. La flèche était arrivée si vite que les yeux éberlués de Co crurent la voir jaillir du cou du soldat. L'homme resta debout, épinglé à un arbre comme un papillon sur un bouchon. Son fusil tomba sur le sol mou. Une secousse nerveuse lui agita le corps, le sang gicla de sa jugulaire tranchée et il mourut avec un râle gargouillant.

Une seconde plus tard, Rambo arrivait près de Co, l'arc à la main, portant sur une épaule un homme d'une maigreur effarante. D'un geste autoritaire, il lui fit comprendre qu'il fallait fuir au plus vite. C'était inutile: Co était déjà en marche.

Un coup de sifflet strident leur vrilla les tympans. Ça venait du camp. Un autre coup de sifflet retentit presque

aussitôt. Des ordres claquèrent dans la nuit.

La peur s'empara de Co. Elle s'agrippa à une racine, trébucha puis retrouva son équilibre et s'élança derrière Rambo qui gravissait le versant du ravin d'un pas souple et efficace. Malgré l'homme qu'il portait sur le dos, Co peinait à suivre la cadence.

Les soldats vietnamiens allaient avoir du mal à retrouver leur piste dans cette nuit d'encre. Rambo le savait et, au bout de quelques kilomètres, il étendit le prisonnier sur le sol pour l'examiner. Les yeux protubérants de l'homme passèrent de Co à Rambo puis de Rambo à Co.

— Vous... vous êtes...?

Il était dans un état de faiblesse bouleversant.

— Vous êtes là pour de vrai?

— Mais oui, assura Rambo. Allez, calme-toi.

Il fit quelques mouvements d'assouplissement et s'apprêta à reprendre l'homme sur son dos.

— Excusez-moi... Je veux dire...

Le prisonnier se tut pour respirer laborieusement. Il passa la langue sur ses lèvres parcheminées.

— Vous comprenez, reprit-il d'une voix légèrement affermie, je parle tout le temps aux gens que j'aime. Ma fiancée, ma mère, mon... mon père. À force, j'ai l'impression de les voir.

— Ne parle pas. Tu vas t'épuiser, ordonna Rambo.

— Je me demande quel âge ils peuvent avoir. L'homme se raidit. Une lueur de crainte passa dans

son regard.

— Dites, fit-il, anxieux. C'est vrai? Je ne rêve pas? Vous me ramenez chez moi?

Chez toi, oui, songea silencieusement Rambo. *Si ça veut encore dire quelque chose.*

— Oui, dit-il simplement. On te ramène. Comment tu t'appelles?

— Banks, répondit l'autre d'une voix mécanique. Lieutenant dans la US Air Force.

Puis, retrouvant un peu de force, il s'assit avec des mouvements raides et murmura d'une voix chevrotante:

— Merci. Oh, merci! Vous êtes un vrai miracle! Rambo et Co virent qu'il était au bord des larmes.

6

— C'est vous qui l'avez voulu, dit Murdock. Ne l'oubliez pas. Vous partez contre mon gré. Passez-moi l'expression, mais tant pis pour vous si ça vous retombe sur la gueule.

Trautman ne se retourna pas. Il ne prit même pas la peine de répondre. Furieux, tendu, il glissa son pistolet de 45 dans son holster de ceinture et continua son chemin vers la sortie du hangar. La lune bleutait l'aire d'atterrissage d'une luminosité presque identique à celle des instruments que Trautman venait de laisser derrière lui.

À sa gauche, Ericson et Doyle achevaient d'enlever le filet de camouflage de l'hélicoptère Agusta 109. Ericson monta à bord, suivi de son copilote et bientôt, un ronflement indiqua qu'ils faisaient chauffer les puissants moteurs de l'appareil.

— Allez, les cowboys, grouillons! lança Trautman en les rejoignant. Vous avez perdu assez de temps comme ça. Nous n'avons plus qu'une heure pour arriver au lieu de rendez-vous. Faites-moi décoller ce coucou immédiatement ou je prends les commandes.

Ericson le regarda, l'air agacé.

— Sauf votre respect, mon colonel, c'est pas la peine de vous exciter comme ça. Peut-être qu'on a perdu du temps mais c'est maintenant, qu'on va vraiment en gaspiller pour rien. Faut regarder la réalité en face, mon colonel. Votre Rambo a peut-être une dégaine de Superman mais je suis prêt à parier que ses morceaux sont éparpillés partout dans cette putain de jungle. C'est bien pour vous faire plaisir qu'on vous offre la balade. Si ça ne tenait qu'à moi...

— Décollez, c'est un ordre, dit Trautman avec un calme inquiétant.

Ericson obéit.

— Ah, ce cher vieux Viêtnam, ricana Doyle. Il a pas fini de nous distraire. Quand y en a plus, y en a encore.

7

Le souffle court, ils sortirent des entrailles de la forêt et se hâtèrent vers l'appontement de bois. Kinh les attendait. La voix de Rambo claqua avec autorité:

— Vite! Faites-moi partir ce rafiot! Filons d'ici!

— L'argent, demanda le capitaine.

Co lui tendit les billets.

— Voilà, c'est beaucoup mieux comme ça, dit le Vietnamien.

Il se retourna et lança des ordres à son équipage.

Le moteur crachota, le sampan déborda le quai et, avec l'aide du courant, s'éloigna dans la nuit. Rambo étendit Banks sur le pont et l'adossa à une caisse. Le fait de se savoir en liberté devait le stimuler car malgré l'épreuve du transport, il paraissait de plus en plus conscient. Il eut un pâle sourire puis ouvrit la bouche:

— Quelle veine extraordinaire que vous soyez arrivés aujourd'hui.

— Mais oui, grogna Rambo. Allez, ne parle pas trop, repose-toi.

Banks laissa échapper un gémissement.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Ils nous promènent sans arrêt d'un endroit à un autre. Ils nous font récolter le riz, damer les routes. On n'était au camp que depuis une semaine. C'est *vraiment* un coup de veine.

— Quoi! s'exclama Rambo, stupéfait. Une semaine seulement?

— À peu près, dit l'autre Américain.

Co intervint:

— Quand étiez-vous venus dans ce camp pour la dernière fois?

Banks réfléchit. Sa peau fripée ajoutait quelque chose de dramatique à son air concentré.

— Difficile à dire. On finit par perdre la notion du temps. Ça doit faire un an environ. Au fait, on est en quelle année?

En entendant la réponse, la stupeur agrandit encore les yeux dilatés du lieutenant Banks.

— Non..., murmura-t-il. Ça n'est pas possible! Ça ne peut pas faire aussi longtemps...

— Le camp est resté inoccupé pendant un an? demanda Co.

— C'est ce que j'ai entendu dire, répondit Banks.

La Vietnamienne adressa un coup d'oeil égaré à Rambo.

— Oui, Co. Je sais ce que tu penses.

— Quoi? fit Banks. Il y a quelque chose qui cloche?

Sa respiration était sifflante. Rambo ne voulut pas l'inquiéter inutilement.

— Mais non. Tout va bien.

Banks toussa puis sourit en tournant la tête vers Co. Il la regarda longuement.

— Merci de ce que vous avez fait, dit-il enfin. Oui, merci, mamzelle. Ne le prenez pas mal, mais vous savez, vous êtes vraiment mignonne. Ça fait drôle de voir une femme après si longtemps.

Fronçant les sourcils, Co posa une main gracile sur la joue meurtrie de Banks et le sermonna gentiment.

— Arrêtez ces bêtises et reposez-vous, maintenant.

— Dites, murmura le lieutenant, est-ce que vous êtes libre samedi soir?

Cette fois, la plaisanterie ne passa visiblement pas. Rambo vit Co déglutir péniblement. Puis elle se tourna vers lui, l'air profondément troublé. Un frisson la parcourut et fit trembler le tissu de son gros pyjama noir. Elle se leva d'un mouvement nerveux.

— Je vais vous donner à manger, Banks, annonça-t-elle. De la nourriture saine.

Elle agita un index menaçant vers l'homme qui gisait à ses pieds et ajouta:

— Mais ne vous jetez pas dessus comme un goinfre! Mangez lentement et raisonnablement, sinon vous allez être malade.

Rambo esquissa un sourire. Cette fille était vraiment formidable. À cet instant, un grondement profond se fit entendre derrière eux sur la rivière. Le sourire de Rambo s'effaça. Il porta la main à son pistolet. Impossible de s'y tromper: un bateau équipé d'un puissant moteur les rejoignait rapidement. Rambo sentit l'adrénaline se déverser dans ses veines. Le faisceau d'un projecteur troua l'épaisseur de la nuit.

V
LA FOSSE

Ça ne pouvait pas être une vedette de la brigade fluviale. Trop puissant le grondement du moteur. Et beaucoup trop imposante l'ombre du bateau qui se profilait derrière le projecteur. Le faisceau jaune brumeux balayait la rivière. Il n'avait pas trouvé le sampan. Ils pouvaient encore s'en tirer si Rambo traînait Banks assez vite au fond de la cabine. Moyennant une somme rondelette et une bonne dose de diplomatie, Kinh échapperait à la fouille comme à l'aller.

Co avait compris. Elle fila écarter la tenture qui fermait l'entrée de la cabine. Rambo attrapa Banks et la suivit. Avant de passer la porte, il se retourna furtivement et cette fois, distingua ce qui arrivait sur eux. Une canonnière de la US Navy. Mais il y avait belle lurette qu'elle n'appartenait plus à la flotte américaine. Les communistes l'avaient renflouée après la guerre et tout indiquait qu'ils savaient s'en servir. Les mitrailleuses et les fûts des canons se découpaient sur le clair de lune.

Le drap se rabattit derrière Rambo. L'atmosphère de la cabine était encore plus puante qu'à l'aller. Il faisait noir comme dans un four. Rambo discerna la silhouette de Co et s'en approcha.

— Qu'est-ce qui se passe? demanda la Vietnamienne.

Rambo ne répondit pas. Il se figea sur place dans l'obscurité. Le canon d'une carabine venait de se coller au creux de ses reins.

Une main le délesta de son Colt tandis qu'une autre faisait tomber Banks qui s'affala, inerte, sur le plancher crasseux. Un homme envoya Co valser contre une caisse de bois. La voix de Rambo s'éleva, enrouée par la colère:

— Ce qui se passe? Tu veux le savoir? Ce fumier de Kinh nous a vendus.

Comme pour confirmer ses paroles, on entendit sur le pont Kinh hurler à l'équipage de la canonnière:

— Par ici! Par ici!

Puis il cria à l'un de ses hommes:

— Prends la barre!

Il entra dans la cabine au moment où le rayon jaune du projecteur illuminait le sampan. Rambo nota que, pour une fois, le capitaine Kinh n'exhibait pas son sourire édenté.

— Ordure yankee!

Il lui cracha au visage. Sa bave glaireuse dégageait une odeur pestilentielle. La rage frappa Rambo comme un coup de poing à l'estomac. Il allait bondir et attraper cette crapule à la gorge lorsque le canon d'une deuxième arme brilla juste devant ses yeux. L'arme, d'un calibre beaucoup plus impressionnant que celui de la carabine, était un fusil à pompe. Étonné par ce brusque revirement des trafiquants, Rambo demanda en vietnamien:

— Pourquoi avez-vous attendu jusqu'à maintenant?

— Ils m'ont pris en flagrant délit de trafic d'opium, répondit Kinh. Ils m'ont proposé un marché très simple. Même pas de l'argent. Ma vie contre les vôtres. Qu'est-ce que tu veux, je n'ai pas pu résister. *Business is business*, comme vous dites.

Il tourna la tête vers la porte et rugit pour bien se faire entendre des soldats:

— Fumier d'Américain!

Puis, sans avertir, il expédia un violent coup de poing au visage de Rambo.

Grossière erreur de la part de Kinh. Non parce que son coup attisa la fureur de Rambo mais parce qu'il lui permit

de feindre le déséquilibre. Il tituba, sortant de la ligne de tir des deux armes, et pivota comme dans un mouvement de danse en écartant la carabine et le fusil à pompe. Son coude plié défonça la cage thoracique du premier pirate. Rambo poursuivit son mouvement. Il avait dégainé son couteau et le fit tournoyer au bout de son bras tendu. Le sang gicla. La tête du deuxième pirate tomba au so! avec un bruit mou, écœurant. La rotation de Rambo s'arrêta. Kinh battait en retraite vers le pont. Le corps du décapité ne s'était pas encore effondré lorsque Rambo rengaina son couteau et lui arracha le fusil à pompe des mains. Le coup de feu claqua avec un bruit assourdissant dans la petite cabine. Un mouchetis de chair, de sang et de débris d'os éclaboussa les murs, Rambo et Co qui s'était relevée. La partie supérieure du torse de Kinh retomba dans la cabine. Le reste de son corps continua à courir puis il fléchit les genoux et s'écroula dans une mare de sang près du bastingage. Rambo bondit à l'extérieur. Un pirate se rua sur lui avec un cri sauvage. Rambo pompa. La tête de l'homme éclata comme une coloquinte. Un autre homme, touché en pleine poitrine, fit un saut de l'ange en arrière par-dessus bord.

L'arme de Rambo pivota vers le projecteur. Sur la canonnière, les marins, hébétés, n'avaient pas encore réagi. Le fusil à pompe aboya en crachant une courte flamme. Le projecteur s'éteignit dans un fracas de verre pulvérisé. Des cris nerveux s'élevèrent en provenance de la canonnière. Une rafale d'arme automatique crépita dans le dos de Rambo. Il fit volte-face, prêt à riposter. Armé d'une hache, un pirate fonçait sur lui. Une deuxième rafale expédia l'homme jusqu'au bastingage et il disparut dans les eaux bourbeuses. Co sortit de la cabine, son AK-47 à la main.

À cet instant, une explosion titanesque secoua le sampan. Des éclats de bois voltigèrent de partout. Rambo vacilla, déséquilibré pendant une fraction de seconde. Un

bourdonnement sifflant semblable à du larsen emplit ses oreilles meurtries par le bruit. Il se tourna vers Co:

— Merci du coup de main. Va chercher Banks et emmène-le à terre.

Co fit demi-tour vers la cabine. Rambo fonça sur ses talons. Tandis que la fille traînait Banks sur le pont, il ouvrit le compartiment de bois taché de cambouis. Il en sortit le gros tube que le capitaine lui avait montré à l'aller, y engagea une roquette et l'arma.

Des coups de feu crépitèrent. Le lance-roquettes à l'épaule, Rambo se rua dehors. Co était en train d'arroser la canonnière. Rambo hurla:

— Saute avec Banks et essaie de le traîner jusqu'à la rive!

À croupetons, il se rapprocha de l'arrière du sampan. Un canon tonna et fit mouche à l'avant. L'embarcation tangua, comme soulevée par une main de géant. L'étrave avait volé en éclats. Une vague énorme s'éleva dans les airs et retomba en claquant sur ce qui restait du pont. Détrempé, Rambo se retourna pour évaluer les dégâts. Le sampan coulait. Co et Banks n'étaient plus là. Il espéra qu'ils avaient sauté à l'eau avant l'explosion.

Rambo ajusta son tir. Malgré le noir, la masse de la canonnière était maintenant si près qu'il ne pouvait pas la rater. Il pressa le bouton de mise à feu, sentit la secousse lorsque la roquette s'élança, entendit l'explosion. La superstructure de la canonnière disparut. Dans un ronflement rageur, une langue de feu jaillit du bâtiment militaire. Au-dessus de la rivière éclairée a giorno, des éclats de bois et de métal voltigeaient parmi des débris de corps humains. Une série de petites explosions crépitèrent. Les munitions, pensa Rambo.

Une déflagration gigantesque embrasa la nuit. Le feu avait atteint les soutes de carburant. Un mascaret écumant déferla sur l'eau fangeuse, claqua contre la rive, souleva le

sampan comme un fétu de paille. La canonnière n'était plus qu'un énorme brûlot ballotté par les vagues.

Mais cette foutue torche flottante ne se décidait pas à sombrer! Telle un vaisseau fantôme, elle avançait inexorablement vers l'épave du sampan. Rambo se précipita dans les débris de la cabine, récupéra son arc, son carquois, ressortit, plongea.

Juste à temps.

À la même seconde, la canonnière percuta le sampan. Une coulée de liquide en feu, rouge comme de la lave, s'étala sur le pont de la vieille embarcation.

La tête de Rambo émergea à distance respectable, couverte de boues molles et de limons dont il préférait ignorer l'origine. Une odeur de mazout lui emplit les narines. Instinctivement, il fit le geste de se retourner pour regarder le brasier mais son œil fut attiré par des clameurs montant de la berge. La canonnière n'était pas arrivée seule. Il y avait des soldats à terre. Ils gesticulaient, hurlaient, effarés par le spectacle. Certains se jetèrent à l'eau pensant peut-être retrouver des survivants.

La tête de Rambo disparut sous la surface. Lorsqu'elle ressortit, il était loin. Il reprit son souffle et chercha Co.

Il n'en crut pas ses yeux. Elle était vivante. Et avec Banks. Elle attendait en aval, à l'embouchure d'un ruisseau qui se jetait dans la rivière. Elle se cachait tant bien que mal derrière un tronc d'arbre échoué qui rougeoyait des reflets du brasier.

Rambo mit le cap sur elle en se propulsant par de vigoureux battements de pieds.

2

L'aube pointait lorsque Rambo atteignit le sommet de la colline. Le poids de Banks lui tiraillait le dos des épaules jusqu'aux reins. Il ruisselait de sueur. Co avait repris la tête de la marche. Il s'arrêta et la regarda écarter les hautes herbes pour examiner le terrain. Elle fit signe que tout allait bien et ils repartirent.

La vue était fantastique. À leur droite, une falaise tombait à pic dans la rivière trente mètres plus bas. Sur l'autre rive, un ruisseau s'écoulait en cascade, scintillant sous les premières lueurs du jour. Un nuage d'embruns argentés s'élevait à l'endroit où la chute rencontrait la rivière pour former un petit lac pittoresque.

Juste face à eux, en contrebas, se trouvait une clairière tout à fait banale. Mais pour Rambo cette clairière était beaucoup plus merveilleuse que la rivière, la cascade et le lac.

Parce que c'était là que l'Agusta 109 devait se poser.

Rambo trouva un endroit propice entre deux rochers couverts de lianes et y coucha Banks. Il se redressa, respira profondément et fit quelques mouvements d'assouplissement pour soulager ses muscles douloureux.

Mais pendant tout ce temps, ses yeux restaient braqués sur la forêt, vers la vallée dont ils venaient de sortir.

Il entendait les bruits bien connus d'une troupe qui se frayait un chemin dans le fouillis de verdure. Des cris brefs s'élevaient de temps à autre.

Il ignorait qui les guidait, villageois ou soldat, mais il devait reconnaître que l'homme était un fin limier. Un quart d'heure tout au plus et ils les auraient rejoints.

D'un lent mouvement circulaire, il scruta attentivement l'horizon. Mais où était l'hélico? Puis son regard se posa sur l'arc et le carquois. Il haussa les épaules et considéra 1'AK-47 de Co.

— Si tu es d'accord, dit-il en désignant le fusil, il vaudrait mieux que je le prenne. Ça me paraît plus approprié avec ce qui arrive derrière nous.

— D'accord mais l'hélicoptère va bientôt arriver.

Elle lui tendit le fusil. Rambo lui confia l'arc et le

carquois en expliquant:

— Il y a un paquet de C-4 (1) dans le carquois. Mais ne t'inquiète pas, il ne peut pas exploser sans détonateur.

(1) Explosif deux fois plus puissant que le TNT.

— Je sais. Les barbouzes m'ont appris à m'en servir.

— Parfait.

Dans la vallée, les bruits et les clameurs étaient de plus en plus distincts. De plus en plus proches.

— Va-t'en, maintenant, dit Rambo.

Banks murmura:

— Qu'est-ce que tu veux dire? Qu'elle ne vient pas avec nous?

— J'ai reçu l'ordre de rester sur place, dit Co. Mais peut-être que...

D'un regard, Rambo l'encouragea à poursuivre.

— J'aimerais bien rester avec toi jusqu'au bout, lâcha Co tout d'un trait. Peut-être que je peux encore t'être utile.

Rambo jeta un rapide coup d'œil vers la vallée. Dans le ciel, on n'entendait pas le moindre bruit annonçant l'arrivée d'un hélicoptère.

— Comment ça jusqu'au bout? Mais je suis au bout.

Co eut un geste agacé.

— Ce que je veux dire, c'est que je voudrais que tu m'emmènes avec toi.

Rambo ne comprenait toujours pas.

— Où ça?

— En Amérique. Tu le peux si tu veux. Tu n'as qu'à m'épouser.

Rambo resta muet, terrassé par ce qu'elle venait de lui assener. Dans sa situation, le mariage était une chose impensable. Une menace pour sa survie. Elle insista:

— Tu n'as pas compris. Je ne te demande pas de vivre avec moi. Juste de m'épouser pour me sortir d'ici. Pour aller à Huntington Beach voir mon frère... — Sa voix s'étrangla. — Voir mon fils. Après, tu divorceras. Tu pourras dire ce que tu voudras. Que je suis une mauvaise femme. Mais j'aurai la nationalité. Je pourrai rester.

L'excuse de Rambo sonna creux, même à ses propres oreilles;

— Mais je suis venu chercher des prisonniers de guerre. De quoi j'aurais l'air en ramenant une femme?

Elle se dressa devant lui et répondit d'un ton farouche:

— D'un homme magnifique. Je ne vois pas quel autre air tu peux avoir.

Banks se rangea aux côtés de Co.

— Enfin, fais ce qu'elle te demande! Emmenons-la avec nous!

Rambo était paralysé. Co s'agenouilla près de lui et l'embrassa sur la joue. À sa propre stupéfaction, il la laissa faire. En quatorze ans, jamais une femme ne l'avait autant approché. Il vit des larmes rouler sur les joues de Co. Le contact tendre des lèvres féminines sur sa joue l'avait secoué comme une décharge électrique. La chair de poule lui hérissait la peau.

Co prit l'arc et le carquois. Elle se leva et s'éloigna vers la clairière en direction de la forêt ombrophile qui reprenait ses droits à quelques centaines de mètres.

Alors Rambo éprouva une émotion que la veille encore il aurait crue impossible. Il sentit son cœur se briser.

— Reviens, Co! D'accord, tu seras ma femme. On divorcera et tu pourras vivre à Huntington Beach.

Elle s'arrêta net et fit volte-face. Elle se mit à rire et à pleurer en même temps.

— Tu es vraiment un homme magnifique, murmura-t-elle, la voix entrecoupée de sanglots. *Mon* homme.

Le remue-ménage devenait inquiétant, dans la vallée. Ils seraient là dans quelques minutes.

— Mais à une condition, précisa Rambo. Va te cacher jusqu'à l'arrivée de l'hélico. S'ils viennent...

Elle hocha la tête. Elle comprenait. Si les soldats étaient là avant l'hélicoptère, Rambo voulait qu'elle ait une chance de garder la vie sauve.

— Ils viendront, Rambo. Tu n'es pas de la vulgaire chair à canon.

Elle venait tout juste de disparaître lorsqu'il entendit un bruit presque imperceptible dans le ciel. Mais ce bruit il l'aurait reconnu entre mille. Le moteur d'un hélicoptère, synonyme de vie. Il sentit son cœur se gonfler de joie dans sa poitrine.

Sa joie tomba net lorsqu'il entendit un autre bruit, derrière lui, cette fois. Une respiration haletante. Un soldat apparut au sommet de la colline. Il les vit et se mit à courir dans leur direction.

3

L'hélicoptère rasait la cime des arbres. Trautman avait le regard fixé sur l'étroite vallée. Au moment où Ericson virait pour éviter le sommet boisé, le colonel vit une falaise devant lui. Ericson tendit le doigt.

— C'est là.

Le ventre noué, Trautman plaça une main en visière sur ses yeux. Une cascade tombait de la falaise. Une rivière devait couler au fond du défilé. Mais de sa position, il ne la voyait pas. Elle était trop encaissée. Il n'avait d'ailleurs pas l'esprit à admirer le paysage. Ses yeux étaient braqués sur une clairière au sommet d'une colline.

Un petit nuage de poussière venait de monter du sol.

Puis un autre.

Et encore un autre. Au milieu des hautes herbes, cette fois.

— Qu'est-ce que c'est que ça? fit Ericson.

La clairière semblait s'élargir à mesure qu'ils approchaient. Une ride soucieuse barra le front de Trautman.

— Vous ne devinez pas? demanda-t-il.

— Ça canarde?

— Oui, confirma Trautman. Bon Dieu! Ce sont des obus de mortier!

Il vit quelque chose bouger à sa droite. La minuscule silhouette d'un homme qui en portait un autre en travers de ses épaules. La silhouette agita une arme dans sa direction. Il rugit:

— C'est Rambo! Il a réussi! Les autres l'attaquent.

Doyle fonça vers le M-60 qu'il ajusta avec un rictus.

— Tiens bon! cria-t-il. La cavalerie arrive!

Puis il lança à Ericson:

— Descends un peu, mec. Que je leur apprenne à se mettre à plusieurs contre un.

Ericson descendit et brusquement, s'exclama:

— Contre deux, oui! Nom de Dieu! Vous voyez ce qu'il a sur le dos? Ce n'est pas un Viêt, ça, c'est un Américain!

D'un geste frénétique, il empoigna son micro.

— Allô! L'Antre aux Loups? Rambo est là! Et mieux que ça, il ramène un de nos gars avec lui!

Ericson eut l'impression de recevoir un coup de matraque en entendant la réponse de Murdock;

— Ici Chef de Meute. Ordre Alpha-Kilo-Victor à exécuter sur-le-champ: regagnez l'Antre aux Loups, Libellule.

Des parasites grésillèrent dans les écouteurs. Sidéré, Ericson demanda:

— Libellule à Antre aux Loups, répétez l'ordre. Chef de Meute. Je crois que je n'ai pas bien compris.

— Vous avez parfaitement bien compris. Revenez ici immédiatement, nom de Dieu! Votre mission est annulée.

Ça manquait de protocole mais c'était parfaitement clair.

— Bien compris. Chef de Meute, fit Ericson. Terminé.

Il se retourna vers Trautman.

— Murdock m'ordonne de rentrer sans les ramasser.

Le sang se retira du visage de Trautman. Il se pencha vers Ericson, l'air menaçant.

— Quoi! Il est cinglé? Demandez confirmation.

— C'est déjà fait. C'est parfaitement clair et c'est un ordre prioritaire Alpha-Kilo-Victor.

— Mon cul! aboya Trautman, fou de rage.

Ericson sentit une main lui arracher son casque

radio. Ses oreilles se mirent à siffler.

— Murdock! rugit Trautman. Qu'est-ce qui vous prend, nom de Dieu? On les a repérés. Il suffit de descendre pour les ramasser. Alors, Murdock? Est-ce que vous m'entendez, oui ou merde?

Les écouteurs restèrent désespérément muets.

Ericson haussa les épaules.

— Arrêtez de vous exciter comme ça, mon colonel, vous allez finir par choper un ulcère. Vous voyez bien qu'il veut pas vous entendre. Allez, on rentre!

— Pas question! hurla Trautman. Gardez votre cap!

— Désolé, mon colonel, mais je peux pas faire ça. Je viens de recevoir des ordres très précis. Murdock a sûrement ses raisons.

— Descendez récupérer Rambo et l'autre Américain! Les ordres, c'est moi qui les donne maintenant!

— Du calme, mon colonel... Du calme... On n'est pas des militaires, on est des contractuels indépendants. Nos ordres, on les reçoit seulement de ceux qui nous payent. Et notre boss vient de nous dire de rentrer. Alors on rentre.

Trautman retroussa les lèvres comme s'il allait cracher.

— Des mercenaires... Mais, bon Dieu, il y a des hommes au sol. Des hommes à nous!

— Des hommes à *vous,* corrigea posément Ericson.

Du coin de l'œil, il vit le colonel porter la main à son

holster. Il ne broncha pas.

Car il avait aussi vu Doyle approcher. Le copilote appliqua le canon de son M-60 sur la nuque de Trautman.

4

Médusé de stupeur, Rambo regardait en l'air. Banks, jeté comme un sac sur son épaule, ballottait mollement tandis qu'il courait à travers la clairière.

Des obus de mortier explosaient à sa droite et à sa gauche.

L'Agusta s'arrêta brusquement dans sa descente.

Il vit très nettement le pilote hausser les épaules puis lui adresser un petit signe.

L'hélicoptère vira dans un sifflement de rotor. II reprit de l'altitude.

Sur l'épaule de Rambo, Banks gémit:

— Mais qu'est-ce qu'il fait? Pourquoi?

— Ils nous plaquent.

— Non? C'est pas vrai? Ces salauds-là nous laissent tomber?

— Oui, mon vieux. On reste tout seuls.

Rambo déposa Banks sur le sol et pivota vers la lisière de la forêt, tirant sans espoir sur les attaquants.

Ouais, ces salauds-là nous laissent tomber...

Il poussa un juron étouffé, tira encore une cartouche, deux cartouches puis le fusil se tut. Plus de munitions. Rambo jeta l'arme sur le sol de la clairière et leva un dernier regard sombre vers le ciel. Il vit la queue de l'Agusta qui filait vers le camp de base. Bientôt le gros hélicoptère ne fut plus qu'un point.

Dans la forêt, les coups de feu se firent plus espacés. Puis ils cessèrent. Les mortiers s'étaient tus.

Les soldats vietnamiens arrivèrent en terrain découvert et amorcèrent un mouvement d'encerclement autour des

deux Américains. Ramassant l'AK-47 par le canon, Rambo les attendit, décidé à se battre jusqu'au bout.

Heureusement que Co avait obéi et s'était éclipsée. Elle, peut-être, pourrait leur échapper.

En les voyant arriver, il sut que c'étaient les soldats qui les suivaient depuis le camp. Le sergent Tay s'avançait à leur tête. Il s'arrêta devant Rambo. Lui aussi avait reconnu ce prisonnier qui s'était évadé du camp après qu'il lui eut lacéré la poitrine et le dos à la pointe de son couteau. Rambo fit un serment muet: *Si je survis, le salaud qui m'a fait cette crasse le paiera cher! Et je jure de tout faire pour survivre et le retrouver!*

Les deux hommes se regardaient. Après toutes ces années... Absorbé par le face à face, Rambo n'entendit pas le soldat lever son arme derrière lui. Il crut que sa tête explosait lorsque la crosse de l'AK-47 s'abattit à toute volée sur son crâne. Il s'écroula, le visage blême de douleur et de rage.

Tapie dans les feuillages de l'autre côté de la clairière, Co observait la scène. Elle était bien cachée mais suffisamment près pour voir la sueur perler aux tempes et aux sourcils des soldats. Et pour voir la colère qui déformait leurs traits. Elle sentit ses mains se crisper douloureusement sur le carquois. Ils encerclaient son homme. Une crosse s'abattait sur le crâne de son homme.

Elle le vit se relever à grand-peine, se mettre à genoux. Puis un sergent lui décocha un méchant coup de pied dans les testicules. Co vit son homme se plier en deux, retomber. Elle vivait sa douleur, la ressentait dans sa chair. Ils lui frappèrent le dos, les jambes, la poitrine, le ventre.

Oui, Rambo était son homme depuis qu'il lui avait promis de l'épouser, de l'emmener avec lui en Amérique. Et il lui avait dit d'aller se cacher parce qu'il voulait la préserver.

Rien ne pouvait plus briser le lien qui s'était tissé entre eux.

Rambo avait voulu la sauver.

Elle regarda les soldats s'emparer de son homme et de Banks. Ils les traînèrent vers la forêt-. Elle se fit une promesse. Plus qu'une promesse, un vœu sacré.

Co porta la main à son petit médaillon d'or.

Rambo avait voulu lui sauver la vie.

Maintenant, devant Bouddha, elle jurait de sauver la vie de Rambo.

5

Murdock posa sèchement un verre de scotch sur son bureau métallique et, aussi poliment que faire se puisse quand on donne un ordre, dit:

— Désolé, je n'ai pas de glace. Buvez.

Trautman était hors de lui.

— Non, mais, vous êtes conscient de ce que vous avez fait?

— Conscient? Bien évidemment que je suis conscient. C'est pour ça que je fais ce qu'on me dit. Et j'attends la même chose des hommes qui sont sous mes ordres. Si votre gars — je ferais mieux de dire votre cinglé —, si Rambo avait fait ce qu'on lui disait de faire, il aurait pris ses photos et aurait rappliqué au point de ramassage. Alors, on l'aurait ramené ici et il n'y aurait pas eu de problème.

Trautman empoigna son verre de scotch et l'envoya contre un mur où il se fracassa. Des vapeurs de whisky envahirent l'atmosphère.

— Je veux une explication, nom de Dieu!

Murdock regarda fixement l'officier. Il respira profondément et s'assit.

— Tout avait été soigneusement mis au point. À notre connaissance, ce camp était vide. Rambo ne devait pas trouver de prisonniers. Par ailleurs, c'était bien le camp où il avait été interné. La valeur symbolique ne doit pas vous échapper; le brave qui accepte de retourner dans l'enfer vert voir s'il reste encore des prisonniers. Naturellement, s'il s'était fait prendre, il redevenait un simple citoyen, un fêlé agissant pour son propre compte. S'il avait réellement rapporté des preuves, eh bien, ces preuves se seraient

perdues quelque part entre Bangkok et Washington. Clair, net et sans bavure. Vous me suivez?

Trautman hocha la tête, interdit. Il croyait avoir compris mais il ne pouvait accepter la conclusion de son raisonnement. C'était trop abject. Il espérait que Murdock allait lui donner une autre explication.

— Pas de prisonniers de guerre, reprit l'homme de la CIA. Dans le cas le plus favorable, et le plus probable selon nos vues, le vaillant soldat est là pour en attester. Le Congrès gobe l'histoire. L'Association des Familles la gobe. Avec un peu de chance, les anciens combattants la gobent aussi. Seulement, voilà... Comment pouvait-on deviner que les Viêts allaient revenir dans ce camp et que votre tordu allait se croire obligé de jouer les héros? Prendre des photos ne lui suffisait pas. Il a fallu qu'il ramène un souvenir du pays! J'ai été obligé d'annuler l'opération. Je n'avais pas le choix. Les ordres, que voulez-vous...

— Terminer avec extrême préjudice (1)...

— Vous fabulez, Trautman. Jamais la CIA n'a ordonné une chose pareille! Jamais! Ce que vous ignorez peut-être, c'est ce qui se serait passé si Rambo avait ramené le prisonnier. En 72 quand la guerre tirait à sa fin, le Nord-Viêtnam nous a demandé quatre milliards et demi de dollars contre les prisonniers. Quatre milliards et demi pour une poignée de fantômes qui devaient tous être plus ou moins déplafonnés. Un boulet pour la société, en somme. Il n'était pas question de payer.

Trautman était atterré.

— Donc la rançon n'a pas été payée. Et aujourd'hui, c'est toujours le même mensonge! L'équipe qui devait se porter à la rescousse des prisonniers n'existe pas!

— Enfin, Trautman, vous n'êtes pas un enfant... Vous imaginez le tableau si on se mettait à montrer des prisonniers de guerre aux informations télévisées? Qu'est-ce qu'il faudrait faire? Reprendre la guerre à zéro? Bombarder Hanoi? Parce que vous pensez bien que le

Sénat ne débloquerait pas quatre milliards et demi de dollars pour la libération d'une bande de zombies. Je suppose que vous avez entendu parler du déficit extérieur dernièrement.

Le colonel Trautman s'emporta à nouveau.

— Des zombies! Des zombies!

Le terme l'avait frappé comme une gifle en pleine figure. Murdock attrapa son verre de scotch et en descendit une solide gorgée pour se donner du cœur au ventre tandis que Trautman poursuivait, écumant de rage:

(1) Formule cryptique utilisée par la CIA pour ordonner une liquidation physique.

— Je ne sais pas dans quel état ils sont. Peut-être qu'ils prient chaque jour le ciel pour qu'il leur apporte la mort et mette un terme à leurs souffrances. Mais ces hommes se sont battus avec cœur et loyauté pour leur pays! Alors, milliards de dollars ou pas, il faut que quelqu'un aille les tirer de là!

Murdock reprit une gorgée de whisky.

— Il n'est pas question que ça se fasse.

— Je n'aimerais pas être à votre place, Murdock.

L'homme de la CIA acheva son verre d'un trait

puis soupira:

— Je savais que cette conversation ne mènerait à rien. Je savais qu'il était impossible d'expliquer ce genre de choses à... comment dire...? À des gens de l'extérieur. Mais vous devez au moins me reconnaître le mérite d'avoir essayé. Je vais donc m'efforcer d'oublier cette entrevue et je vous demanderai d'en faire autant. N'en parlez à personne. Jamais. Ce serait une grave erreur.

— C'est vous qui commettez une erreur, Murdock.

— Pardon?

— Je vous ai dit que je n'aimerais pas être à votre place parce que je le connais mieux que vous...

— Oui ça?

— Rambo. Vous n'avez pas compté avec lui. Vous auriez dû.

6

Rambo reprit connaissance. Malgré son état de demi-conscience, il se rendit compte qu'il était suspendu à une croix de bambou. Le souvenir était ancien, mais la sensation douloureusement familière. Une lame passa devant ses yeux. Une lame noire. Il avait du mal à focaliser mais il reconnut son propre couteau. La voix de Tay s'éleva, en vietnamien:

— Bel objet. C'est gentil d'être revenu pour me faire un si joli cadeau...

La tête de Rambo cessa de tourner. Il acheva de retrouver ses esprits. Tay parlait toujours:

— Vraiment très gentil. Tu t'en es donné de la peine pour revenir ici m'apporter ce magnifique couteau. Je crois que je devais vraiment te manquer.

Les pensées de Rambo était parfaitement claires, maintenant. Tragiquement claires. II se rappela. L'hélicoptère qui repartait. Les soldats qui l'encerclaient. Le coup de crosse sur la tête. Puis les autres coups sur tout le corps.

— Où est Banks?

Tay le gifla à toute volée.

— Banks? Tu veux sans doute dire le prisonnier qui s'est évadé. Il s'ennuyait tellement de ses amis qu'on l'a remis avec eux.

— Dans la grotte?

Rambo tourna la tête vers la falaise. Il regretta aussitôt ce mouvement instinctif. Une douleur affreuse lui déchira les bras.

— Provisoirement, précisa Tay. Il nous rejoindra tout à l'heure. Pour le moment, on a prévu un petit divertissement. Un exemple très instructif pour les prisonniers qui auraient envie de s'évader. À propos, je n'ai pas oublié cette petite chasse à l'homme que tu m'as fait faire dans la forêt il y a quelques années. Trois jours! Et tu as réussi à me filer entre les doigts... Le chef de camp était furieux. J'ai été la risée des autres sous-officiers. Tu m'as ridiculisé! Et c'est à cause de toi que je n'ai jamais obtenu ni avancement ni mutation.

Tay se tut. Rambo le vit tourner la tête à gauche et l'imita. Le geste faillit lui arracher un cri de douleur. Un officier approchait d'un pas arrogant, très militaire. II portait un uniforme immaculé. Jusqu'à présent, c'était le seul homme présentable que Rambo eût vu dans l'enceinte du camp.

— Pressez le mouvement, Tay. Qu'on en finisse.

— J'allais justement lui expliquer le programme, mon capitaine.

L'officier se présenta:

— Je suis le capitaine Vinh. Et vous, quel est votre nom?

Il attendit, raide comme un piquet, devant la croix.

Rambo ne répondit pas.

— Vous finirez bien par me le dire, affirma Vinh d'un ton convaincu. J'ai informé mes supérieurs de votre exploit. Naturellement, ils désirent des éclaircissements. À l'évidence, vous n'êtes pas arrivé ici par vos propres moyens. Par ailleurs, un hélicoptère dépourvu de toute immatriculation a essayé sans succès de vous embarquer à son bord. Oui se trouvait dans cet appareil? Qui vous a ordonné de venir ici?

Rambo gardait un silence obstiné.

— Comme vous voudrez. Vous allez parler. Et plus vite que vous ne le croyez.

Vinh fit un signe à Tay. Puis il se recula, comme s'il ne voulait pas souiller son bel uniforme. Du coin de l'œil,

Rambo le vit se frotter les mains. Tay hocha la tête, se tourna vers Rambo et leva le couteau.

— Tu as toujours tes belles cicatrices et c'est sans doute à ça que tu t'attends. Mais non. On a bien amélioré les installations du camp. Je ne voudrais pas que tu rates ça.

Stupéfait, Rambo sentit la croix de bambou se soulever. Des soldats appuyaient sur un bras de levier qui y était fixé par l'intermédiaire d'un axe. On le déplaça sur la gauche. Les oscillations de son corps lui brûlaient les poignets.

La croix s'arrêta.

Rambo baissa la tête. De chaque côté de son champ de vision, il apercevait le renflement de ses solides pectoraux. En dessous, ses pieds et, encore plus bas, une fosse.

Elle mesurait environ deux mètres cinquante de diamètre et trois mètres cinquante de profondeur. Au-dessus de sa tête, le soleil au zénith tombait droit entre les arbres et lui brûlait le cuir chevelu. Pas une ombre. Rien pour altérer ou brouiller sa vision.

Et pourtant...

Il était sûr que ses yeux lui jouaient un tour.

Le fond de la fosse bougeait.

Non, ce n'était pas une illusion, ça bougeait vraiment. D'abord, il pensa à des serpents. Mais il comprit que des reptiles ne pouvaient pas être à l'origine de ce mouvement.

Ça ondulait. Ça se soulevait et s'abaissait comme si le sol respirait. C'était presque un bouillonnement.

Le fond de la fosse n'était pas solide.

Rambo tressauta d'horreur et faillit se déboîter les épaules.

Ce n'était pas solide mais ce n'était pas liquide non plus. C'était entre les deux. Une consistance visqueuse qui lui rappelait les sables mouvants, la vase des marais.

L'ondulation recommença. Il y avait des remous. Des bulles éclatèrent à la surface de cette purée bourbeuse. Rambo savait que les bulles n'étaient pas causées par la chaleur. Non, il y avait quelque chose à l'intérieur de cette

fange. Cette masse pâteuse dégageait une odeur pestilentielle. Elle avait une couleur brun verdâtre. Elle était faite d'excréments, de nourriture avariée, de cadavres d'animaux, de détritus de toutes sortes qu'on y déversait et qu'on laissait macérer. C'était une fosse d'aisance à ciel ouvert. Un cloaque.

Et ça bougeait parce que ça grouillait de vie. C'était plein d'asticots, de larves, de vers, de sangsues, d'insectes.

La croix de bambou commença à descendre. Faisant fi de la douleur, Rambo se mit à gesticuler comme un forcené. Il avait envie de hurler. Puis il se maîtrisa. Il ne voulait pas donner à Tay le plaisir de le voir craquer. Et, surtout, surtout, il fallait qu'il verrouille son esprit, qu'il redevienne micro-organisme sur sa toile d'araignée. Que le cloaque cesse d'être réel.

Mais la fange était bien là. Le bambou descendait trop vite. Il n'avait pas le temps de faire le vide en lui-même. Et le choc était trop violent. II ne parvenait pas à se concentrer. Il plia les jambes, mais la croix descendait et ses chaussures finirent par pénétrer dans cette vase infecte. Elle avait la consistance d'une bouillie. Une bouillie brun verdâtre.

Mais il n'en était qu'aux souliers. Sa peau n'avait pas touché la fange. Il n'en connaissait pas encore le contact. Le bouillonnement s'accentua. Son intrusion provoquait l'agitation de la vermine.

Puis le bambou descendit d'un coup sec et, brusquement, il se trouva plongé dedans jusqu'aux genoux. Il essaya de tirer sur ses bras. Impossible. La vase le suçait. Il sentit la pulpe tiède, graisseuse, nauséabonde lui envelopper les jambes. La croix s'abaissa encore. Il était dans le limon jusqu'au ventre. Quelque chose lui picota les parties intimes. Il les sentit se recroqueviller.

Puis, d'un seul coup, on le plongea jusqu'au cou. Des choses s'agrippaient à sa poitrine, piquaient, mordaient, suçaient.

Rambo croyait avoir vécu toutes les horreurs possibles et imaginables. Il se rendit compte qu'il se trompait. La purée poisseuse et ondulante puait tellement qu'il sentit des spasmes lui secouer l'estomac. Il faillit vomir. Partout sur son corps, il sentait les frétillements, les piqûres, la succion des habitants du cloaque. Dans un geste de désespoir, il leva les yeux vers le haut. Il ne vit que Tay, au bord de la fosse, qui le regardait avec intérêt. Il eut envie de crier: *Pitié! Faites-moi remonter! Sortez-moi de là!*

Mais là-haut, Tay sourit. Il agita la main en signe d'adieu et se retourna vers ses hommes. Rambo plongea en entier.

Le noir.

C'était indescriptible. Déployant un effort surhumain pour s'empêcher de respirer, Rambo sentit la fange s'engouffrer dans ses oreilles, dans son nez, lui poisser les lèvres. Il serrait les paupières de toutes ses forces mais la pression de la boue gluante lui enfonçait les yeux à l'intérieur du crâne. Ses poumons commencèrent à le brûler, ils demandaient de l'air. Une chose molle lui lécha le bord d'une oreille. Une autre grattait à l'intérieur d'une narine, comme pour l'agrandir. Il avait envie d'éternuer, d'expulser cette créature infâme. Mais il se retenait. II avait peur de respirer par réflexe, d'ouvrir la bouche et de laisser le limon lui entrer dans la gorge, dans les poumons. Sa peau le démangeait de partout.

Sa tête se mit à tourner. Impossible de tenir plus longtemps. Respirer. Il avait besoin de respirer. Sa conscience mollissait à cause du manque d'oxygène. Et, en même temps, ses sens s'anesthésiaient. Il bougeait comme dans un cauchemar, marchant sur place pour aller nulle part.

Enfin, la fosse et les bestioles qui y fourmillaient cessèrent d'exister. Rambo avait atteint le stade ultime du Zen. Le seuil de la mort.

Combien de temps avait passé lorsqu'il eut la vague sensation d'une secousse puis d'un mouvement ascendant?

Il n'aurait su le dire. Une lumière ténue filtra à travers ses paupières closes. Il sentit la pression décroître, l'air sur son visage, la vase qui dégoulinait de son corps. Il souffla, expulsant le parasite qui s'était niché dans son nez. Il se frotta la tête contre l'épaule, écrasant un ver. Il ouvrit les yeux.

Respirer! Il pouvait respirer!

Le visage de Tay apparut au niveau du sien, souriant d'une oreille à l'autre.

— Tu veux faire une autre excursion en bas ou tu préfères répondre aux questions du capitaine?

— Ta gueule!

Près de Tay, le capitaine Vinh eut un sursaut offusqué.

Tay ricana:

— J'aurais dû te prévenir. Le capitaine déteste la grossièreté. Je vais te laisser un peu plus longtemps là-dedans. Ça t'apprendra peut-être à être poli.

Il fit un geste à ses hommes. La croix de bambou se remit à descendre. Rambo baissa les yeux. Des sangsues se tortillaient, accrochées à sa poitrine. Elles avaient une couleur de tripes. Elles lui pompaient le sang.

Cette fois, Rambo comprit qu'il allait mourir.

Ou devenir fou.

Ou répondre à leurs questions.

Un bruit de moteur dans le ciel fit lever toutes les têtes. Et le Huey apparut, au-dessus d'un accident de terrain. Le cœur de Rambo s'emballa dans sa poitrine. Les Américains! Ils ne l'avaient pas abandonné! Ils avaient vu les soldats près de la clairière et ils étaient partis chercher des renforts. Maintenant, ils revenaient avec un autre hélicoptère.

Ses semelles étaient à quelques centimètres de la bourbe.

Dépêchez-vous, les gars! S'ils me lâchent là-dedans, je serai mort avant que vous me trouviez!

Le « flap-flap » des pales s'amplifia. Le Huey descendit vers les baraquements, pliant les branches des arbres et soulevant une nuée de particules terreuses. Rambo savait que d'une seconde à l'autre, les hommes de la Force Delta allaient débarquer. Il entendait déjà le jappement des fusils, le crépitement des mitraillettes.

Mais pourquoi ne tiraient-ils pas avant de se poser?

Deux poids lourds franchirent la barrière d'entrée en cahotant. Leurs garnitures de freins couinèrent lorsqu'ils firent halte à quelque distance du Huey. Les hayons s'ouvrirent avec un bruit de ferraille. Une quinzaine de soldats vietnamiens sautèrent du premier camion.

Alors, Rambo comprit pourquoi le Huey n'avait pas ouvert le feu sur le camp. Les soldats qui débarquaient du deuxième camion étaient des Soviétiques. L'Américain reconnut les insignes sur leurs treillis sombres. Ils faisaient partie des troupes d'élite aéroportées.

Pour Rambo, la douche fut rude après la bouffée d'espoir. Il vit les portes à glissière du Huey s'ouvrir tandis que les pales ralentissaient progressivement avant de s'immobiliser. D'autres Soviétiques descendirent de l'appareil: trois soldats des troupes aéroportées et deux lieutenants.

Immédiatement, le groupe de Soviétiques forma les rangs. Les hommes se figèrent au garde-à-vous et saluèrent. Les officiers les passèrent en revue. Malgré sa douleur, malgré sa hantise de voir les Vietnamiens le laisser tomber dans la fosse grouillante, Rambo ne put s'empêcher de noter la singulière différence entre la discipline des Soviétiques et celle des Vietnamiens. Il songea que le capitaine Vinh, tiré à quatre épingles dans son uniforme impeccable, aurait peut-être donné cher pour changer d'armée.

Les officiers soviétiques paraissaient immenses à côté des Asiatiques. Ils avaient un regard froid comme la steppe sibérienne.

Ils regardèrent dans la direction de Rambo et marquèrent un temps d'arrêt, visiblement écœurés. L'un d'eux aboya un ordre. Bien que supérieur en grade, le capitaine Vinh approcha et rectifia la position. Rambo n'entendait pas mais il voyait les hommes faire des gestes nerveux, impatients. Le capitaine Vinh acquiesça de petits hochements de tête saccadés puis se retourna en criant:

— Sergent, sortez le prisonnier de là.

L'un des Soviétiques approcha et prit la parole en anglais:

— Quel supplice vulgaire! Ces gens manquent totalement de classe.

C'est alors qu'il vit le couteau de Rambo dans le fourreau fixé au ceinturon de Tay. Il s'empara de l'arme, l'examina d'un œil de professionnel et ajouta:

— Ça, par contre, quelle classe!

Les narines pincées, il s'avança jusqu'au bord de la fosse et pointa le couteau vers la poitrine de Rambo. L'Américain eut un mouvement de recul dont l'unique effet fut de le faire ballotter dans le vide. Mais le Soviétique n'avait pas l'intention de le maltraiter. Avec la lame effilée, il détacha une vingtaine de sangsues gorgées de sang. Pour finir, il fit sauter une bestiole gesticulante qui se nourrissait au cou de l'Américain, tout près de la jugulaire. Rambo se raidit en sentant la lame coupante comme un rasoir lui effleurer la veine. Mais, d'un geste aussi précis que celui d'un chirurgien, l'officier donna un petit coup de couteau sec qui expédia la sangsue au sol.

— Mais nous n'avons pas fait les présentations, reprit-il. Voici le lieutenant Yashin et je suis le lieutenant Podovsk. Je ne sais pas encore qui vous êtes mais ça ne saurait tarder.

Il fit volte-face vers Tay et ses hommes, ajoutant:

— Il pue. Nettoyez-le et ensuite, amenez-le-moi à l'intérieur.

7

À genoux dans la grotte, derrière les barreaux de bambou, Banks vit les deux officiers soviétiques s'éloigner à grands pas de la fosse. Les Vietnamiens détachèrent Rambo, lui jetèrent quelques baquets d'eau pour le nettoyer puis le traînèrent vers un baraquement. Banks entendit une toux rauque dans son dos puis une voix graillonnante:

— J'avais parié que vous réussiriez.

— Ce sera pour la prochaine fois.

— Oui, dit l'homme sans conviction, la prochaine fois.

Un autre prisonnier toussa et demanda d'une voix affreusement hachée:

— Tu as déjà été torturé par les Russkoffs?

— Oui, répondit Banks.

— Comment on fait...? Enfin... Je veux dire... Comment on fait pour ne pas parler?

Banks lança un regard accablé vers le baraquement où ils avaient conduit Rambo.

— Il n'y a qu'un truc: s'accrocher à l'espoir qu'ils vont te tuer sans le faire exprès.

I
LA TOMBE

Rambo savait ce qui l'attendait et la perspective n'était pas engageante. Pourtant, il faillit sourire lorsque Podovsk ordonna à Tay de s'en aller en laissant un de ses hommes dans la pièce. La tête frustrée du sergent était trop drôle à voir. Mais il obéit, la rage au ventre. On ne discutait pas les ordres d'un officier soviétique.

D'un geste, Podovsk indiqua à Rambo de s'asseoir sur une chaise. Puis il alla s'appuyer à la table métallique. C'était un homme blond et grand. Il portait des lunettes cerclées de métal et son visage aux traits fins avait une expression intelligente, sensible même, mais aussi calculatrice. Il avait un peu l'air d'un directeur de banque.

Le lieutenant Yashin n'était pas du tout sur le même modèle. Il était aussi grand que Podovsk mais beaucoup plus épais. Il avait une moustache touffue et son faciès taillé à coups de serpe trahissait une bonne dose de sang mongol. Le pin brodé sur son épaule indiquait qu'il était *costune,* éclaireur cosaque.

Il y eut un long silence après la sortie de Tay puis Podovsk s'approcha, le couteau de Rambo à la main. Il désigna les cicatrices sur les solides pectoraux de l'Américain.

— Je vois que vous savez ce que souffrir veut dire. Dois-je en conclure que vous avez par le passé eu affaire à mes camarades vietnamiens?

Il attendit.

— Vous ne répondez pas? Peu importe. Je sais déjà par le capitaine Vinh que vous avez fait un séjour ici. Je vous posais simplement cette question pour... comment dire?... pour briser la glace. Mais vous allez peut-être accepter de me dire votre nom. Un nom... Ça n'engage à rien...

Les yeux de Rambo se fixèrent sur le plancher.

— Dommage, reprit Podovsk. J'aurais aimé que cette entrevue se passe agréablement. Car je dois vous dire que j'ai les moyens de vous faire parler. Bientôt, vous allez me confier des choses que vous ne révéleriez même pas à votre maîtresse.

Aussi borné que ceux de chez nous, songea Rambo. *Une maîtresse? Comme si un homme avait forcément une maîtresse...*

Mais à ce moment, malgré lui, son esprit s'évada vers Co. Où était-elle? Avait-elle pu s'en sortir?

— Vous devez bien savoir à quel point il est vain de résister, enchaîna le Soviétique. La bonne entente vaut quand même mieux que la torture, non? Alors, soyez raisonnable et répondez de vous-même. Il y a tant de choses que je voudrais savoir. Par exemple, recevez-vous directement vos ordres du gouvernement américain? Oui sont vos contacts locaux? Où se trouve votre camp de base? Quels plans avez-vous mis sur pied pour délivrer les prisonniers? Et j'ai encore beaucoup d'autres choses à vous demander. Êtes-vous décidé à me répondre?

Rambo tourna la tête vers la fenêtre.

— Je m'attendais à ce genre de réaction, commenta Podovsk. Sachez que je ne vous considère pas autrement que comme un soldat. Un semblable en quelque sorte qui, par le fait du hasard, se trouve dans un camp adverse. Faites preuve de bonne volonté et vous vous éviterez bien des désagréments.

L'officier se tut une seconde, parut réfléchir puis poursuivit:

— J'avais autre chose à vous demander et, si vous

préférez, nous allons commencer par là. Je voudrais que vous preniez cette radio, que vous appeliez votre Q.G. et que vous leur annonciez que l'opération a raté. Qu'il n'y a pas de prisonniers ici. Voulez-vous le faire?

Il tendit un micro. Rambo continua à regarder dehors par la fenêtre ouverte...

— Très bien, trancha Podovsk. Si pour moi vous êtes un soldat qui a simplement eu la malchance de se faire prendre, pour mon camarade Yashin, vous n'êtes qu'un organisme, un animal de laboratoire sur lequel il a hâte de faire ses expériences. Il n'est pas bien causant, vous avez dû le remarquer mais il est très efficace et je ne veux pas le faire patienter plus longtemps. À toi, Yashin.

Le cosaque à la grosse moustache brune avait le crâne couvert de petits cheveux raides semblables aux poils d'une brosse à ongles. Il s'avança. Une ombre de sourire se dessina sur ses lèvres. Mais Rambo ne la vit pas. Car Rambo regardait la paire de pinces que Yashin tenait à la main.

2

La nuit était tombée.

À l'entrée du camp, le garde était plongé dans un livre américain très très cochon, traduit en vietnamien et importé en contrebande. Il entendit une pétarade sur la route et leva le nez. Un phare approchait et bientôt, une motocyclette Honda fatiguée par l'âge et les mauvais traitements s'arrêta près de la guérite. Une fille vêtue d'une robe moulante et coiffée d'un chapeau de coolie chevauchait le petit engin. C'était un morceau de roi et la sentinelle, déjà émoustillée par sa lecture, se sentit soudain à l'étroit dans son pantalon lorsqu'il la détailla. Elle lui porta le coup de grâce avec une proposition qui semblait tout droit sortie de son livre:

— Par-devant et par-derrière, ça te dit?

Oh que oui, ça lui disait. Mais il fallait savoir garder son quant-à-soi avec les putains. Il fit semblant d'hésiter.

La fille entra dans les détails du programme qu'elle lui proposait. Elle était nouvelle mais elle avait l'air de connaître le mode d'emploi pour obtenir le droit d'entrer faire son business dans le camp. Décidément, la qualité s'améliorait chez les gagneuses du village. Celle-ci avait un côté naïf mais elle énumérait les obscénités avec un manque total de pudeur. Le garde était tellement excité à l'idée que tout à l'heure, il allait la posséder par-devant et par-derrière qu'il faillit en éjaculer dans son pantalon. Elle acheva son exposé en prenant une pose provocante puis ses sourcils s'arrondirent sur une question muette.

La sentinelle ouvrit la barrière. Il sentit sa pomme d'Adam tressauter quand la fille remonta sur sa

motocyclette et repartit dans un « pout-pout-pout ». Hypnotisé, il la regarda s'éloigner d'un œil lubrique puis il poussa un juron.

Co cracha. Le simple fait d'avoir parlé ainsi à cet homme lui donnait l'impression d'avoir les lèvres souillées. Chevauchant la motocyclette qu'elle avait volée au village, elle s'engagea dans l'allée centrale du camp. Elle avait également volé la robe moulante et le chapeau de coolie et savait qu'elle avait pris un gros risque en le faisant. Mais elle en avait pris un autre, beaucoup plus grand: le soldat aurait pu lui demander ce qu'elle transportait dans son carquois de cuir. Elle aurait répondu que c'étaient des gadgets pour pimenter la chose. Mais, comme elle s'y attendait, il n'avait pas posé la question. Il était trop occupé à loucher sur ses formes et à s'exciter en écoutant le marché qu'elle lui proposait contre son entrée dans le camp.

Co mit le cap vers un bâtiment éclairé par une lumière ténue. Sa pétrolette faisait un tintamarre d'enfer mais ça ne l'empêcha pas d'entendre un autre bruit, beaucoup plus insupportable.

Le cri de Rambo.

Elle ignorait ce qu'on lui faisait mais pour lui arracher un hurlement pareil, il fallait que le supplice dépasse toutes les limites de la résistance humaine. Une colère noire s'empara de Co. Celui ou ceux qui faisaient subir ça à son homme devaient mourir!

3

Debout, les poignets attachés à des lames de sommier métallique, Rambo percuta le mur comme un boutoir. Puis son corps se mit à trembler, agité par des trépidations incontrôlables. Un mouvement réflexe, sans aucune intervention de sa volonté, comme celui d'une grenouille décérébrée raccordée à des électrodes.

Imperturbable mais l'œil brillant, Yashin manœuvrait une génératrice reliée par des câbles à une plaque métallique noire de la taille d'un livre de poche fixée sur l'estomac de Rambo à l'aide de ruban adhésif. Pendant ce temps, Podovsk faisait chauffer la lame du couteau dans un brasero plein de charbon de bois rougeoyant. Yashin coupa le courant et Rambo se tut. Les Soviétiques l'avaient aspergé avant de commencer le supplice et il ruisselait. L'eau mêlée à sa sueur formait une grosse flaque à ses pieds. Ses yeux exorbités étaient ceux d'un animal traqué. Il les tourna vers la fenêtre ouverte sur la nuit et vit le phare d'une motocyclette qui passait dans un boucan d'échappement libre.

Podovsk retourna le couteau sur les braises puis dit calmement:

— Je suis très déçu par votre manque de coopération. Vous ne voulez vraiment pas me dire votre nom?

Rambo se mordit les lèvres et se jura de ne pas crier en recevant les prochaines décharges. Podovsk insista:

— Votre nom?

Silence de Rambo. Cette fois, le Soviétique perdit son calme. Il lâcha le manche du couteau, s'empara d'un seau

d'eau posé sur le plancher et l'expédia au visage de Rambo. Puis il se tourna vers Yashin et lança rageusement:

— À toi.

Soudain, le courant se propagea à nouveau dans le corps de Rambo. Une douleur monstrueuse le déchira au niveau de la boîte fixée à son estomac, se diffusa dans ses muscles, son système nerveux, atteignit chaque extrémité de chaque ramification. Une affreuse odeur de chair brûlée se répandit dans l'atmosphère. Rambo était incapable de contrôler ses réactions. L'urine coula le long de ses jambes.

La honte... Non, la fierté ne comptait plus. La maîtrise de soi ne voulait plus rien dire. Seule existait la douleur. En dépit de tous ses efforts, il poussa un long rugissement d'animal à l'agonie. Il hurla, hurla, hurla jusqu'à ce qu'il sente ses cordes vocales sur le point d'exploser.

La puissante secousse du courant fit vaciller l'ampoule qui pendait au plafond.

Puis Yashin abaissa la manette.

Épuisé, Rambo se mit à pendre au bout de ses ressorts, le corps tremblant, la respiration haletante.

Podovsk retrouva son ton calme et compréhensif:

— Eh bien, camarade, tu dois te rendre compte qu'il est vraiment fâcheux d'en arriver là...

Il tapota quelque chose dans la poche de sa veste.

— Oh, fit-il, j'allais oublier! Je pense que ceci pourrait t'intéresser.

Il sortit plusieurs feuilles de papier et les plaça sous les yeux de Rambo, dilatés par la souffrance et la rage impuissante.

— Une transcription, expliqua-t-il. Celle de la conversation entre l'hélicoptère qui venait vous chercher et votre camp de base. Tu peux la lire? Non, trop de sueur dans les yeux. Très bien, je vais le faire pour toi. Ouvre bien tes oreilles.

Et Podovsk commença la lecture avec une délectation évidente:

— *Allô! L'Antre aux Loups?* Hé, vous utilisez des noms pittoresques.

Le Soviétique ajusta ses lunettes et reprit:

— *Allô! L'Antre aux Loups? C'est Rambo et mieux que ça, il ramène l'un des nôtres avec lui.* Bien sûr, la traduction n'est peut-être pas très facile mais je pense que tu admireras la performance de notre équipe de décryptage. Ils ont réussi à intercepter le message transmis par votre satellite espion et à le décoder. C'est tout de même fort. Je reprends. Ah, ici, c'est la réponse du commandement: *Ici Chef de Meute. Ordre Alpha-Kilo-Victor à exécuter immédiatement. Regagnez l'Antre aux Loups, Libellule.* Des noms décidément très pittoresques, ricana le lieutenant Podovsk.

Dans un geste exagérément aérien, il approcha de nouveau le papier des yeux de Rambo.

— Regarde toi-même, enchaîna-t-il. Le pilote n'en croyait pas ses oreilles. Il a demandé au commandement de répéter: *Libellule à Antre aux Loups. Répétez l'Ordre, Chef de Meute. Je n'ai pas bien compris.* Réponse du commandement: *Vous avez parfaitement compris. Revenez ici immédiatement, nom de Dieu! Votre mission est annulée.*

Le Soviétique sourit. Un sourire amical, engageant.

— Tu vois, je connaissais déjà ton nom. Et la réponse à une grande partie des questions. Tu vois aussi quel genre de crapule tu essaies de couvrir par ton silence. J'admire ton courage mais c'est clair; ils vous ont froidement laissés tomber. Alors, sois logique, rends-leur la pareille. Appelle-les à la radio. Dénonce-les. Dévoile publiquement leurs crimes et leur lâcheté.

Rambo détourna le regard et, de nouveau, fixa la nuit derrière la fenêtre. Podovsk soupira.

— Entêté jusqu'au bout. Très bien, dans ce cas, crie. Crie à te faire éclater les veines. Il n'y a pas de honte à ça. Dans cette pièce, la honte n'existe pas.

Il claqua les doigts. Yashin actionna la manette de la génératrice. Rambo sentit l'intenable secousse du courant qui le pénétrait et il hurla.

Un long hurlement rauque.

Et Podovsk hurla à l'unisson:

— Oui! Gueule! Vas-y, gueule! Gueule aussi fort que tu le peux!

Dehors, dans la nuit, il se mit à pleuvoir. La brume permanente se changea en petite averse puis, peu à peu, les nuages invisibles ouvrirent les vannes et l'averse devint un orage tonitruant qui faisait battre les feuilles et délavait le sol. Les énormes gouttes venues du ciel tambourinaient sur les toits de tôle, couvrant les cris de Rambo.

Sur la droite, dans l'un des baraquements, Co retira son couteau planté dans l'artère rénale d'un soldat. Puis elle enleva la main qu'elle lui avait appliqué sur la bouche et laissa le cadavre s'effondrer. Sans se préoccuper du sang qui tachait sa robe provocante, la Vietnamienne la découpa au-dessus du genou d'un coup de couteau. Puis, jugeant qu'elle n'était pas encore assez libre de ses mouvements, elle y tailla une fente jusqu'à mi-cuisse. Cela fait, elle s'empara de l'AK-47 de sa victime et ressortit. Elle alla récupérer le carquois et l'arc de Rambo près de sa motocyclette et s'éloigna sous la pluie battante vers le bâtiment d'où venaient les cris.

4

Derrière la fenêtre, un éclair zébra le ciel. Sa clarté bleue illumina l'enceinte puis la nuit reprit ses droits, plus opaque encore. La pluie redoubla.

Mollement pendu aux ressorts, Rambo sentait qu'il avait atteint le bout de sa résistance. Podovsk semblait partager cette impression. Il s'approcha, l'air soucieux. L'Américain rassembla ce qu'il lui restait de forces et leva la tête. À travers une buée déformante, il vit un grand sourire étirer les lèvres du Soviétique.

— Encore vivant? Vraiment, tu es coriace! Sans doute le plus coriace que j'ai jamais rencontré.

Le sourire de Podovsk s'effaça.

— Mais, reprit-il, tu es quand même au seuil de la mort. Et tout ça pour quoi? Pour protéger des hommes qui t'ont trahi! Tu crois vraiment que ça en vaut la peine? Allons, passe ce message radio et tout sera fini… Tu ne veux pas?

Il avait à peine achevé sa phrase que la porte s'ouvrit sous une violente poussée. Rambo entendit un clapotis puis vit un homme ruisselant entrer dans la pièce. Il réalisa bientôt que ses yeux douloureux lui jouaient des tours. Il y avait *deux* hommes.

Le sergent Tay poussait Banks devant lui. Il guidait son prisonnier à l'aide d'un fil de fer qu'il lui avait serré autour du cou. Tay donna une secousse inutile au fil de fer. Le corps efflanqué de Banks sursauta.

— Tu vois que je suis gentil, ricana Podovsk. Je t'ai amené de la compagnie.

Il fit un signe. Yashin quitta sa génératrice, écarta le sergent Tay et, d'un geste brutal, envoya Banks valser

contre le mur près de Rambo. Banks poussa un gémissement et s'écroula, roulé en boule sur le plancher.

— Passe le message, insista Podovsk. Ça évitera beaucoup de tracas à tout le monde.

Il fit un nouveau signe à Yashin. Le grand cosaque sortit le couteau du feu. Tenant l'arme devant lui comme un étendard, il approcha de Rambo avec une lenteur délibérée. Rambo sentit la chaleur sur sa peau puis la lame s'arrêta juste devant ses yeux. Il essaya de tourner la tête mais Yashin l'empoigna par le menton et l'obligea à regarder le couteau rougi à blanc.

— Rappelle-lui les bons souvenirs, dit paisiblement Podovsk.

Et Yashin appliqua la lame sur la joue de Rambo. La chair brûlée grésilla. La douleur fut atroce. Rambo ouvrit la bouche pour hurler mais il n'en sortit qu'un halètement rauque. Une odeur de viande carbonisée lui emplit les narines et il imagina la marque noire triangulaire sur sa peau.

— Alors? demanda Podovsk. Tu le passes ce message? Non? Bien. Plante-lui le couteau dans l'œil.

Rambo gigota désespérément, essayant d'éviter l'inévitable. Mais, curieusement, Yashin s'écarta de lui.

C'est alors que Rambo comprit. Podovsk ne parlait pas de son œil mais de l'œil de Banks. Tay empoigna le prisonnier par les cheveux et le força à relever la tête. Yashin approcha.

— Tu te moques de souffrir? lâcha Podovsk d'une voix grinçante. De mourir, même? Mais ça te fera peut-être plus d'effet si c'est un autre qui encaisse à ta place...

Yashin commença à tracer des cercles dans les airs avec la pointe brûlante du couteau. Les cercles se rétrécirent progressivement tout en s'approchant de l'œil droit de Banks.

— Alors? fit Podovsk.

— Ne craque pas! hurla Banks. Laisse ces fumiers faire leur saloperie jusqu'au bout!

La lame approcha encore. Rambo savait que Banks sentait la brûlure de l'acier surchauffé. Tremblant de colère et de dégoût, il voyait déjà l'œil de son compagnon éclater, le liquide glaireux et fumant gicler hors de l'orbite.

— Alors?

Rambo hocha la tête.

Yashin recula. Tay lâcha la tête de Banks qui retomba durement sur le plancher. Le sourire réapparut sur les lèvres de Podovsk.

— Bien, fit-il. Tu vois que tu finis par faire des progrès. Mes félicitations. Seuls les imbéciles acceptent de mourir ou de laisser mourir les autres pour une cause perdue.

Il marcha jusqu'à la table métallique et alluma l'émetteur radio.

— Nos spécialistes ont identifié la fréquence mais je suppose que tu connais les codes d'émission.

Rambo hocha la tête.

— Ne fais pas ça! cria Banks. De toute façon, ces salauds ne nous laisseront pas...

— Ta gueule! jappa le sergent Tay.

Il lança un coup de pied à la figure de l'Américain. Les lèvres de Banks éclatèrent et il s'écroula, assommé.

Rambo détourna le regard en grinçant des dents. Podovsk prit le micro et donna ses directives:

— Tu vas t'identifier et dire que tu as été capturé en tant qu'espion. Tu déclareras que ta mission a échoué et que toutes les autres missions du même type connaîtront aussi l'échec. Dis-leur de ne plus recommencer ce genre d'agression. Et dénonce leurs crimes de guerre! Compris?

De nouveau, Rambo hocha silencieusement la tête.

— Bien, dit Podovsk, satisfait.

Il approcha le micro des lèvres de Rambo qui étaient encore tordues par une grimace de douleur.

— Vas-y.

Rambo inspira difficilement et, pour la première fois depuis qu'il était entré dans cette pièce, ouvrit la bouche non pour hurler mais pour parler. Sa voix s'éleva, éraillée, craquante comme une feuille morte:

— Deux cent vingt, cinquante-six... Loup Solitaire...

Il déglutit plusieurs fois pour s'humecter la gorge et reprit:

— Loup Solitaire... J'appelle l'Antre aux Loups.

Il eut une toux rauque.

— Antre aux Loups, répondez. Terminé.

5

Dans le hangar, Trautman promenait un œil terne sur la carte. La Thaïlande, le Laos et... le Viêtnam. Le Viêtnam où ils avaient abandonné Rambo. Dieu seul savait ce qu'il était en train de subir en ce moment. Si encore il était en vie...

Autour de lui, techniciens et militaires s'activaient à transporter des caisses et des cantines vers le Peregrine et l'Agusta. D'autres hélicoptères allaient bientôt arriver.

— Grouillez-vous de tout emballer et déblayons le plancher! avait dit Murdock.

Et les hommes exécutaient ses ordres. Au milieu de l'agitation, le colonel entendit soudain une voix, faible, enrouée, en provenance du haut-parleur:

— *Deux cent vingt, cinquante-six... Loup Solitaire... Loup Solitaire... J'appelle l'Antre aux Loups. Antre aux Loups, répondez. Terminé.*

Trautman eut l'impression de recevoir un coup de poing dans le ventre. Il posa sur la table sa tasse de café à laquelle il n'avait pas touché et fonça vers la console de la radio. Il n'était pas le seul à avoir entendu. Ericson, Doyle et plusieurs techniciens s'étaient figés sur place. Tous les regards se tournèrent vers le haut-parleur. Les yeux de l'opérateur étaient ronds comme des billes. Finalement, il s'éclaircit la voix et répondit.

— Deux cent vingt, cinquante-six, nous vous recevons, Loup Solitaire. Veuillez indiquer votre position. Terminé.

Trautman prit conscience d'un mouvement agité à la limite de son champ de vision. Tournant la tête, il vit Murdock apparaître à la porte de son bureau.

— Qu'est-ce qui se passe? demanda furieusement l'homme de la CIA. J'ai dit de remballer! Dépêchez-vous!

— Mais, *sir,* c'est Rambo, bredouilla l'opérateur radio. Il vient de nous contacter.

Fendant une fraction de seconde, Trautman eut l'impression que Murdock allait perdre l'équilibre.

— Rambo... Non... Mais non, voyons, c'est impossible!

6

Toujours suspendu à ses lames de sommier, Rambo déglutit à nouveau. Il lança un regard chargé de haine à Podovsk qui lui tenait le micro devant la bouche. Puis dans un crépitement de parasites, une voix se fit entendre:

— *Deux cent vingt, cinquante-six, nous vous recevons, Loup Solitaire. Veuillez indiquer votre position. Terminé.*

Rambo ne répondit pas. La voix se fit insistante:

— *Loup Solitaire, je vous demande d'indiquer votre position. Votre po-si-tion! Terminé.*

Podovsk murmura:

— Réponds! Sinon, ta position, ce sera la fosse commune.

Yashin avait remis le couteau sur les braises. Il le prit et approcha en décrivant des cercles avec la lame surchauffée.

7

Trautman n'en pouvait plus d'attendre. Il arracha le micro à l'opérateur et cria:

— John! C'est le colonel Trautman qui te parle! Où es-tu, bon Dieu?

Seul un crachotis de parasites répondit à sa question angoissée.

— Johnny! Réponds-moi!

Encore un peu de friture. Puis un grognement. Une voix cassée. La voix de Rambo! Trautman sentit son cœur bondir de joie dans sa poitrine. Mais sa joie retomba très vite. La voix de John était si faible, si éraillée. Il avait l'air au bout du rouleau. Il n'avait prononcé qu'un mot. Un mot de deux syllabes.

— *Murdock.*

La vie semblait s'être arrêtée dans le hangar. Les hommes se regardaient, le front barré de rides inquiètes. Seul Ericson était complètement insensible à ce qui se passait. Il rompit l'immobilité générale en allant se chercher une boîte de bière.

Murdock était figé comme un insecte emprisonné dans un médaillon de plastique. Il savait qu'on attendait sa réaction et il en tremblait intérieurement. Les yeux de Trautman se plissèrent pour devenir deux petites meurtrières.

— Tu veux parler à Murdock? dit-il. Je te le passe.

Il tendit le micro. L'homme de la CIA le prit d'une main mal assurée puis fit un tour d'horizon des regards braqués sur lui. Au prix d'un gros effort, il parvint à sourire. *Un*

sourire de mange-merde, songea Trautman. Il se força à prendre un ton plaisant;

— Rambo? Ici Chef de Meute. Heureux de vous savoir en vie, mon garçon. Indiquez-nous votre position. Nous allons venir vous prendre. Terminé.

Trautman était au comble de l'écœurement. Il pensa: *Retiens-toi, Sam, sinon, tu vas dégueuler. En tout cas, tu ne perds rien pour attendre, Murdock. Même si par la force des armes, tu m'obliges à regagner les États-Unis avec toi en laissant tomber John, là-bas, tu n'auras plus de pouvoir sur moi. Et, crois-moi, tu regretteras de m'avoir laissé en vie.*

— *Murdock,* répéta Rambo.

Un long moment s'écoula. À l'exception d'Ericson, tout le monde était tendu dans le hangar. Mais le haut-parleur n'émettait que de la friture. Puis la voix de Rambo s'éleva, faible mais déterminée:

— *J'arrive, Murdock. J'ai un compte à régler avec toi.*

Le sang se retira du visage de Murdock. Son sourire

de mange-merde disparut comme effacé d'un coup de gomme. Il baissa le micro en murmurant d'une voix chevrotante:

— Nom de Dieu...

8

— Espèce de...

Podovsk était trop ulcéré pour trouver ses mots. Derrière ses lunettes, ses yeux étaient devenus deux globes protubérants. Il reposa le micro pour frapper Rambo puis, changeant d'avis, fonça vers la génératrice. Les lèvres crispées dans un rictus sauvage, il actionna la manette.

De nouveau, Rambo sentit la douleur affreuse. Les spasmes incontrôlables. Il hurla, hurla. Il ne pouvait plus s'arrêter de hurler.

Puis, enfin, il atteignit le vide en lui-même. Le trou noir.

Il descendit, descendit très loin jusqu'au fond du gouffre. Le noir se fit dans sa poitrine, ses membres, son corps tout entier. Il se propagea à son cerveau. À son âme. Un trou noir incroyablement compact, tassé par la pression.

Et Podovsk tourna la manette. Les convulsions de Rambo accélérèrent. Soudain, son hurlement monta et monta encore pour devenir un cri suraigu d'une fréquence insupportable pour l'oreille humaine. Et le trou noir explosa.

Podovsk augmenta la tension. Il regarda les gesticulations obscènes de la bête hurlante attachée aux ressorts, l'urine qui, de nouveau, s'était mise à couler. Il lui fallut quelques secondes encore pour sentir qu'il se passait quelque chose d'anormal. Peut-être même quelque chose de grave. Il savait par expérience que la décharge électrique ne suffisait pas à expliquer l'agitation de plus en plus frénétique du prisonnier. Et surtout, le cri. Il n'avait

plus rien d'humain. C'était le hurlement d'un animal. D'un animal horrible, terrifiant.

Profondément troublé, Podovsk laissa la manette dans la position où elle se trouvait et s'approcha de Rambo, hypnotisé par cette furie démentielle et assourdissante.

Podovsk comprit, mais trop tard, que le courant n'était plus que le stimulus. Cet accès de violence forcenée était en fait produit par l'Américain.

Rambo poussa un rugissement de fauve. Subjugué par le spectacle, le Soviétique, immobile, vit les soudures lâcher, les ressorts claquer. La main se tendre vers lui.

Alors seulement, il eut le réflexe de reculer. Trop tard. La main l'empoigna à la gorge et serra comme un garrot. 11 avait les pieds dans la flaque d'eau et la décharge, transmise par le prisonnier, le saisit comme un dard pénétrant sa chair et s'irradia dans tout son corps. Son cœur manqua un battement. Ses membres se mirent à tressauter comme ceux de Rambo. Il gesticulait, semblable à un pantin désarticulé. Le garrot se resserrait sur sa gorge.

Dans un mouvement de rage, Rambo l'envoya valser contre la génératrice. Le Soviétique s'empêtra dans les câbles, qui cassèrent. La décharge électrique cessa d'aiguillonner les nerfs de Rambo. Soulagement infini, bien-être presque. Podovsk bouscula la table, renversa la génératrice. Rambo s'en désintéressa. Il se concentra, cassa le deuxième ressort, libérant son autre bras, et fit face à Yashin qui plongeait sur lui, armé du couteau.

Le cosaque ne fut pas assez rapide. Rambo s'accroupit, attrapa le micro que Podovsk avait lâché et, l'utilisant comme une arme, frappa Yashin à la mâchoire. Le Soviétique recula puis tomba, la bouche en sang, semant plusieurs dents sur le plancher.

Restaient le sergent Tay et le garde. Les deux hommes levèrent leur fusil. Rambo ne pouvait les neutraliser tous

les deux en même temps. Il ne pouvait pas non plus les séparer suffisamment pour les prendre l'un après l'autre.

Il vit leurs doigts se crisper sur la détente des armes.

Et le plancher explosa dans un angle de la pièce. Des éclats de bois volèrent jusqu'au plafond. Le souffle propulsa Rambo contre le mur. Il rencontra à nouveau les ressorts. Instinctivement, il leva les bras pour se protéger les yeux. Un nuage de fumée tourbillonnant envahit l'atmosphère. Une rafale d'AK-47 crépita, scarifiant le mur. Puis la fumée se dissipa et il vit Co s'extirper du trou. Le fusil à la main, elle pivota sur elle-même, balayant la pièce du regard, prête à faire feu. Podovsk et Yashin gisaient au sol. Yashin saignait. Le garde était mort, déchiqueté par les projectiles de Co. Tay avait profité de la panique pour s'éclipser. La porte était ouverte et, dehors, au milieu du martèlement de la pluie, on l'entendait hurler pour ameuter le reste de la garnison.

Un éclair illumina l'allée centrale, suivi d'un long roulement de tonnerre. Rambo récupéra son couteau, prisonnier de la poigne inerte de Yashin. Co lui lança son arc et ses flèches.

Puis, comme s'ils s'étaient entraînés ensemble pendant des mois, ils foncèrent vers la fenêtre. Rambo laissa Co sauter la première. Il sauta à son tour au moment où un éclair jetait son flash bleuté sur les baraquements. Le tonnerre suivit de très près puis la lumière bleue devint jaune. Un projecteur s'était allumé. Le faisceau se dirigeait sur eux. Juste à temps, Rambo prit une flèche, banda son arc et tira. Si l'empenne de cette flèche avait été faite de plumes, le dispositif stabilisateur aurait été ramolli par l'humidité. Mais elle était faite de plastique et totalement insensible à la pluie.

L'obscurité revint.

Mais d'autres lumières apparurent: les petites flammes crachées par les gueules des armes automatiques. Des balles traçantes se mirent à tirer en direction de la jungle

des lignes phosphorescentes, féeriques, mais mortelles. Tout en courant, Co se retournait par intermittence pour riposter d'une petite rafale. Puis un autre projecteur s'alluma et, en même temps que lui, un éclair traversa le ciel. Dans un grondement d'enfer, la foudre s'abattit sur l'un des bâtiments au centre de l'enceinte. Le projecteur, les ampoules, toutes les lumières du camp prirent brusquement une luminescence aveuglante puis il y eut une série de grésillements et tout s'éteignit.

Cette fois, l'obscurité était totale.

Rambo ouvrit une brèche dans les barbelés et ils détalèrent en direction de la forêt.

— Tu es vraiment une fille formidable, Co.

Elle le regarda, furieuse de le voir gaspiller son souffle à parler.

— *Di di mau!* Allez, dépêche!

À leur gauche, une rafale de balles traçantes troua la nuit comme un faisceau. Elles se perdirent dans la forêt, déchiquetant les lourdes feuilles, expédiant des éclats d'écorce à plusieurs dizaines de mètres.

Dans les ténèbres du camp, Podovsk se releva.

écumant de rage, le nez et les lèvres en sang. Une rafale de pluie le nettoya dès qu'il mit un pied dehors.

Où était passé cet imbécile de capitaine Vinh? Probablement chez lui, bien tranquille, pour ne pas salir son bel uniforme. Piétinant dans la boue, le Soviétique s'approcha de Tay qui était en train de distribuer des ordres gutturaux en tendant le doigt vers la forêt.

Podovsk se ravisa. Pourquoi engager la chasse à l'homme avec de pareils incapables? Il fit demi-tour. Un éclair illumina les rangs des soldats soviétiques qui attendaient en bon ordre, prêts à recevoir les instructions de leur chef.

Arrogants.

Sûrs d'être les meilleurs.

Des spécialistes.

Podovsk les regarda et hocha la tête avec satisfaction. Que Tay, Vinh et leurs bons à rien fassent ce qu'ils veulent de leur côté. Lui allait traquer Rambo et cette fille avec ses spécialistes.

Plein de confiance en lui-même, il commença à aboyer des ordres. Sa confiance s'accrut lorsqu'il vit Yashin et deux autres hommes foncer vers l'hélicoptère. Le cosaque se retourna et lui fit un signe d'intelligence. Un autre éclair brilla au moment où Yashin ouvrait la bouche pour dire qu'il partait à la poursuite de Rambo. Et Podovsk vit qu'il lui restait à peu près une dent sur deux.

9

Épuisée, haletante, Co se laissa tomber près d'une souche dans l'humus saturé d'eau. Rambo s'arrêta et s'agenouilla près d'elle, le souffle court. Au-dessus d'eux, le projecteur du Huey balayait les feuillages luisants de pluie.

À bord de l'appareil, le lieutenant Yashin grimaça un sourire édenté et encore sanguinolent. Lorsqu'en 1975 ils avaient pris l'hélicoptère à l'armée sud-vietnamienne, ils avaient eu le plaisir d'y trouver un bonus de taille: une de ces supermitrailléuses que les Américains aimaient tant utiliser contre les communistes.

— Hé oui, ricana Yashin dans sa grosse moustache, vous ne le savez pas mais j'ai un *dragon.*

Au sol, Rambo vit le projecteur s'éloigner. Il savait qu'ils ne les avaient pas repérés. Après la course effrénée, stimulée par l'exaltation de sa liberté retrouvée, il se sentait vidé. L'épreuve endurée au camp avait sapé ses forces. Assoiffé, il tourna le visage vers le ciel et ouvrit la bouche. Il but. Il sentit l'eau lui humecter la gorge puis descendre dans son estomac. La fraîcheur apporta un peu de réconfort à son corps meurtri et fatigué. Après l'évasion, ils avaient couru toute la nuit. Puis le jour était venu. Ils avaient marché presque sans s'arrêter. Les quelques haltes avaient été mises à profit pour dresser des obstacles destinés à ralentir leurs poursuivants. Maintenant, une deuxième nuit tirait à sa fin et depuis leur départ, ils n'avaient pratiquement pas pris le temps d'échanger une parole. Rambo savait que s'il continuait ainsi jusqu'à l'épuisement total, il ne serait pas capable de se défendre

le moment venu. Et puis, il pensait à Co. Elle lui avait sauvé la vie. Et elle aussi devait avoir besoin de repos.

— Je n'ai pas encore pu... Je...

Rambo se tut pour reprendre son souffle.

— Oui? Qu'est-ce que tu n'as pas encore pu faire?

— Te remercier.

— Ça, fit Co avec un brin de fierté, sans moi, tu étais cuit.

Elle rit. Elle avait raison. Rambo rit aussi.

— On forme une équipe de première tous les deux. Comment as-tu fait sauter le plancher?

Co tendit le doigt vers le carquois.

— Avec l'explosif et un détonateur que j'ai trouvés là-dedans.

À cet instant, un éclair jeta sa lueur spectrale sur le visage et le corps de Rambo. La jeune femme le regarda puis commenta:

— Tu fais presque peur à voir. Tu es dans un état... Et tes blessures commencent à s'infecter.

Il le savait mais il haussa les épaules pour la rassurer. La fille secoua la tête, montrant qu'elle ne s'y laissait pas prendre.

— Non, dit-elle, je vois que tu vas mal, Rambo. Tu dois beaucoup souffrir. Il te faut des soins. Un bon docteur. En fait, tu n'es peut-être pas aussi invulnérable que tu le crois.

Rambo réfléchit un moment puis finit par admettre:

— Peut-être pas.

Co sembla hésiter. Puis, après un silence, elle se jeta à l'eau:

— Qu'est-ce que tu fais, maintenant? Tu comptes regagner la Thaïlande en traversant le Laos?

Rambo sentit son énergie revenir lorsque la colère se mit à bouillonner en lui.

— Qui. J'ai quelque chose à faire là-bas.

— Et après, tu repars en Amérique?

— Ça... Quand j'aurai fait ce que je compte faire, j'ai bien peur de ne pas y être accueilli à bras ouverts...

Il distinguait à peine le visage de Co mais il devina son immense déception. Il crut l'entendre étouffer un sanglot puis elle se reprit.

— Mais... Si... Si tu y retournes?

— Oui?

— Est-ce que tu m'emmènes toujours avec toi? Rambo, je veux t'épouser. Je t'ai aidé. Aide-moi I

Troublé, l'Américain eut l'impression que les termes de l'accord avaient changé, qu'elle ne lui proposait plus un mariage de pure forme. Il bredouilla confusément:

— Tu ne me connais pas, Co.

— Je te connais beaucoup mieux que tu ne le penses, répliqua la jeune femme. Emmène-moi avec toi. Je veux aller retrouver mon fils et mon frère. Si tout va bien, je pourrai reprendre mes études, devenir professeur d'économie, gagner ma vie. Je m'achèterai une Cadillac. Je regarderai *Dallas* à la télévision. Je...

Rambo ne put s'empêcher de rire à nouveau. Les aspirations de Co étaient tellement naïves, poignantes. Mais, à la faveur d'un éclair, il vit son petit visage tendu vers lui, implorant et il n'eut plus du tout envie de rire.

— Tu m'as sauvé la vie, déclara-t-il d'un ton presque solennel. Tu veux que je t'emmène aux États-Unis. Je t'y emmènerai.

Il eut une pensée pour Banks, inconscient sur le plancher de la salle de torture et pour les autres prisonniers qui croupissaient dans leur geôle, derrière les barreaux de bambou. Eux aussi, il avait promis de les ramener aux États-Unis.

— Rambo, murmura la jeune femme, tu es...

Elle ne trouvait pas ses mots.

— Tu es magnifique, Rambo!

— Je sais, dit l'Américain, légèrement ironique. Je suis un gars comme on n'en fait plus.

Puis, brusquement, il tendit l'oreille. Des acharnements et des éclats de voix se faisaient entendre derrière eux dans la forêt. Il aperçut des lumières vacillantes entre les feuillages. Les torches de leurs poursuivants.

— Vite, en route! décida-t-il en aidant Co à se lever.

Rambo était stupéfait. Les hommes qui les cherchaient s'y entendaient pour suivre une piste. Il avait mis en œuvre presque toutes les ruses qu'il connaissait. Il avait remonté des cours d'eau pour ne pas laisser d'empreintes et confondre les soldats. Par endroits, il avait aussi laissé des pièges fait de pieux taillés pour qu'ils s'y empalent. Il avait creusé des trous couverts de branchages pour qu'ils y tombent. Mais tout ce mal qu'il s'était donné ne les avait guère retardés. L'homme qui les guidait était indiscutablement un excellent limier.

Rambo ne se trompait pas. Le sergent Tay était devenu expert dans l'art de relever une empreinte invisible qu'aucun de ses hommes n'aurait remarquée. Depuis la fin de la guerre, il en avait fait sa spécialité. Et surtout, il était plus motivé que quiconque. Il était prêt à tout pour empêcher cet Américain de le ridiculiser une nouvelle fois.

10

La pluie tombait toujours, obstinée, détrempant tout. Tout en courant dans les hautes herbes, Rambo vit une pâle lueur se dessiner sur l'horizon. Au loin, il distinguait une masse noire: la lisière d'une nouvelle forêt. Co courait à ses côtés. Inutile de parler. Tous deux savaient qu'ils devaient faire vite pour atteindre le couvert des feuillages. Dès que le jour serait levé, ils n'auraient plus aucun espoir de passer inaperçus dans cette étendue de terrain non boisée. Les bruits se rapprochaient dangereusement. Si les soldats parvenaient à les voir, ils pourraient les tirer comme des lapins. Et tout devenait de plus en plus perceptible. Ils distinguaient même la pluie, semblable à de gros fils gris tendus entre ciel et terre. Devant eux, la visibilité ne cessait d'augmenter. Bientôt, leur regard porta à trois mètres. Puis quatre mètres, cinq, six.

Enfin, ils touchèrent la lisière et foncèrent dans la barrière végétale sans se soucier des feuilles trempées qui leur giflaient le visage. Puis Rambo s'arrêta net. Ils venaient de franchir la barrière de verdure. La lisière n'était qu'un leurre. Ils avaient encore cinquante mètres de clairière avant d'entrer dans la forêt proprement dite.

Rambo sentit tous ses muscles se tendre. Il serra les mâchoires.

Co! Elle ne s'était pas arrêtée. Elle continuait à courir droit devant elle et avait déjà atteint le tiers de la clairière. Impossible de l'abandonner. Il s'élança à sa suite. Et c'est alors qu'il entendit.

Le Huey. Le sifflement des pales se rapprochait à toute allure. Rambo hurla:

— Co! Reviens! L'hélicoptère!

Mais elle avait franchi la moitié de la distance et poursuivit sa course. Rambo fonça. Peut-être pouvaient-ils encore atteindre le couvert.

Non. Brusquement, le Huey fut là, au-dessus d'eux. Un vacarme encore plus assourdissant que le moteur leur déchira les tympans. Les canons de la mitrailleuse

Gatling crachèrent. Une barrière de feu orange s'éleva au milieu de la clairière. Rambo n'était pas un bleu. Il sut immédiatement de quoi il s'agissait.

Bon Dieu! se dit-il, effaré. *Us ont un* dragon *dans le Huey!*

Dans l'hélicoptère, Yashin avait repéré les deux silhouettes qui couraient en terrain découvert. L'une d'elles fut immédiatement identifiée. C'était celle de sa proie, l'Américain. Les mains fermement serrées sur ses commandes, il amorça un piqué. Il sentit ses entrailles se soulever sous l'effet de la chute brusque. Yashin plissa les yeux, entièrement concentré sur le pilotage de son appareil. Il mit le cap sur la silhouette de l'Américain en se mordant machinalement la lèvre inférieure. Il lâcha un juron. La douleur lui rappela le coup reçu dans la salle de torture. Ses dents n'étaient plus que de petits éclats pointus, acérés. Sa lèvre était encore tuméfiée. Un goût de sang lui emplit la bouche.

Avec une fureur sauvage, il pressa à nouveau le bouton de mise à feu du *dragon.*

11

Le *dragon.*

Rambo était bien placé pour en connaître l'efficacité. Il l'avait souvent vu à l'œuvre. Il l'avait aussi utilisé lui-même contre l'ennemi. Et pourtant, à chaque fois, il avait été stupéfait par son incroyable puissance. La peur aidant, il accéléra encore sa foulée, comblant rapidement l'espace qui le séparait de Co. C'est alors que le sol se désagrégea sur sa droite.

Dieu du ciel! Le bruit était terrifiant. Le M-134 de la General Electric était l'une des armes antipersonnel les plus dévastatrices qui soient. Elle tirait six mille projectiles de 7, 62 à la minute. *Six mille!*

Mais, non contents d'avoir donné à leur arme cette fabuleuse puissance de destruction, ses inventeurs lui avaient ajouté un aspect feu d'artifice. Une balle sur cinq était une traçante et lorsque le *dragon* se mettait en action, on avait l'impression d'un rayon de feu ininterrompu entre le point de départ des projectiles et leur point d'impact.

Son bruit non plus n'était pas le crépitement d'une mitrailleuse ordinaire. C'était un rugissement soutenu qui faisait penser à celui d'un monstre préhistorique. Le M-134 avait l'air de rugir en crachant le feu, voilà pourquoi les soldats l'avaient surnommé « *Puff, the Magic Dragon* » (1).

Le Huey cracha une longue rafale et la moitié de la clairière sembla se désintégrer. La terre voltigeait de partout, mêlée à des particules d'herbe hachée menu comme par une moulinette. Des paquets de boue agglomérée se soulevaient et explosaient dans les airs,

éclaboussant Rambo avec la violence d'une tempête de grêle.

Et Co continuait à courir.

Et Co continuait à courir, de la forêt.

Le Huey refit un passage et descendit dans une spirale aussi serrée que possible.

Et de nouveau, Puff rugit en crachant le feu.

Devant Rambo, les arbres se changèrent en chicots, les feuilles se désintégrèrent en une brume verdâtre. Les traçantes passèrent au-dessus de sa tête, arrachant les lianes des rochers, transformant les rochers en poussière.

Et la pluie rabattait tous ces débris vers le sol où ils se transformaient en coulées poisseuses. Enfin, Rambo atteignit l'orée de la forêt. Mais il savait que Puff allait revenir et réduire la lisière en sciure de bois.

Brusquement, il s'arrêta.

Co n'était plus à ses côtés!

Pas derrière lui non plus.

La dernière fois qu'il l'avait vue, ils allaient entrer sous le couvert de la forêt.

(1) *Puff, le dragon magique:* titre d'un refrain populaire.

Rambo fit demi-tour. Qu'importait le Huey. Qu'importait le *dragon!* Il fallait retrouver Co.

Et il la retrouva, allongée sur le ventre, les bras en croix. Son buste était caché sous les frondaisons basses et le reste de son corps dépassait dans la clairière. Le Huey vira pour un nouveau passage. Rambo avait envie de hurler.

Co! Non, pas elle! C'était intolérable!

Comparé à la douleur qu'il ressentait, le supplice infligé par Podovsk et Yashin lui semblait une farce. Il avait l'impression qu'on lui perçait le cœur avec un fer rouge.

Haletant, il se rua vers Co. Et l'odieuse réalité s'étala sous ses yeux. Elle était touchée. Des trous aux bords déchiquetés traçaient un pointillé sanglant sur sa petite robe moulante. Rambo s'agenouilla, passa l'arc à son épaule et la prit dans ses bras.

Le Huey arrivait. Il fallait fuir au plus vite. Avant le prochain passage de Puff.

Déjà le rugissement de mort se faisait entendre. Jamais encore, Rambo n'avait connu de fuite aussi éperdue. Les projectiles de 7. 62 hachaient les arbres de la lisière et progressaient vers l'endroit où Yashin avait vu Rambo pénétrer dans le sous-bois. Les balles sifflaient, hurlaient, éclairaient, partout, au-dessus, à droite, à gauche. Pas une ne le toucha mais une volée d'éclats de bois le percuta dans le dos. La violence du choc le projeta au sol.

Sur le corps de Co.

Dans un ultime réflexe, il mit les coudes en avant pour ne pas l'écraser. Ses coudes à vif se plantèrent dans la boue gluante.

Il se releva et se remit à traîner Co. Tous deux ruisselaient de sang, de terre et de purée d'herbe lessivée par la pluie.

Enfin, il s'arrêta. Ici, Puff ne pouvait plus rien contre eux. Très haut, au-dessus de la voûte végétale, Rambo entendit le « flap-flap » du Huey qui guettait en vol stationnaire. Puis l'appareil s'éloigna dans un rugissement de rage impuissante.

Il souleva Co et la berça dans ses bras. Le sang de la jeune femme lui rougissait le ventre et les jambes. Elle eut un tremblement et ouvrit les paupières.

— Je m'en vais par le premier voyage, Rambo.

Il se remit à la bercer, essayant à toute force de lui communiquer son énergie, de lui réinsuffler la vie. Les muscles de son visage tordus par la douleur lui faisaient mal.

— Pas Rambo, dit-il d'une voix douce. John. C'est John que je m'appelle.

Elle leva vers lui ses grands yeux noirs voilés.

— John, murmura-t-elle, étonnée. Ça ne fait pas mal. Pourquoi?

Elle respirait par saccades. Rambo sentit un spasme secouer son petit corps léger. Malgré lui, il se mit à sangloter.

— John... Mon homme... Tu es magnifique. Tu ne m'oublieras pas?

— Non. Je te le promets.

Il la regarda. Elle était...

... morte. Tant de compagnons d'armes lui étaient morts entre les bras. Il savait qu'en s'échappant, l'âme n'allégeait pas le corps. Au contraire, la dépouille charnelle devenait tout à coup plus lourde.

Et Co était devenue une dépouille.

Un morceau de viande.

Sans beauté.

Sans dignité.

Sans rien.

De la viande.

De la viande morte.

De toute la force qui habitait son corps, il hurla. Un long hurlement primitif.

12

— Vous croyez-vous vraiment en position de me menacer, colonel?

Arpentant la pièce d'un pas furieux, Trautman regarda Murdock. L'homme de la CIA ajusta ses lunettes, orienta sa lampe d'architecte et se mit à feuilleter des rapports. Le colonel Trautman essaya de se calmer et dit d'un ton ferme mais sans élever la voix:

— J'exige que l'équipe de secours décolle dans une heure.

Murdock posa ses lunettes sur la table, papillota des paupières et leva un regard étonné vers l'officier.

— Savez-vous, colonel, que vous risquez votre carrière, votre réputation et peut-être même la sécurité de votre famille? Pensez-vous honnêtement qu'un homme, quel qu'il soit, vaille cela?

— La vie d'un homme n'a pas de prix, Murdock. Et surtout celle de Rambo.

Murdock ouvrit la bouche. Pendant un instant la stupeur l'empêcha de parler puis il lança d'un ton sans réplique:

— Je vous ai donné un ordre très clair. Démissionnez de cette opération.

Trautman ne parvint pas à rester calme plus longtemps. Il lança — d'une voix étranglée par la fureur:

— Est-ce que vous envoyez ces secours ou est-ce que je dois passer au-dessus de vous?

Murdock avait l'air de beaucoup s'amuser. Il ne put retenir un ricanement.

— Non mais pour qui vous prenez-vous, colonel? Ici, c'est moi qui donne les ordres.

D'un geste las, il fit signe à Ericson de s'approcher.

— Ericson, mettez-moi cet homme aux arrêts.

Trautman porta la main à son holster. Mais Doyle

s'était précipité dans son dos. Plus jeune, plus vif, il lui arracha prestement son pistolet.

Lentement, le colonel Trautman se retourna vers Murdock et planta sur lui un regard d'acier.

— Dès le départ, vous aviez décidé de sacrifier Rambo, hein? Il n'avait pas la moindre chance de s'en sortir?

Murdock haussa négligemment les épaules.

— Comme vous le dites si bien vous-même, il est allé jusqu'au bout de ce qu'il avait à faire. Sa mission est terminée.

13

Dans la grisaille du petit jour, Tay entendit le rugissement du *dragon.* Un peu plus tard, il aperçut le Huey en vol stationnaire au-dessus de la forêt. Puis l'hélicoptère s'éloigna. Tay traversa la clairière et, de l'autre côté, vit le sillon laissé dans la végétation par les deux fuyards, après la zone dévastée par le *dragon.*

Suivi de ses hommes, il entra dans l'amas végétal et son cœur fit un bond dans sa poitrine. Jusqu'à présent, il avait suivi deux empreintes. Il n'y en avait plus qu'une mais beaucoup plus enfoncée dans la boue. À la taille, il reconnut aussitôt celle de l'Américain.

L'autre avait été touché et l'Américain le portait sur son dos. Un peu plus loin, le cœur de Tay fit un autre bond. Il avait vu le sang. Une belle piste sanglante toute fraîche, pas encore lavée par la pluie.

Le sergent Tay avait l'impression de sentir l'odeur de son gibier. L'Américain n'irait pas loin dans ces conditions. Très vite, il en eut la preuve en trouvant des traces indiquant qu'il était tombé au sol avec son fardeau.

Le blessé devait se vider. Plus il progressait dans le sous-bois, plus la piste devenait sanglante.

Bientôt, l'Américain serait à sa merci. Tay en éprouva presque de la frustration. La chasse avait été trop facile.

Rambo s'agenouilla devant la tombe de Co. Dans un état de transe, il l'avait transportée loin, très loin, au cœur de la jungle. Enfin, il avait trouvé un endroit qu'elle aurait aimé. Maintenant, l'Orchidée du Soir reposait entre deux rochers parmi les fleurs dont elle avait pris le nom, les orchidées sauvages. Il savait qu'il avait pris un risque en

l'ensevelissant au lieu de fuir. Mais il ne pouvait pas la laisser sans sépulture. L'idée de voir son joli corps dévoré par les charognards lui était insupportable.

Avant de repousser la terre sur elle, il avait cédé à une impulsion. Il avait pris le petit Bouddha en or et se l'était passé autour du cou. Il savait qu'elle aurait été d'accord. Ensuite, il avait découpé une bande d'étoffe au bas de la robe de Co et se l'était solidement nouée autour du front. Alors seulement, il l'avait ensevelie, en commençant par le bas pour voir son visage le plus longtemps possible. Puis quand son joli visage eut, lui aussi, disparu sous la terre, il avait disposé des pierres sur la tombe et recouvert le tout de lianes pour cacher la sépulture.

La pluie lui détrempait les cheveux, lui ruisselait sur le visage. Mais il se rendit compte que ce n'était pas elle qui lui brouillait la vue. C'étaient des larmes. Au camp, durant la séance de torture, il avait aussi versé des larmes. Mais c'était des larmes réflexe. Une réaction incontrôlée face à la douleur.

Les larmes qui roulaient en ce moment sur ses joues étaient toutes différentes. C'étaient des larmes de chagrin.

Un sentiment dont il se croyait depuis longtemps incapable.

Rambo se releva, serra les poings.

Il déploya ses deux bras musculeux pour former une croix.

Il leva son visage tourmenté vers le ciel plombé.

À nouveau, il poussa un long hurlement primitif. Ses cordes vocales gonflèrent au point de se rompre. Et le cri continua, plus fort, plus profond, plus sauvage.

Il ne pouvait plus s'arrêter de crier.

Il criait pour toutes ces années de tromperie qu'il avait vécues. Il criait parce qu'il n'avait plus personne à qui communiquer ce qui se passait dans sa tête:

La première fois que je suis venu ici, je n'avais rien demandé à personne. On m'a dit de venir. Parce que

d'autres l'avaient décidé. D'autres qui, le soir, se couchaient dans des draps propres et le ventre plein. Cette guerre, ce n'était pas la mienne. C'est pour eux que je l'ai faite.

Ensuite, je suis devenu une gêne pour eux. Parce qu'il y avait eu trop de mensonges. Et la seule façon de gommer un mensonge, c'est de dire que les choses n'ont jamais existé. Alors, ils ont dit que je n'existais pas. Mais d'autres m'ont traité d'assassin, de tueur d'enfants.

La deuxième fois, je ne voulais pas venir non plus. Mais ils ont dit qu'il fallait réparer les dégâts qu'ils avaient faits. Essayer de corriger leurs erreurs. Il fallait que quelqu'un aille rechercher les prisonniers parce que les gens qui dorment dans des draps propres ne pouvaient pas le faire. Alors, j'ai fait leur guerre une deuxième fois. Ils ont encore menti. Ils ont tout fait pour m'empêcher de la gagner. Ils ont voulu m'empêcher d'exister.

Maintenant, c'est fini pour moi de faire la guerre des autres.

Oui, maintenant, c'est ma *guerre que je vais faire.*

Et celle-là, personne ne m'empêchera de la gagner.

Au loin, Rambo entendait le rotor du Huey. Et, beaucoup plus près, les hommes qui avançaient vers lui dans la forêt. Il baissa les yeux sur la tombe et son cœur s'emplit de chagrin. De chagrin et de haine.

La guerre était déclarée.

I
LA PISTE SANGLANTE

La pointe des souliers traçait des traînées dans la boue. L'Américain n'avait même plus la force de lever les pieds. Tay jubilait. C'était pour bientôt. Quelques minutes, peut-être.

Peut-être même quelques secondes.

Mais il fallait être prudent. Même un animal blessé était capable de se rebiffer avec l'énergie du désespoir et de devenir dangereux. Tay leva la main pour ordonner une halte. Il s'apprêtait à expliquer à ses hommes qu'il fallait se montrer prudent lorsqu'il constata qu'il en avait un de moins. Certes, l'un d'eux avait trébuché sur un piège presque à la sortie du camp. Il avait été disloqué. Mais celui-là, Tay l'avait compté.

Il aurait dû avoir dix hommes.

Il en avait neuf.

Un autre piège? À moins que le soldat ne se soit foulé une cheville et ait été distancé. À moins encore qu'il ne se soit égaré dans la forêt.

Dans ce cas, il allait les rejoindre. Et le sergent Tay allait lui montrer ce que c'était de perdre la face devant les autres!

Soudain, Tay fit la grimace. La pluie qui lui coulait dans les yeux lui donnait des hallucinations. Il venait de voir un objet surgir de la poitrine de l'homme qui se tenait à ses côtés.

Une baguette.

Une flèche! Le sang gicla. L'homme s'écroula.

Une fraction de seconde plus tard, un autre homme tomba. Tay plongea au sol. Des cris de panique s'élevèrent autour de lui. Instinctivement, ses hommes commencèrent à tirer sans savoir où. La cacophonie de leurs AK-47 était assourdissante. Tay leur hurla de cesser le feu mais c'est tout juste s'il entendait sa propre voix. Ils mitraillaient aveuglément les buissons, les feuilles, les arbres, les orchidées, les fruits, transformant la végétation en purée et en confetti. Les douilles chaudes sautaient et retombaient dans la boue où elles se noyaient.

Tay les empoigna par leurs vêtements, hurlant au maximum de ses forces. Et ils finirent par l'entendre. Le feu cessa. Accroupis derrière des arbres, ils tremblaient. Leurs yeux affolés cherchaient partout l'ennemi invisible dans la forêt impénétrable.

Il y avait un mort de plus. La hampe de la flèche sortait de son œil gauche. La pointe lui avait fracassé l'arrière du crâne.

Tay sentit une immense angoisse s'emparer de lui. Une minute plus tôt, il était chasseur et il avait neuf hommes. Maintenant, il n'avait plus que cinq hommes et se retrouvait dans la peau du gibier.

L'arc qui décochait ces flèches était si puissant que les traits étaient capables de tuer par la seule force de l'impact.

Mais qui tirait? L'Américain, sans aucun doute. Où s'était-il procuré cet arc et ces flèches fantastiques?

Maintenant que les crépitements rageurs des AK-47 avaient assourdi tout le monde, l'archer pouvait évoluer paisiblement sans crainte de marcher sur une branche ou de faire bruisser les feuillages. S'il ne se montrait pas, Tay et son équipe seraient incapables de le repérer au bruit.

Tay se recroquevilla derrière son tronc d'arbre et actionna le bouton d'appel de sa radio de campagne.

2

Tout en maintenant le Huey en vol stationnaire au-dessus de la clairière, Yashin se colla les écouteurs sur les oreilles. Soudain, le boucan du moteur ne fut plus qu'un bourdonnement lointain. Une voix chevrotante se fit entendre:

— Première unité appelle Dragon. Première unité appelle Dragon. Répondez, Dragon.

— Première unité, je vous reçois, répondit Yashin.

— Nous essuyons une attaque, Dragon. Quatre morts.

Malgré sa stupéfaction, Yashin garda un ton calme:

— Faites-le tirer. Il sera bientôt à court de munitions. Il ne peut pas en trimballer beaucoup avec lui. Terminé.

— Il est trop bien caché. Dragon. Impossible de le repérer.

Yashin sentit qu'il perdait son calme.

— Repérez la provenance de ses coups de feu et tirez dans cette direction!

— Répétez, Dragon. Je vous reçois mal.

— T'as de la merde dans les oreilles, ou quoi? Je te dis de tirer vers l'endroit d'où viennent les coups de feu.

— C'est qu'il n'y a pas de coups de feu.

— Mais alors, avec quoi il tire?

— Un arc et des flèches.

— Quoi?

Yashin se tut. Une symphonie chaotique venait d'emplir ses écouteurs. Des hurlements de douleur. Des cris effrayés. Le staccato des AK-47. Il poussa un grognement en se rendant compte qu'il venait de se mordre la lèvre avec ses dents ébréchées.

3

Il avait fallu toute une nuit à l'électricien pour rétablir le courant dans le camp. Mais maintenant, tout était en ordre. La lumière fonctionnait. Mais Podovsk se moquait bien de la lumière. D'ailleurs, malgré la pluie, la matinée était assez claire pour qu'il puisse voir sa radio. Et c'était elle qui comptait plus que tout pour l'officier soviétique. Podovsk était resté au camp pour coordonner les recherches. Il centralisait les informations envoyées par les différentes unités et transmettait les messages.

Maintenant, il regardait sa radio, hébété, incapable de croire le message que Yashin venait de lui transmettre.

Tay l'avait appelé, annonçant qu'il avait perdu quatre hommes, puis Yashin avait entendu des coups de feu. Deux minutes plus tard, Tay disait qu'il avait encore trois hommes de moins. L'unité du sergent Tay ne comptait plus que trois hommes.

Et tout ça avec un arc et des flèches...

D'un geste nerveux, Podovsk passa à une autre fréquence. Sa voix n'était pas aussi assurée qu'il l'aurait voulu lorsqu'il lança:

— Deuxième unité! Deuxième unité! Ici Chef de Traque. Est-ce que vous me recevez? Répondez.

Il se sentit ragaillardi en entendant confirmation en russe.

— Le fugitif est localisé, Deuxième unité. Dirigez-vous immédiatement sur le secteur nord-est.

— Bien compris, Chef de Traque. Nous partons.

Maintenant que Tay avait fait la preuve de son

incompétence, il était grand temps de laisser les spécialistes entrer en action. L'Américain n'allait pas tarder à comprendre qu'un arc et des flèches ne suffisaient pas contre des combattants qui connaissaient leur métier.

Après avoir coupé la communication, le lieutenant Podovsk s'absorba un moment dans sa réflexion. Puis brusquement, il se leva, l'air courroucé, et sortit du baraquement.

Le capitaine Vinh. Cela faisait plusieurs heures qu'il ne l'avait pas vu. Et pourtant, Podovsk savait qu'il était dans le camp. Il avait insisté pour rester avec les soldats qui gardaient les prisonniers.

Mais ça, c'est ce qu'il s'imagine, songea Podovsk en se dirigeant d'un pas furieux vers le baraquement voisin. *Vinh n'est pas exempt de salir son uniforme. Comme mes hommes. Comme* moi.

Bien sûr, les hommes de ses troupes d'élite allaient se rendre maîtres de l'Américain en deux temps et trois mouvements. Mais une précaution supplémentaire n'était peut-être pas complètement superflue. Juste pour le cas où.

Pour assurer.

Podovsk fit halte en cours de route, les pieds dans une mare de boue. Peut-être ferait-il mieux de demander des renforts.

Parce que si l'Américain venait à bout de ses combattants avec un arc et des flèches, qu'allait-il être capable de faire s'il mettait la main sur une arme digne de ce nom?

4

Dans un coin du hangar, deux hommes en uniforme surveillaient Trautman. Le colonel rageait en regardant le personnel de Murdock qui continuait à plier bagages.

— *Sir,* le système d'écoute et de repérage capte des messages bizarres. Bizarres et inquiétants.

— Quoi? fit Murdock en pivotant sur place.

— Ça provient de la dernière position de Rambo. Quand il a appelé.

— Et alors? aboya l'homme de la CIA qui visiblement n'avait aucune envie d'entendre encore parler de Rambo.

— Eh bien, on dirait que...

— Accouche, bon Dieu!

— Voilà, on dirait qu'il y a de la bagarre. Je ne sais pas, moi... À entendre la façon dont les communistes en parlent, on jurerait même que c'est une vraie guerre.

Murdock fronça les sourcils. Trautman sentit une bouffée d'espoir lui gonfler la poitrine.

— Évidemment, reprit le technicien, ce n'est pas facile d'être totalement sûr de ce qui se passe. Les messages n'arrêtent pas de se chevaucher. Il y en a en russe, d'autres en vietnamien. D'après ce que je comprends, quand il a appelé la dernière fois, Rambo était prisonnier. Mais... Il s'est évadé, et...

L'homme se tut. Il essayait d'écouter les messages qui lui parvenaient dans son casque et, en même temps, de parler à Murdock.

— Et quoi? relança l'homme de la CIA, impatient.

— Eh bien, il a tué sept hommes, peut-être huit, avec l'arc et les flèches. Il a éliminé un Russe au couteau. Il a

étranglé un Vietnamien avec une liane. Un autre avec la corde de son arc. Il pique les AK-47 et tire jusqu'à ce qu'ils soient vides. Il a même fabriqué un genre de catapulte et fracassé le crâne d'un Russe avec un rocher.

— Les frondes et les sagaies, ricana Trautman dans son coin.

— Vous, la ferme! jappa Murdock.

— Et voilà le plus dingue de l'histoire, reprit le technicien, on dirait qu'il rend les communistes cinglés.

— Hein?

— Il a mis la main sur un Soviétique, il l'a entraîné avec lui dans un buisson puis il l'a fait sortir brusquement. Les autres ont fait la confusion entre Rambo et leur copain. Ils ont tiré. Le type a été transformé en viande hachée.

Trautman intervint encore une fois:

— C'est vrai, ça fait partie des choses que j'avais oublié de vous dire. Le gars a de grandes facultés d'adaptation.

Murdock le fusilla du regard.

— Attendez, dit le technicien. Oui, je capte juste quelque chose. L'officier soviétique qui dirige les opérations vient de demander des renforts. Il a appelé les soldats de toutes les bases vietnamiennes voisines. Oh là là! Il n'y va pas avec le dos de la cuiller. Il demande l'envoi d'un détachement de troupes d'élites à sa propre garnison, dans la baie de Cam Ranh, et il se fait aussi envoyer un MIL MI-24 de l'armée soviétique. Vous vous rendez compte, un hélico aussi gros que ça? Avec canons, lance-roquettes, missiles à capteurs de chaleur et tout le bataclan. Incroyable 1 On dirait qu'ils refont la guerre du Viêtnam!

— Dans un sens, c'est ce qu'ils font, dit Trautman.

Murdock lui décocha un regard furieux.

— Qu'est-ce que vous voulez dire?

— Que c'est la guerre. Exactement comme pour ce policier qui avait rassemblé autour de lui tout ce qu'on pouvait rassembler comme puissance de feu et qui était sûr de gagner.

— Colonel, vous allez me faire perdre mon calme, grogna l'homme de la CIA. Je voudrais simplement savoir ce que vous en pensez.

— J'en pense que l'officier soviétique va avoir l'occasion de comprendre ce que le flic américain a ressenti alors que tous les atouts étaient théoriquement de son côté et qu'il s'est tout de même fait avoir par Rambo.

— Il me semble, dit Murdock, que vous avez bien confiance dans ce soi-disant...

Trautman ne le laissa pas terminer:

— Confiance? Heureusement que j'ai confiance! C'est moi qui l'ai formé, tout de même... Et quand il en aura fini au Viêtnam...

Cette fois ce fut à Murdock de couper Trautman:

— Encore faut-il qu'il y arrive.

— Il y arrivera, c'est moi qui vous le dis. Il termine toujours ce qu'il a commencé. Le flic s'en est rendu compte à ses dépens. Maintenant, c'est au tour de l'officier soviétique. Et ensuite, ce sera à vous, Murdock. Quand il en aura terminé là-bas, il fera ce qu'il a promis. Il viendra ici régler ses comptes avec vous.

5

Tirant derrière lui une traîne de lianes, camouflé par des branches fixées à son dos et à ses bras, Rambo jaillit hors du sous-bois. On aurait dit qu'un morceau de forêt avait pris forme humaine. Le souffle court, il traversa le petit village, semant une panique bien compréhensible parmi les habitants.

Un peu plus loin sur la route, il aperçut un vieux camion rouillé et couvert de croûtes de boue. Sur le plateau de l'antique véhicule, un échafaudage de cages à poulets tanguait dangereusement de droite et de gauche. De sa course rapide et athlétique, Rambo rejoignit rapidement le camion et sauta sur le marchepied. Stupéfait, le vieil homme qui tenait le volant eut le réflexe de lever le pied. Dégainant son couteau, Rambo hurla en vietnamien:

— Roule! Continue!

L'homme obéit. Rambo s'accrocha à la portière tandis que le vieux camion accélérait en cahotant sur la route défoncée. Sur la gauche de Rambo, la ligne des arbres s'arrêtait pour faire place à une vaste étendue de hautes herbes. À sa droite, des soldats sortaient de la forêt et se précipitaient vers le camion. Par-derrière, d'autres soldats arrivaient en provenance du village. Les coups de feu commencèrent à claquer. Les poulets se mirent à piailler. Un projectile toucha le pare-brise crasseux qui s'étoila puis explosa dans la cabine. Instinctivement, le conducteur leva les mains pour se protéger les yeux. Le camion fit une embardée, sortit de la route et versa dans l'ornière.

Rambo avait sauté à terre. Il entendit le vieillard sangloter.

Désolé, mon vieux, mais je n'avais pas le choix. Et puis tu n'es pas blessé, c'est ce qui compte le plus. Les poulets s'échappaient des cages éventrées et s'éparpillaient en caquetant dans la nature. Rambo trouva un bidon d'essence dans le véhicule accidenté. Il s'en empara et disparut dans les hautes herbes.

Mais il allait forcément laisser une piste. Une belle piste, bien visible.

C'était ce que se disait le sergent Tay, jubilant. Il avait reçu les renforts demandés par Podovsk et se disait aussi que pour venir à bout de tous ces hommes, l'Américain aurait besoin d'autre chose qu'un arc et quelques flèches.

Tay attendait sa revanche, plein d'assurance.

Deux camions militaires arrivèrent à vive allure et firent halte en projetant des gerbes de boue. Tay vit le capitaine Vinh descendre d'une des cabines tandis que des soldats sortaient par l'arrière des véhicules. Le sergent ne put s'empêcher de ricaner intérieurement en voyant les taches brunes qui souillaient l'uniforme de son capitaine. Il savait que Vinh n'avait pas dû quitter le camp de sa propre initiative et qu'il s'était très probablement fait botter le cul par Podovsk.

Vinh approcha, exagérément martial. Il embrassa du regard l'étendue d'herbes hautes de deux mètres cinquante, puis désigna la piste de tiges brisées dans sa fuite par l'Américain. Il y avait des traces de sang dans les herbes.

— Regardez, dit-il. Vous voyez. Il est passé par là pour aller mourir plus loin.

Tay s'apprêtait à s'engager dans les herbes. Vinh le stoppa en lui posant la main sur l'épaule.

— J'y vais, dit-il en bombant le torse.

Et il démarra sur la piste sanglante.

Le sergent Tay ravala sa colère. *Évidemment, quand la piste est évidente, il se prend pour le meilleur des limiers. À moi de débusquer le gibier. À lui de donner le coup de*

grâce. Il y en a qui sont forts pour se réserver le meilleur rôle!

Vinh fit cinq pas entre les hautes herbes puis, sachant qu'on ne pouvait plus le voir de la route, il ralentit et laissa ses soldats le dépasser.

— Ouvrez l'œil! lança-t-il. Attention aux pièges!

Il les laissa prendre une belle avance puis regarda nerveusement autour de lui. Les herbes l'encerclaient. Il avait l'impression d'étouffer. L'air était beaucoup plus humide que sur la route. Et les bruits aussi avaient quelque chose d'effrayant, d'irréel. Le bruissement des grandes tiges, les voix en provenance de la route, les cris d'un rapace qui planait en rond au-dessus de sa tête. Il se demanda s'il y avait des serpents dans ces herbes.

Une seule chose rassurait le capitaine Vinh: le sang de plus en plus abondant que l'Américain perdait à mesure que la piste s'enfonçait dans les herbes.

La sueur ruisselait sur le visage de Vinh. Sa chemise était trempée aux aisselles. Il se demanda s'il pouvait retrousser ses manches sans déchoir.

Des éclats de voix étonnés, devant lui, le ramenèrent à ce qu'il était en train de faire. Vinh avança. La colonne de ses hommes s'était arrêtée. Il les écarta en demandant d'un ton cassant:

— Eh bien, qu'est-ce qui se passe? Trouvez-le! Pourquoi cessez-vous de chercher?

Il remonta toute la colonne et c'est alors qu'il comprit. Les soldats de tête avaient fait une étrange découverte.

Une mare de sang.

Et deux poulets décapités, posés près d'un bidon. Le bouchon du bidon était dans l'herbe, entre les têtes des poulets.

Sans aucun doute les vestiges d'un curieux rituel religieux.

Ah, ces paysans, songea Vinh plein de mépris. *Quels arriérés!*

Puis il huma l'air et se rendit compte que le bidon avait contenu de l'essence.

Il sentit autre chose. Qu'est-ce que c'était?

Une odeur de fumée.

Puis les flammes surgirent à sa droite, crépitantes, ondulant dans les hautes herbes comme un serpent.

— En arrière! hurla Vinh.

Son cri n'était pas un cri d'alerte pour que ses hommes aillent se mettre à l'abri. Non. Ce que voulait dire le capitaine Vinh, c'était: *En arrière, bande d'imbéciles! Dégagez le passage, que je puisse me sauver!*

Il essaya d'écarter les hommes. Mais tous avaient la même idée, fuir. Cédant à la panique, ils se télescopaient, se marchaient les uns sur les autres. Vinh sentait la chaleur du feu arriver à toute vitesse dans son dos. Il rugit:

— En arrière!

Les flammes atteignirent le bidon.

— En ar...

Wham!

L'explosion avait la forme d'un champignon de fumée. Mais ce n'était pas de la fumée. C'était du feu. Des flammes rageuses qui tourbillonnaient en ronflant au-dessus des herbes.

Sur la route, Tay, hébété, recula de deux pas. Il sentait la chaleur du brasier sur la peau de son visage. Une mer de feu ravageait les hautes herbes. Il entendait des cris déchirants, des coups de feu. Une fumée noire s'élevait vers le ciel.

Tay vit un homme revenir en courant parmi les herbes en feu. Il hurlait. C'était une torche vivante. Frénétiquement, il frappait ses vêtements pour essayer de les éteindre. Il chancela, tomba à genoux et s'écroula dans

l'ornière. L'eau stagnante grésilla et la torche humaine s'éteignit enfin dans une volute de vapeur qui puait les cheveux grillés et la chair calcinée.

Le corps était à plat ventre dans l'ornière et son visage était déjà méconnaissable lorsqu'il était sorti des herbes. Mais il restait des signes distinctifs sur les lambeaux de son uniforme. Tay savait que c'était le capitaine Vinh.

Le cadavre cloqué et noirci était affreux à voir. Tay en ouvrit une bouche hébétée d'horreur. Puis deux pensées diffuses lui passèrent par la tête:

Alors comme ça, on voulait avoir tous les honneurs de la capture... C'était la première pensée.

Et la deuxième:

Votre uniforme est sale, mon capitaine.

6

Dissimulé sur un versant boisé qui dominait les hautes herbes, Rambo vit les flammes s'étendre et faire leurs ravages. Il vit les hommes reculer, se bousculer et périr dans d'abominables souffrances. Puis le bruit de l'hélicoptère se fit entendre dans le ciel. Il vit le Huey descendre vers le village et survoler les herbes calcinées. Son regard s'emplit de haine. Il ne savait pas qui était dans l'appareil mais il savait que ces hommes avaient tué Co.

Sa main se serra si fort sur son arc qu'il en eut des douleurs dans les phalanges.

L'équipage de l'hélico allait payer!

Mais d'abord...

Rambo sortit la boîte de C-4 de son carquois, dévissa l'une de ses flèches et fit un petit boudin d'explosif qu'il bourra dans la hampe creuse. Il procéda de même avec trois autres flèches puis dévissa les pointes à quatre lames et les remplaça par des têtes plates. Les têtes plates étaient en fait des détonateurs.

Il plaça une flèche sur son arc et tendit la corde. Il sentit les roulettes tourner et régler la tension tandis qu'il visait l'un des camions stationnés sur la route.

Il se concentra et décocha sa flèche. La corde vibra et le trait partit en sifflant à plus de soixante-quinze mètres à la seconde.

Mais Rambo rata son objectif. Il ne s'en étonna pas et n'en éprouva pas de honte. La distance et l'écran de fumée qui montait du champ ne facilitaient pas la visée. Et puis l'objectif atteint était lui aussi satisfaisant. Toute une

portion de route explosa. Rambo vit les corps disloqués voltiger dans les airs.

II rectifia son tir, décocha une deuxième flèche et cette fois, fit mouche. Le camion vola en éclats puis il y eut une seconde explosion, encore plus tonitruante, celle du réservoir. Tout un groupe de soldats fut anéanti par les flammes et les morceaux de métal rougis à blanc.

Rambo essaya même de tirer sur le Huey mais la

flèche n'atteignit pas l'hélicoptère. Elle retomba sur la route, ajoutant au carnage.

C'était assez.

Il devait économiser ses flèches.

Les rescapés commencèrent à réagir. On tirait en direction de sa cachette. Mais les balles se perdirent. Rambo vida les lieux tout en méditant sur sa prochaine action.

Puis il s'arrêta. Des soldats l'avaient repéré. Ils se précipitaient dans sa direction en contournant les herbes qui achevaient de brûler. Et l'homme qui courait à leur tête... Rambo n'en était pas tout à fait sûr. C'était difficile à dire à une pareille distance... Mais il lui semblait bien que c'était le sergent Tay.

Au moment où il disparaissait dans les broussailles, Rambo entendit à nouveau le flap-flap du Huey.

7

— Alors? demanda Murdock. Est-ce qu'ils l'ont tué?

Flanqué par ses deux gardes, Trautman attendait anxieusement la réponse du radio. L'homme secoua négativement la tête.

— Oh non, *sir.* Ça n'en a pas du tout l'air.

La colère empourpra le visage de Murdock.

— Quoi! Qu'est-ce que ça veut dire? Expliquez-vous I

— Il a allumé un feu de brousse et le commandant d'unité des Vietnamiens a été brûlé vif dans l'incendie. Il a fait sauter deux camions de transport de troupes. Et... Non! Ce n'est pas possible!

— Quoi? jappa Murdock.

— Incroyable! L'officier soviétique vient d'annoncer qu'il a cent dix victimes à son actif.

Murdock pivota lentement sur lui-même, se tourna vers la porte du hangar et planta son regard sur les collines verdoyantes dans le lointain.

En direction du nord-est. Trautman savait pourquoi.

— Mais bon sang! murmura l'homme de la CIA, Qu'est-ce qu'il est en train de faire par là-bas?

8

Tay bifurqua dans la forêt. Des moustiques affamés lui assaillaient le visage et se rassasiaient de son sang. Mais le sergent était trop préoccupé, trop tendu pour songer à les écraser.

Ses hommes étalés en éventail autour de lui rampaient dans le sous-bois suffocant en sursautant au moindre bruit. Tay élaborait sa stratégie: *Il ne peut pas lui rester beaucoup de flèches. Il n'y a qu'à continuer la traque, le faire fuir jusqu'à l'épuisement. Après la distance qu'il a déjà parcourue, après ce que lui ont fait subir Podovsk et Yashin, il ne doit pas être bien loin du bout de son rouleau.*

Mais depuis le début de la traque, la confiance de Tay s'était sérieusement émoussée. À vrai dire, il se demandait comment il avait pu être assez fou pour venir jusque-là avec ses soldats. Le feu de l'action, peut-être. Le désir de venger ses camarades. L'espoir de gagner de

l'avancement, une mutation.

Les trois, probablement.

Mais surtout la haine féroce qu'il éprouvait pour cet Américain. À cause de lui, le sergent Tay avait été la risée de tous. L'Américain serait puni de cet outrage. Tay décida de lui couper les parties et de les lui enfoncer dans la bouche.

Le soldat qui marchait devant lui tomba. C'était une flèche qui s'était enfoncée dans sa bouche. La pointe ressortait à l'arrière de son crâne. La vision était si hideuse que les autres hommes s'éparpillèrent pour se mettre à l'abri en canardant à l'aveuglette tout et n'importe quoi.

Tay se mit à hurler, à injurier ses hommes. À coups de pied, il les força à se relever et à repartir.

Soudain l'un d'eux disparut dans une chausse-trape maquillée par Rambo. Tay s'avança au bord du trou.

L'homme était empalé sur des pieux qui lui transperçaient le cou, la poitrine, le bas-ventre. Les Vietnamiens amorcèrent un mouvement de repli. La rage de Tay décupla. Il rugit:

— Avancez! Le premier qui recule, je l'abats!

Un javelot de bois siffla et se ficha dans le corps d'un autre soldat. Tay poussa un cri de victoire:

— Ça y est! II est à court de flèches! Foncez, les gars! Tout ce qu'il peut nous lancer, maintenant, c'est des pierres.

Un AK-47 crépita dans son dos. Le sergent blêmit. Qui osait? Il se retourna, fou furieux.

— Arrête de gaspiller tes munitions, imbécile! Tire seulement quand tu le verras!

Puis Tay comprit qu'il était vain de s'en prendre à ses hommes. Les coups de feu venaient de beaucoup plus loin dans le sous-bois. L'Américain s'était emparé du fusil d'un mort.

Autour du Vietnamien, les soldats tombaient, criblés de balles de 7, 62 mm.

Tay plongea derrière une souche. Et il vit le fugitif. L'Américain s'était camouflé à l'aide de lianes, de feuilles et de baies sauvages qui lui collaient au corps grâce à un plâtras de boue. À l'affût, le fusil braqué sur Tay, il avait l'air d'un démon surgi des entrailles de la terre. Les regards des deux hommes se rencontrèrent.

Et l'AK-47 cessa de crépiter. L'Américain baissa les yeux vers son fusil puis le jeta et s'enfuit.

Il battait en retraite!

Exultant, le sergent Tay sauta par-dessus la souche et vida son chargeur dans le sous-bois. Il rafla un autre AK-47 sur le sol et repartit en continuant à tirer.

Son rire sarcastique s'éleva dans la forêt.

Tu as épuisé tes flèches. Tu as camouflé une chausse-trape. Tu as fabriqué un javelot. Tu as même mis la main sur un fusil mais il n'a plus de cartouches. Maintenant, tout ce qu'il te reste, c'est ton couteau.

Moi, j'en ai des cartouches. Des tas. Et quand je t'aurai vidé un chargeur complet dans le ventre, je prendrai ton couteau pour te couper les...

Tay s'immobilisa, interdit. Il vacilla vers l'arrière mais, au prix d'un gros effort, retrouva son équilibre.

Il était frappé de stupeur.

J'étais sûr...

'J'étais sûr que tu avais utilisé toutes tes flèches...

Le sergent s'était trompé. Une de ces flèches venait de se planter au milieu de son ventre.

Le tortionnaire qui avait supplicié tant d'hommes n'imaginait pas que la douleur pouvait atteindre de tels sommets. C'était atroce, indescriptible, monstrueux. Il sentait son estomac brûler comme s'il avait été frappé de plein fouet par une giclée de lave en fusion.

Une giclée titanesque qui lui avait coupé le souffle.

Tout s'était passé en une seconde.

Une seconde après, le sergent Tay baissa le regard sur le spectacle immonde de ses tripes lacérées qui s'échappaient à l'air libre.

9

Ça, se dit Rambo en son for intérieur, *c'est pour les cicatrices sur ma poitrine et sur mon dos. Et pour les cauchemars sans fin qui me poursuivent.*

Mais il portait une autre cicatrice, toute fraîche, plus profonde et plus douloureuse que toutes les autres. La mort de Co.

Le Huey continuait à tournoyer au-dessus de la voûte végétale. *C'est ça, approche. Viens, viens plus près!*

S'il pouvait attirer l'hélicoptère en terrain découvert pour qu'aucun obstacle ne vienne dévier ses flèches...

Les flèches... Rambo alla en récupérer sur les cadavres. Il comptait les bourrer d'explosifs comme il l'avait fait tout à l'heure pour pulvériser les camions. Il allait pulvériser le Huey de la même manière. Mais il fallait faire attention. L'hélico était équipé d'un *dragon.*

Tout en dévissant la pointe d'une flèche pour l'extraire du corps d'un soldat, Rambo vit l'appareil par un trou dans le dôme de verdure. Il distingua clairement la tête du pilote derrière la bulle de plexiglas.

Le cosaque.

Et le cosaque se raidit en voyant Rambo.

Trop tard pour les flèches.

Rambo s'élança dans une course folle, slalomant entre les arbres, coupant à travers les fourrés. La tension était comme un aiguillon entre ses omoplates. D'un instant à l'autre, le rugissement allait retentir au-dessus de lui. Les projectiles allaient déchiqueter le feuillage, désintégrer les branches, percer sa cachette de verdure.

Mais la verdure se clairsema d'elle-même. L'ombre glauque de la forêt céda la place au soleil.

Une autre clairière.

Pas possible de me laisser prendre en terrain découvert.

Rambo obliqua sur sa gauche. Il restait encore quelques arbres épars. Il fonça.

Il ne comprenait pas. Le *dragon* restait silencieux. Le cosaque avait une chance de le massacrer. Pourquoi ne la saisissait-il pas? Plus de munitions, peut-être.

Le Huey continuait sa manœuvre d'approche tonitruante. Et Rambo eut la certitude qu'il n'y avait plus de munitions pour le *dragon.* Il entendit crépiter une arme d'appoint, un M-60.

Puis il vit deux longs cylindres métalliques tomber par la porte ouverte du Huey. Au lieu de filer verticalement vers le sol, les deux objets, portés par leur inertie, dérivèrent dans l'air. Droit vers Rambo. Et il comprit.

C'était pire que le Huey.

Du napalm.

Il accéléra au maximum de ses possibilités. Ses jambes se détendaient avec puissance à une cadence effrénée. Ses muscles lui faisaient mal. Ses poumons commençaient à brûler. Devant lui, à travers la végétation, il voyait quelque chose scintiller. Derrière, il entendit le bruit typique des fûts qui se brisaient en touchant le sol. Puis le ronflement du liquide dévastateur. *Vrraousssh.* Le napalm courait dans la forêt, dans son dos, jaillissait en arcs enflammés de vingt mètres de long. Il sentait les vapeurs écœurantes, la chaleur torride dans son dos. Les flammes furieuses projetaient son ombre devant lui alors que le soleil se trouvait au-dessus de sa tête.

La vague de feu le rejoignait. Son souffle brûlant le poussait en avant, lui donna de l'élan lorsqu'il plongea.

Dans le scintillement qu'il avait vu.

Un torrent tumultueux. Le contact de l'eau fraîche fut une bénédiction pour son dos et l'arrière de ses jambes.

Il se laissa couler. Un courant le fit remonter. Il vit les flammes courir sur la surface, teintant l'eau d'une couleur orange.

Montant, redescendant, ballotté comme sur des montagnes russes, heurtant des rochers au passage, il s'efforça de retenir sa respiration. Il revint en surface et son premier regard fut pour le napalm. Plus de flammes derrière lui. Il porta son regard en avant. À quelques centaines de mètres, le torrent disparaissait et les rapides l'entraînaient irrésistiblement. Où était le Huey? Rambo était incapable de le dire.

Puis, brusquement, il sentit son estomac lui remonter dans la gorge. Il tombait. Une cascade. Instinctivement, il profita de la chute pour se remplir les poumons. Au-dessous, c'était un grondement continu semblable à celui d'une machine-outil. Puis, tout d'un coup, le grondement fut là, dans ses oreilles. À demi assommé par le choc, il avala une goulée d'eau puis se sentit entraîné vers le fond. Reprenant ses esprits, il expulsa l'air de ses poumons et donna un solide coup de pied dans une roche qu'il avait frôlée à quelques centimètres près. Enfin, sa tête réapparut en surface au milieu du bouillonnement de la chute. Il happa l'air, bouche grande ouverte comme un gros animal marin.

Rambo essuya ses yeux pleins de sable et d'eau. Il leva la tête vers la muraille rocheuse. Une haie de flammes crépitait au sommet. Le Huey apparut derrière

la barrière incandescente. Le M-60 cracha. Les projectiles claquèrent sur les rochers. Des éclats de pierre voltigèrent derrière Rambo.

Et le *dragon?*

Il était toujours silencieux. *Plus de munitions, c'est sûr,* se dit Rambo. Il déchanta aussitôt. Le rugissement! Il prit une grande inspiration et d'un battement de pied frénétique, se propulsa vers le fond du plan d'eau.

10

Yashin voyait le plan d'eau grossir à mesure que le Huey descendait le long de la faille. Il passa la langue sur ses dents cassées et sentit leurs pointes acérées comme des éclats de verre. Le pouce enfoncé sur le bouton de mise à feu, il regarda ses rafales changer la surface de l'eau en un bouillonnement d'écume blanche. Derrière lui, près de la porte à glissière, un homme mitraillait aussi avec le M-60. Yashin était pris de transe. S'il avait pu, il aurait dégainé son pistolet d'ordonnance pour le vider sur le petit plan d'eau. Il y aurait jeté ses caisses de munitions vides. Il aurait craché dedans, pissé dedans.

Le grand cosaque relâcha enfin son bouton. Les crépitations du M-60 cessèrent quelques secondes plus tard. Graduellement, la surface de l'eau cessa de bouillonner comme un chaudron de sorcière pour revenir à sa turbulence naturelle. Yashin fit encore descendre le Huey.

— Vous voyez le cadavre? demanda-t-il aux deux soldats derrière lui.

Ils regardèrent par les trappes ouvertes de chaque côté de l'appareil.

— Normalement, le mouvement de l'eau devrait le ramener à la surface.

Peut-être pas, songea Yashin. *S'il y a un courant en profondeur, le corps aura pu rester coincé entre deux rochers.*

— Rien.

— Est-ce que vous voyez du sang dans l'eau?

Les soldats n'en voyaient pas. Yashin non plus.

Non, c'était impossible. L'Américain ne pouvait pas avoir survécu à ça.

À moins que... Les remous avaient peut-être dissipé le sang. Yashin continua à descendre. Il voulait voir ça de plus près. Il se tourna vers l'un des hommes, celui qui, habituellement, pilotait l'hélicoptère.

— Hé toi, prends les commandes!

Le soldat obéit et Yashin alla regarder par la trappe de gauche. Pas une trace de sang.

— Descends encore, ordonna le cosaque.

— Mais on est presque dans l'eau.

— J'ai dit de descendre encore!

Le pilote s'exécuta. Yashin s'épuisa les yeux à essayer de percer le voile d'écume blanche. Les embruns de la cascade entraient dans l'hélicoptère. Au bout d'un moment, le Soviétique comprit qu'il se fatiguait pour rien. Le courant avait dû entraîner le sang au loin. Voilà pourquoi il ne voyait rien. S'il y avait du sang, il allait réapparaître en aval.

— Remonte et suis le cours du torrent.

Le pilote parut soulagé. Le Huey s'éleva à nouveau, lentement, et l'autre soldat laissa échapper un soupir. Puis, brusquement, il s'agrippa à la cloison. Le Huey venait de prendre du ballant.

— Hé! Qu'est-ce qui te prend? hurla Yashin à l'adresse du pilote.

— C'est les turbulences de l'air à cause de la cascade, mon lieutenant.

Une autre oscillation fit balancer le Huey.

— Redresse-moi ce coucou! glapit le cosaque.

— J'essaie, mon lieutenant, mais c'est ce vent...

Yashin eut un haussement d'épaules méprisant. Puis il lança un regard vers le soldat cramponné à la cloison face à lui.

Le soldat n'était plus là.

Yashin eut une vision fugace de l'uniforme qui plongeait dans le vide.

Puis la silhouette athlétique de l'Américain se dressa dans l'ouverture de la porte. Il était ruisselant, couvert de crasse, mais son regard était tranchant comme un laser.

Alors Yashin comprit pourquoi le Huey avait été déséquilibré. C'était l'Américain qui s'accrochait à un patin d'atterrissage. Il dégaina son pistolet.

Mais l'Américain bondit, lui saisit le poignet, l'empêcha de viser. Les doigts tendus, le Soviétique lança la main vers le visage de Rambo, essayant de crever ces yeux de braise. Enlacés dans une danse grotesque, les deux hommes valsèrent d'un bord à l'autre de la carlingue.

Parant un coup au larynx, Yashin expédia le pied vers le bas-ventre de son adversaire. L'Américain esquiva d'un pas chassé et abattit une manchette sur le poignet de Yashin. La violence du coup lui fit ouvrir les doigts. Le pistolet tomba avec un bruit de gamelle, glissa vers une ouverture et disparut.

Fléchissant les jambes, Yashin et Rambo se mirent à tourner autour d'un pivot fictif.

Le Huey bascula brutalement. Mais cette fois, Yashin savait pourquoi. Le pilote essayait de déséquilibrer l'Américain.

Mais le problème pour Yashin était qu'il avait les pieds sur le même plancher que son adversaire. Les deux hommes se télescopèrent et s'aplatirent contre le mur près du compartiment à munitions du *dragon.* Il y eut une nouvelle embardée et le Huey se redressa. Le vent tourbillonnait en rugissant par les deux panneaux ouverts dans la carlingue. Yashin porta un coup vers le nez de son ennemi.

L'hélicoptère chavira de nouveau. Et le cœur de Yashin se mit à cogner comme une mécanique déréglée. Déséquilibré vers l'arrière, il fit une série de pas titubants et s'arrêta, la moitié du corps dans le vide. Dans un geste

frénétique, il s'accrocha au bord de l'ouverture béante qui l'aspirait. Il vit la masse verte de la jungle qui ondulait en bas puis avec un rugissement de hargne, il se rétablit et regagna l'intérieur de l'hélico.

Cette fois, le Huey tangua dans l'autre sens, déséquilibrant l'Américain. Yashin le percuta en pleine poitrine comme un bélier.

L'Américain tomba dehors.

11

Rambo s'agrippa à la première chose qu'il vit. La trappe du M-60. En s'éraflant les paumes, il parvint à empoigner le canon de la mitrailleuse. L'arme bascula. Les boulons qui la fixaient au plancher étaient prêts à céder.

Le Soviétique poussa un cri de victoire et approcha.

Les feuilles des arbres défilaient sous les pieds de Rambo. 11 se cala dans l'ouverture et parvint à orienter le canon de la mitrailleuse vers l'intérieur du Huey. Il l'arma. Une série de secousses l'ébranla lorsqu'il ouvrit le feu à bout portant sur le cosaque. Le staccato rageur domina le sifflement du rotor et le hurlement du vent. Les douilles chaudes jaillirent du M-60 comme des sauterelles dorées. Sous l'impact des balles, le Soviétique recula, la poitrine déchiquetée par les projectiles. Puis Yashin disparut par l'ouverture opposée, laissant sur le plancher du Huey une traînée de marmelade sanguinolente..

Ça, c'est pour Co.

Pour Co.

Puis le Huey se mit à tanguer de droite et de gauche, piquant, remontant, virant. Visiblement, le pilote faisait tout pour éjecter Rambo. Transpirant, les mâchoires contractées, il s'accrocha à l'ouverture de la porte et se hissa à l'intérieur.

Il dégaina son couteau. Il marcha jusqu'au pilote.

L'homme eut un sursaut lorsqu'il sentit la pointe de l'arme contre sa nuque.

--Je te laisse le choix, dit Rambo.

Le soldat opta pour la deuxième solution. Esquivant le couteau, il bondit de son siège et se jeta dans le vide. Tout

en plongeant pour reprendre les commandes de l'appareil, Rambo entendit un long hurlement qui alla decrescendo puis se tut.

12

Murdock se frotta les mains.

— Parfait. Il ne reste plus qu'à embarquer le groupe électrogène.

Sa voix résonnait dans le hangar vide comme à l'intérieur d'un gigantesque coquillage. Dehors, le Peregrine et l'Agusta attendaient ainsi que plusieurs hélicoptères chargés de matériel. Les hommes aussi attendaient, prêts à embarquer.

Mais l'opérateur radio appliqua fermement les écouteurs à ses oreilles. Il leva une main pour indiquer qu'il se passait quelque chose. La voix de Murdock résonna de nouveau entre les murs du hangar:

— J'ai dit de démonter l'équipement radio!

Toujours sous surveillance, Trautman se figea en

voyant les yeux du radio s'arrondir de stupeur.

— Je capte quelque chose qui va vous intéresser, dit l'homme.

Un soulagement évident se lut dans l'expression de Murdock.

— Ah, ça y est! Il est mort!

— Pas vraiment ça, *sir.* Je reçois des messages démentiels envoyés par l'officier soviétique qui est resté au camp. Il n'arrive plus à joindre son collègue à bord du Huey. Pendant un moment, il a même pensé que l'hélico avait crashé.

Murdock s'assombrit.

— Comment ça? Qu'est-ce qui s'est passé?

— Apparemment, l'hélicoptère a été pris, *sir.*

— Quoi? Répétez-moi ça!

— Le Soviétique dit que Rambo s'est emparé du Huey.

— Mais... mais... Mais, nom de Dieu, ce n'est pas possible!

— Le Soviétique devient fou. Il lance des appels au secours.

Trautman se forçait à rester calme mais il sentit un sourire lui étirer les lèvres malgré lui.

— Oui! C'est bien ça! reprit le radio d'une voix agitée. L'hélicoptère est en train d'attaquer le camp!

Murdock le regarda, les yeux vides de toute expression. Trautman exultait.

— Je vous l'avais dit. Mon gars a de grandes facultés d'adaptation.

Murdock ne répondit pas. Il marcha vers la porte du hangar et se tourna vers les hommes qui attendaient l'ordre de lever le camp. Mais l'ordre qui claqua, envoyant des échos caverneux aux autres coins du bâtiment métallique, fut tout autre.

— Tout le monde au travail! Déchargez le matériel et rentrez-moi tout là-dedans.

Près de la porte, un soldat éberlué murmura:

— Quoi?

Ericson et Doyle encadrèrent l'homme.

Murdock semblait sur le point d'éclater.

— J'ai ordonné de rentrer tout le matériel dans le hangar! Cette opération n'est pas encore terminée.

13

La brume de chaleur s'était dispersée et Rambo voyait parfaitement le camp à travers le plexiglas du Huey. Il plaça le pouce sur le bouton de mise à feu du *dragon* et appuya. Une traînée lumineuse fit la jonction entre l'appareil et le mirador de gauche. Le mirador s'écroula comme un échafaudage disloqué. Le rugissement du *dragon* roula dans la vallée comme un grondement de tonnerre.

Rambo vira. Le *dragon* rugit à nouveau. L'éclair orangé pulvérisa le mirador de droite. Le pouce sur le bouton, Rambo continua à virer. Les gardes qui levaient leur fusil vers le Huey éclatèrent comme de grosses tiques gorgées de sang. Le baraquement de droite avait disparu. Celui du milieu — celui où il avait été torturé

— explosa comme un geyser de débris incandescents. Il pulvérisa la guérite près de la barrière d'entrée. Trois soldats couraient vers un camion. Ils se volatilisèrent avec l'explosion du véhicule. Une pluie rouge et des lambeaux d'uniformes retombèrent au sol parmi les éclats de métal rougi à blanc.

Oui!

Il avait envie de crier. Oui!

Peut-être criait-il. Peut-être ce hurlement suraigu, hideux qu'il croyait venir d'en bas... Oui, peut-être était-il le sien, le produit de ses cordes vocales à vif, de sa bouche tordue de colère.

Il aplatit, anéantit, gomma les baraquements de gauche où il avait été détenu.

Oui!

Il tirait, mitraillait, canardait. Le *dragon* et lui ne faisaient plus qu'un. Ils étaient le même rugissement, la même force de destruction.

Rambo rasait tout. Si tout disparaissait, peut-être le cauchemar finirait-il.

Si plus rien de ça n'existait.

Mais rien n'existait. N'était-ce pas ce qu'avait dit le sage de la tribu?

Et l'enseignement du Zen?

Alors, pourquoi se sentait-il si bien à détruire des choses qui n'existaient pas?

Parce qu'il n'était pas parfait.

Non. Parce que j'ai eu mon compte. Teasle m'a poussé à bout. J'ai détruit sa ville. Et ici, ces fumiers aussi m'ont poussé à bout. Je détruis leur camp. Et Murdock m'a laissé tomber. Et ils ont tué Co.

Maintenant, j'en ai ma claque! Je vois rouge!

Il posa le Huey, coupa le moteur et fonça à l'arrière où il détacha le M-60 de son affût. Insensible au poids, il prit la lourde mitrailleuse et jeta la bande de cartouches sur son épaule. Il sortit du Huey au milieu des débris fumants. Il était couvert de boue craquelée, de lianes, de branches, d'épines, de sang, de sueur. Ses yeux lançaient des feux semblables aux décharges mortelles du *dragon.* Il cala le M-60 à sa hanche et se mit en marche, arrosant tout ce qui portait un uniforme.

Il tua, massacra, décima.

Et finalement, il ne resta plus rien.

Un silence de mort planait sur le camp, uniquement troublé par le crépitement des flammes. Épuisé, les yeux rougis, Rambo avançait dans la fumée opaque vers l'autre bout du camp. La grotte.

Un soldat affolé bondit de derrière un tas de gravats. Il était désarmé et s'enfuit vers la forêt. Rambo s'en désintéressa. Un autre, dissimulé derrière un arbre, tira une rafale dans sa direction. Rambo riposta en arrosant un

gros rocher, à la gauche de l'arbre. Les balles ricochèrent vers l'homme et le cadavre ensanglanté s'écroula dans le sous-bois.

Et maintenant, à travers la fumée, il voyait les barreaux de bambou qui condamnaient l'entrée de la grotte. Debout devant les barreaux, Podovsk pointait son pistolet vers les prisonniers.

— Je propose un compromis, dit-il en anglais.

Il essayait de paraître sûr de lui mais son visage était blanc comme un linge. Et sa voix tremblait.

Rambo continua d'avancer.

— Si vous me tuez, mon doigt se crispera sur la détente et l'un de vos compagnons mourra.

Rambo avançait toujours.

— Vous n'avez quand même pas fait tout ça pour que l'un d'eux meure au dernier moment?

La voix de Banks s'éleva derrière les barreaux:

— N'hésite pas. Descends ce fils de pute!

Rambo était heureux de l'entendre. Il avait craint que

Banks ne soit abattu en représailles après son évasion. Podovsk insista:

— Laissez-moi partir. Tout ce que je demande, c'est votre parole. Ma vie contre celle d'un prisonnier.

Mais Rambo avançait. Podovsk se mit à trembler.

— Tu l'as eue, ta victoire! hurla le Soviétique. Ça ne te suffit pas?

Saisi de panique, il pivota, braqua son arme vers Rambo. Une main jaillit entre les barreaux et lui attrapa le poignet. Une main décharnée. Une main vengeresse qui semblait sortir de la tombe pour réclamer son tribut. Les doigts maigres semblaient ne plus avoir de force mais ils restaient serrés comme un étau sur le bras du lieutenant. Le Soviétique tira comme un forcené. Il parvint enfin à se libérer. Mais ce fut la main de Rambo qui, soudain, se referma sur son poignet et le tordit. Les os de Podovsk craquèrent comme du petit bois.

Il poussa un cri de douleur. Le pistolet tomba.

À son tour, Rambo laissa tomber le M-60. L'arme atterrit sur le sol avec un bruit de ferraille. Il attrapa le Soviétique par ses vêtements et le traîna en travers de l'enceinte.

— Non!

Il l'empoigna par un bras et une jambe, le souleva, très haut au-dessus de sa tête.

— *Non!*

Et il le précipita dans le cloaque. Le hurlement de Podovsk mourut dans un gargouillement immonde. Et la fange grouillante de bestioles se referma sur lui.

14

Opérateurs, soldats, personnel technique s'activaient pour réinstaller le matériel. De nouveau, le hangar s'emplit de bourdonnements et de lueurs.

— Laissez le reste de côté pour le moment, ordonna Murdock. Ce que je veux en priorité, c'est un radar opérationnel.

Trautman secouait une tête stupéfaite de droite et de gauche. Il ne comprenait pas ce revirement subit. Après avoir abandonné Rambo et même souhaité sa mort, voilà que Murdock donnait des directives pour son retour.

— Videz tout le chargement de l'Agusta! Ericson et Doyle, allez vérifier les armes de l'hélico!

Trautman sentit une grosse boule se former dans sa gorge et lui descendre au creux de l'estomac. Le revirement de Murdock avait peut-être une autre raison. Une raison toute différente. Peut-être ne voulait-il pas sauver Rambo, l'aider à regagner la base, mais…

Non. Trautman fit taire son pressentiment. Même un homme comme Murdock ne ferait pas une chose pareille.

15

Rambo visa soigneusement pour ne pas atteindre les prisonniers. Il pressa la détente du M-60. Le cadenas qui fermait la porte de bambou sauta. Il ouvrit la porte. Les prisonniers le regardèrent, muets, immobiles. Ils étaient trop secoués pour parler ou bouger.

Puis soudain, tous ensemble, ils semblèrent revenir à la réalité.

— Foutons le camp! hurla Banks. Vite!

Ceux qui avaient encore assez de force aidèrent les plus faibles à se lever. Rambo se chargea de l'homme qui était atteint de la malaria. Ils essayaient de se dépêcher pour traverser le camp, mais ils marchaient avec une lenteur désespérante. Des zombies, aurait dit Murdock. Un homme trébucha. Banks le rattrapa au moment où il allait s'écrouler à terre.

Enfin, ils atteignirent le Huey. Ils n'arrivaient pas à croire que c'était terminé. Ils avaient raison. Un Vietnamien blessé, caché derrière quelques poutres fumantes, ouvrit le feu. L'un des prisonniers poussa un cri. Il était touché au flanc. Banks s'empara d'un AK-47 qui traînait à terre et tira comme un forcené, hachant littéralement le soldat ennemi.

Rambo comprenait la sauvagerie de Banks. Pour lui et pour les autres, le cauchemar ne serait jamais fini.

Cette saloperie de guerre vous collait à la peau jusqu'à votre dernier jour.

Avec des râles, des gémissements, les hommes s'entassèrent péniblement dans le Huey. Rambo se hâta de verrouiller le M-60 sur son affût et prit les commandes de

l'hélicoptère. Les rotors commencèrent à tourner avec leur sifflement caractéristique. C'est alors qu'il entendit un autre sifflement, beaucoup plus lointain.

Il leva les yeux. Non, cette saloperie de guerre n'était jamais finie. Devant, en contre-jour sur la clarté éblouissante du soleil, se découpait la silhouette massive d'un hélicoptère d'assaut soviétique. Un MIL-MI-24. Énorme. Même à cette distance, il était facile de le reconnaître. L'appareil était un monstrueux hybride d'avion et d'hélicoptère. Une espèce de gros fourgon volant. Deux ailes incurvées vers le bas se déployaient de chaque côté de la carlingue comme les ailes d'un condor géant. Au-dessus des ailes, des rotors. Et au-dessous, des canons, des roquettes, des missiles.

Et cet arsenal cyclopéen descendait sur le camp avec une grâce incroyable.

Rambo arracha le Huey et fonça vers la forêt. L'hélicoptère d'assaut ouvrit le feu. Une éruption éventra le sol à la droite du Huey. Des colonnes de terre s'élevèrent et claquèrent sur les flancs de l'appareil.

Mais chargé comme il l'était, le Huey n'eut pas la ressource suffisante pour franchir la cime des arbres à temps. Rambo vira sec sur la gauche pour éviter la ligne de tir de la mitrailleuse avant.

Le M-60 crépita à l'arrière. Banks, couché sur le ventre, mitraillait l'hélicoptère soviétique.

L'horizon vacilla, le sol se mit à pencher lorsque Rambo pointa le nez du Huey vers le bas en prenant de la vitesse. La queue dressée vers le ciel, l'hélicoptère rasait les arbres. L'antenne radio qui prolongeait son nez déchiquetait les feuilles.

Mais le MIL-MI-24 avait incontestablement l'avantage. Ses ailes lui donnaient une stabilité supérieure et il effectua un virage incroyablement serré. Il faisait plus de deux fois la taille du Huey et avait une puissance en proportion.

Accroché à ses commandes, Rambo pilotait à près de deux cents kilomètres/heure et regardait le feuillage défiler à un train d'enfer sous le ventre de l'hélicoptère. Les rescapés du camp valsaient d'un bord à l'autre et se cognaient contre les cloisons à chaque changement de direction.

Rambo évita deux roquettes qui explosèrent dans la jungle. De grosses boules de feu s'élevèrent au-dessus des arbres. Tournant la tête une fraction de seconde, il vit l'appareil ennemi qui se rapprochait comme dans un effet de zoom. Il franchit une rivière et c'est alors qu'il vit un sillon zigzaguant entre les arbres. Il piqua. La rivière coulait au fond d'un défilé encaissé et, de chaque côté, les arbres s'inclinaient vers l'intérieur, formant un tunnel. Rambo s'y engagea dès qu'il trouva le trou. Le souffle des rotors fit gicler les eaux boueuses. Le MIL tira deux autres roquettes qui se perdirent dans la rivière. Mais Rambo savait que le gros appareil ne pouvait pas le suivre dans l'étroit défilé.

Poussant son appareil au maximum de ses possibilités, il pilotait avec une précision mécanique, anticipait avec une intuition presque surnaturelle les changements de direction du défilé. La moindre erreur à cette vitesse et c'était l'explosion contre la muraille rocheuse.

Un morceau de forêt se désintégra sur leur droite. L'onde de choc cogna le Huey comme un poing de géant. Des éclats d'obus crépitèrent contre les flancs de l'appareil, la verrière éclata. Des morceaux de plastique et de métal criblèrent la poitrine et une épaule de Rambo. Il saignait. La douleur atroce lui fit un moment penser qu'il avait le bras cassé. Dans son dos, un prisonnier gémit, probablement touché lui aussi. Le Huey se mit à trembler de toutes ses tôles.

C'est foutu, songea Rambo. Tout à coup, les commandes et le palonnier lui paraissaient mous. *Si une autre roquette explose aussi près, c'est le plongeon.*

Et c'était ce qui allait arriver. Le Huey semblait pris de léthargie. Il se traînait. Le gros hélicoptère soviétique n'aurait aucun mal à le rattraper et à ajuster soigneusement son tir. Dix secondes. Peut-être cinq.

Puis Rambo ralentit intentionnellement. Il pirouetta, effectua un semblant de vrille comme s'il ne parvenait plus à contrôler l'hélicoptère et disparut sous un auvent de verdure qui surplombait la rivière.

— Banks, fouille les caisses et vois si tu trouves un pistolet à fusée éclairantes.

— Quoi! Pour tirer sur ce monstre!

— Non. Vise la lisière de la forêt! Tu as ce qu'il faut?

— Oui, j'ai trouvé.

— Vas-y. Tire!

La fusée explosa à la lisière. Des flammes et de la fumée s'élevèrent entre les arbres.

Rambo espérait de toutes ses forces que le pilote soviétique aurait la réaction attendue. Normalement, l'homme devait conclure que le Huey avait subi suffisamment de dégâts pour être obligé de se poser. Le pilote attendrait quelques secondes et, ne voyant pas l'hélicoptère américain reparaître, irait faire une vérification à la sortie du tunnel végétal. Lorsqu'il serait sûr de sa conclusion, il placerait son appareil en vol stationnaire et détruirait toute la zone à la roquette.

Rambo compta.

Sept. Il fit légèrement avancer le Huey.

Six. Il s'arrêta et hurla:

— Cramponnez-vous!

Cinq.

Il remit les gaz.

Quatre.

Il essuya la sueur et le sang qui le coulaient dans les yeux. Son bras lui faisait un mal atroce.

Trois.

Il plaça le pouce sur le bouton de mise à feu du *dragon.*

Deux.

Un.

Il donna toute la puissance en retenant le Huey. Puis il le laissa brusquement partir. Collé à son siège par l'accélération ascendante, il eut quelques instants l'impression d'être au volant d'un dragster. L'hélicoptère jaillit du couvert végétal. Une bombe.

Et soudain, il se trouva nez à nez avec le gros MIL MI-24. Si près que Rambo vit l'expression de stupeur sur le visage du pilote. Sa dernière stupeur.

Le *dragon* cracha le feu et le ciel explosa dans un grondement de tonnerre.

16

— *Loup Solitaire appelle l'Antre aux Loups, Loup Solitaire appelle l'Antre aux Loups. Est-ce que vous me recevez? À vous.*

Murdock avait ordonné que toutes les communications soient transmises par haut-parleur. La tension l'envahit lorsqu'il entendit la voix. La voix de Rambo. Une voix cassée, épuisée.

— Répondez, dit Murdock.

— Je vous reçois, Loup Solitaire. À vous.

Le souffle dans le haut-parleur donnait l'impression que Rambo pouvait à peine respirer.

— *Je vous demande... Je vous demande de faire préparatifs pour atterrissage en catastrophe...*

Quelques halètements puis les hommes entendirent un gémissement. Rambo ajouta:

— *J'arrive avec prisonniers de guerre américains. Terminé.*

Les hommes qui s'étaient rassemblés au pied du haut-parleur tournèrent des regards interrogateurs vers Murdock. Murdock les observa, conscient de leur hostilité, puis il lâcha:

— Dites-lui que tout sera prêt pour l'atterrissage. Dites-lui aussi « Beau boulot, Loup Solitaire ».

Un homme laissa échapper un cri puis l'euphorie se propagea. Tout en courant préparer le matériel sanitaire, les civières, les extincteurs, les hommes poussèrent des « hourra » et des rugissements victorieux.

Murdock les regardait, consterné. Ces imbéciles lui faisaient penser aux supporters d'une équipe de football

après un match gagné.

Puis le hangar se vida. Il ne restait que Murdock, Ericson, Doyle et l'opérateur radio. Murdock se tourna vers Ericson.

— Partez à sa rencontre et escortez-le jusqu'ici. Il Ta bien mérité, non?

— Pour sûr, fit le mercenaire. Seulement, faut attendre.

Il se pencha sur l'écran du radar.

— Je ne sais pas par quel secteur il va arriver. Ah mais si, ça y est. Je le vois. Je me grouille d'y aller. Oh... Mais y a quelque chose qui tourne pas rond! Il se traîne comme une limace... Moi à sa place, je crois que j'aurais plutôt envie de foncer vers l'écurie...

— Raison de plus pour aller à sa rencontre, dit Doyle. Allez, viens.

— Des prisonniers de guerre américains, murmura l'opérateur en agitant une tête encore incrédule. Ça me redonnerait presque l'esprit patriotique. Ça me fait la même impression qu'en soixante-treize quand un groupe de gars a été rapatrié.

— Hé oui, opina Murdock. La guerre est finie mais elle continue quand même. Allez donc dehors les attendre avec les autres. Je vais m'occuper de ça.

Murdock désigna les installations radio. L'opérateur ne se le fit pas dire deux fois. Une seconde plus tard, il sortait du hangar. Il ne vit pas Murdock prendre le micro. Il n'entendit pas le message que lança l'homme de la CIA:

— Chef de Meule à Casse-Tête. Dès que l'appareil non identifié aura franchi le Mékong. Je répète: Dès que l'appareil non identifié aura franchi le Mékong vous l'abattrez. Ensuite, repérez l'épave et tirez toutes les roquettes qu'il vous restera. Aucun survivant. Je répète: Aucun survivant. Avez-vous bien compris, Casse-Tête?

La réponse d'Ericson tomba au milieu de la friture:

— Je vous ai bien compris, boss, mais... euh... je vais avoir quelques problèmes pour entendre la suite des

messages...

— Quoi! s'exclama Murdock. Qu'est-ce que ça veut dire?

17

À bord de l'Agusta, Ericson reprit:

— Eh bien voilà, boss, j'ai quelque chose dans l'oreille.

Ce qu'il avait dans l'oreille, c'était le canon du M-16 de Trautman.

À l'arrière, Doyle gisait, inconscient, sur le plancher. Un peu plus loin, on voyait une pile de caisses de munitions et la bâche sous laquelle Trautman s'était caché jusqu'au décollage. Enfonçant la gueule de son canon dans l'oreille du pilote, le colonel se pencha en avant et coupa la radio.

— Dites-moi, Ericson, ça vous plairait de piloter une navette de touristes? Dans le midi de la France, par exemple?

Dehors, derrière la bulle de plexiglas, Trautman voyait le Huey et, aux commandes, Rambo ensanglanté, visiblement mort de fatigue.

Rambo aussi voyait l'intérieur de l'Agusta. Il voyait le colonel coller son fusil sur le crâne d'Ericson. Et, avec une dignité de professionnels, les deux hommes échangèrent un hochement de tête.

Trautman avait du mal à trouver son souffle.

Tu es superbe, Rambo.

18

Négligeant l'aire d'atterrissage couverte de mousse, Rambo engagea directement le Huey sous le hangar. Une petite manœuvre acrobatique et il se posa. Les infirmiers et les hommes armés d'extincteurs se ruèrent à l'intérieur au moment où Rambo, le M-60 à la main, descendait de l'hélicoptère.

Son expression sauvage fit reculer tout le monde. Sauf un infirmier qui regarda à l'intérieur du Huey et laissa échapper une exclamation suffoquée en voyant le sang ruisseler. Le corps entier de Rambo était couvert de sang. Ici comme là-bas, il laissait une piste sanglante derrière lui. Il se dirigea vers le fond du hangar.

Dehors, l'Agusta venait de se poser. Plusieurs soldats coururent derrière Rambo, le M-16 à la main. Une voix tonna dans le haut-parleur de l'Agusta;

— Laissez cet homme! Je répète: laissez cet homme! C'est un ordre d'un colonel qui n'a aucune envie de plaisanter!

Rambo fit demi-tour. Dehors, devant le hangar, la porte latérale de l'Agusta s'ouvrit et Trautman braqua une mitrailleuse vers le groupe de soldats.

Le message était clair dans les yeux du colonel.

En soixante-huit, ils avaient passé un après-midi ensemble dans un bar de Saigon. Trautman lui avait confié:

— J'ai deux filles et je suis très content comme ça. Je les aime. Je... Je ne veux pas avoir autre chose, vois-tu. Mais si... si j'avais un fils, j'aimerais que ce soit toi.

Et Rambo avait répondu:

— Mon père buvait. Il frappait ma mère. J'ai été content d'entrer à l'armée pour... pour échapper à ça. Et si je devais avoir un père digne de ce nom, je voudrais que ce soit vous.

Et maintenant, en regardant les yeux de son père, Rambo comprit que la permission lui était accordée.

Il pointa le M-60 vers les ordinateurs, le radar, la radio, les autres consoles. Et il pressa la détente. Le recul de l'arme lui faisait trépider le corps tandis qu'il arrosait le coûteux équipement. Les consoles explosèrent. Les ordinateurs se volatilisèrent. Les écrans de radar volèrent en éclats. Il mit tout en pièces, comme le camp.

Il en éprouva une grande satisfaction.

Mais ce n'était pas assez. Loin de là.

Pivotant, sa mitrailleuse à la main, Rambo braqua son regard sur Murdock qui s'était aplati contre un mur. Puis il s'approcha, à grands pas, la rage au ventre, le cœur cognant comme une turbine dans sa poitrine.

Il cracha tout son mépris:

— Murdock... C'est à cause de toi et de tes pareils qu'on en arrive là. C'est à cause de larves de ton espèce que je suis allé là-bas la première fois! Et la deuxième fois aussi! Et les deux fois, j'ai été trahi. La première fois, il n'était pas question qu'on me laisse une chance de gagner. La deuxième fois, vous avez tout fait aussi pour essayer de m'empêcher de gagner! Mais j'ai gagné quand même. *Hein que j'ai gagné?*

Les muscles et les veines de son cou, dilatés par la fureur, l'empêchaient de respirer normalement.

— Hé là, protesta Murdock en reculant le long de son mur. Ce n'est pas moi qui donne les ordres. Il ne faut pas tout mélanger. Je ne suis qu'un intermédiaire, moi. Je suis...

Rambo le coupa tout en lui pointant la mitrailleuse sur le ventre.

— Un outil, je sais. Un outil de merde. Et tu sais ce que j'aime faire avec les outils de merde?

Murdock recula encore à petits pas précipités.

— Une minute. Laissez-moi quand même...

— Quoi?

— Laissez-moi m'expliquer.

— M'expliquer quoi? Que si les larves comme toi et les politiciens qui leur donnent leurs ordres devaient aller se battre à la guerre, il y en aurait sûrement beaucoup moins dans le monde?

Murdock était acculé dans un angle, presque tassé contre le mur.

— Euh... Oui, bien sûr, puisque vous le dites... Vous avez bien raison...

Rambo leva son M-60.

— Voilà ce que je dis!

Il sollicita la détente.

Click.

Une flaque jaune liquide s'étala aux pieds de Murdock.

Murdock avait chié dans son froc.

— Il reste encore des hommes là-bas, dit Rambo. Des prisonniers. Trouvez-les. Sinon, c'est moi que vous allez trouver. Et peut-être qu'enfin, cette guerre sera complètement finie.

Rambo jeta sa mitrailleuse au sol et se retourna. Vers Trautman.

Ils marchèrent à la rencontre l'un de l'autre.

19

Ils s'arrêtèrent et se regardèrent droit dans les yeux. Puis son père dit:

— Tu as bien agi, John. Je le pense sincèrement." Rambo sentit sa gorge se nouer.

— Et maintenant? demanda Trautman.

— Je ne sais pas.

— Tu veux de la compagnie?

— Oui, bien sûr, mais... Mais pas tout de suite..." Après ce qu'il venait de voir et d'endurer, Rambo

avait envie de vomir.

— Je comprends. Allez, va. Tu as besoin de soins. Mais est-ce que tu crois...

Rambo attendit.

— Est-ce que tu crois que c'est enfin complètement fini?

— Après y être passé une deuxième fois?

— Mais cette deuxième fois, tu as eu la victoire, John. Et, même si ça ne veut pas dire grand-chose...

Rambo attendit de nouveau.

— Même si ça ne veut pas dire grand-chose, tu auras une seconde Médaille d'Honneur. C'est un fait sans précédent.

Rambo se retourna. On était en train de transporter les rescapés du camp sur des civières. C'est vers eux que son cœur alla.

— Donnez-la-leur, dit-il.

— Et toi?

— Moi? Vous avez oublié? C'est vous qui me l'avez appris, pourtant. Le truc... c'est de survivre.

— Survivre, seulement?

La question de Trautman lui rappela une question semblable que lui avait posée Co.

Co.

— Oui, c'est tout, dit Rambo. Qu'est-ce qu'on peut faire d'autre que survivre?

Un peu plus loin, Banks passait sur une civière. Il leva le pouce et lança:

— Bien joué!